

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ DANS *L'AMÉLANCHIER* ET *LE*
SAINT-ÉLIAS, DE JACQUES FERRON.

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

PIERRE-ALEXANDRE BONIN

JUIN 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

*Je dédie ce mémoire à mon père, Pierre Bonin (1956-1997)
qui est encore avec moi, après toutes ces années*

*Il faut écrire pour soi, c'est ainsi que
l'on peut arriver aux autres.
Eugène Ionesco*

REMERCIEMENTS

Il est bien évident que ce travail n'est pas uniquement le fruit de mes cogitations. Je voudrais donc chaleureusement remercier M. Jacques Pelletier, mon directeur, pour l'encadrement qu'il a su m'apporter, de mon activité de synthèse à la remise de mon mémoire. Ses commentaires, ses suggestions et sa bonne humeur ont fortement contribué à mon équilibre mental, tout au long du processus de rédaction.

Dans une optique plus personnelle, je voudrais également remercier ma fiancée Geneviève, pour son soutien inconditionnel, et sa patience sans limites. Elle a été avec moi dans les jours d'inspiration comme dans ceux de découragement, et son amour pour moi a été une source de motivation incroyable. Depuis le début, elle a cru en moi, et sa présence constante se devait d'être souligné.

Je m'en voudrais d'oublier ma mère Francine et mon frère Marc-André, qui n'ont jamais douté de ma capacité à me rendre où je suis. Et comme ce mémoire porte sur l'identité, je m'en voudrais de négliger leur apport à ma mémoire familiale, de même qu'à mon processus d'individuation! Les mêmes commentaires s'appliquent aux amis et aux proches, trop nombreux pour les nommer, qui ont toujours été avec moi, et qui m'ont tous répété qu'ils savaient depuis longtemps que je réaliserais mes rêves.

En terminant, une petite note plus ludique. Un merci tout spécial à ma chatte Frimousse, qui venait souvent quémander des caresses et de l'attention pendant mes périodes de rédaction intense, me rappelant ainsi qu'il y avait de la vie autour de moi, et que je pouvais bien prendre un peu de repos!

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
QU'EST-CE QUE L'IDENTITÉ? APPROCHES THÉORIQUES.....	9
1.1 L'identité individuelle (Qui suis-je?).....	12
1.2 La mémoire, sauvegarde de l'identité.....	14
1.3 Identité collective : du particulier au général.....	19
1.4 L'identité québécoise : un casse-tête culturel.....	22
1.5 L'identité ferrennienne.....	27
CHAPITRE II	
<i>L'AMÉLANCHIER : AUX SOURCES DE L'IDENTITÉ.....</i>	<i>30</i>
2.1 L'enfance, ou les fondations identitaires.....	31
2.2 La mémoire extérieure et la nécessité de la familiarité.....	35
2.3 Une identité de père en fille, la transmission par la filiation.....	40
2.4 Le rapport au territoire : une orientation nécessaire.....	46
2.5 La mémoire intérieure et l'indépendance mémorielle.....	51
2.6 Le regard de l'autre comme constituant identitaire.....	55
2.7 En guise de conclusion.....	63

CHAPITRE III***LE SAINT-ÉLIAS : DU « JE » AU « NOUS », OU LA CONSTRUCTION DE
L'IDENTITÉ COLLECTIVE..... 64***

3.1 Briser le mythe de l'enfermement : un exercice de reconstruction
identitaire..... 65

3.2 Créer un sentiment collectif : qui sommes-nous?..... 69

3.3 Sauvegarder l'identité batiscannaise par la lignée des Mithridate..... 73

3.4 S'ouvrir à l'autre et métisser pour mieux s'identifier..... 79

3.5 Assumer le passé pour accéder au futur : un détachement nécessaire..... 83

3.6 Adopter le « Saint-Élias » comme symbole identitaire.....88

3.7 Conclusions préliminaires..... 93

CONCLUSION..... 96

BIBLIOGRAPHIE..... 105

RÉSUMÉ

Depuis quelque temps, le Québec subit une crise identitaire d'une certaine importance, en grande partie à cause du débat entourant les « accommodements raisonnables », une série de mesures visant à faciliter l'intégration de certaines minorités religieuses. Pourtant, ce genre de questionnement n'est pas nouveau, bien qu'il soit « original » dans sa justification. Au cours des années 1960-1970, période de la « Révolution tranquille », la société québécoise a vécu de nombreux et importants changements, tant au niveau social que politique. L'un de ces bouleversements concernait l'identité québécoise. L'un des écrivains à avoir le mieux cerné cette remise en question est sans aucun doute Jacques Ferron.

À travers deux de ses romans, soit *L'Amélanchier* et *Le Saint-Élias*, nous avons voulu comprendre qu'elle était la perception de Ferron par rapport à l'identité. Cette approche du texte ferronnien se distingue tant par le corpus, puisqu'il s'agit de la première analyse conjointe de ces deux œuvres, que par la problématique abordée. Nous postulons l'existence d'une double conception de l'identité « ferronnienne ». On retrouve d'abord une identité individuelle, qui se construit dès le plus jeune âge et qui continue à se modifier et à évoluer avec le vieillissement de l'individu. C'est elle qu'on retrouve dans *L'Amélanchier*, un roman sur la quête identitaire de Tinamer, la narratrice. Ensuite, il existe une dimension collective de l'identité, où c'est le groupe lui-même qui tente, à travers une histoire, des références et un imaginaire communs, de constituer un sentiment d'appartenance commun à tous ses membres. Cette fois-ci, *Le Saint-Élias* est l'œuvre qui nous propose l'histoire de la collectivité de Batiscan, de même que son accession à une identité commune.

Au fil de notre analyse, nous en sommes venus à une surprenante conclusion. Plutôt que de représenter deux « entités » distinctes, les sentiments d'identité individuelle et collective sont plutôt les deux faces d'une même médaille. On peut même pousser la réflexion plus loin en affirmant que, pour Ferron, l'identité collective et l'identité individuelle sont interdépendantes et ne sauraient être mises en opposition. À travers des thèmes comme l'enfance, la filiation et la mémoire, nous avons été en mesure de mieux comprendre le processus de construction identitaire tel que perçu par Ferron. En guise de conclusion à ce mémoire, nous avons voulu insister sur la question de l'écriture, omniprésente chez Ferron, et grâce à laquelle les narrateurs de *L'Amélanchier* et du *Saint-Élias*, ont été en mesure de sauvegarder leur identité, ou celle de leur collectivité.

MOTS-CLÉS : identité, Jacques Ferron, enfance, mémoire, écriture.

INTRODUCTION

Depuis les années 1960, la question identitaire a grandement évolué au Québec. Le premier changement important est survenu durant la période de la Révolution tranquille. Comme le mentionne Micheline Cambron,

La décennie 1967-1976 sera celle de la montée progressive vers le pouvoir d'une nouvelle classe sociale (représentée par le Parti Québécois) qui met au centre de tous les débats le problème de l'identité québécoise. [...] Ainsi, entre 1965 et 1968, des transformations majeures se sont opérées dans la société québécoise : le Québec est devenu un état moderne, préoccupé par la question de son identité.¹

Toutefois, il ne faut pas croire que cette question a toujours été abordée de la même manière. Au cours des années 1960, les habitants du Québec en sont venus à ne plus se percevoir comme des « Canadiens-français », comme c'était le cas depuis le dix-neuvième siècle. Ils sont devenus des « Québécois ». Durant cette époque, marquée par la création du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN), le débat identitaire fut fortement influencé par le contexte de décolonisation qui prévalait de plus en plus partout dans le monde. Puis, au cours des années 1970, la problématique s'est modifiée, avec l'accession au pouvoir du Parti Québécois pour la première fois en 1976. De fait, l'idée de l'indépendance du Québec gagne en popularité, tout comme celle d'une identité « géographique », où le sentiment d'appartenance est directement lié au territoire.

Les années 1980 ont été le cadre d'événements comme la tenue d'un premier référendum (en mai 1980) sur une éventuelle souveraineté du Québec et le rapatriement de la Constitution Canadienne sans l'accord du Québec. Cette fois-ci encore, le contexte où évoluait la question identitaire s'est modifié. L'identité québécoise tentait de trouver sa place et de prouver sa validité au reste du Canada.

¹ Micheline Cambron, 1989, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal : Éditions de l'Hexagone, p. 44.

Avec la victoire du « Non », l'idée d'un Québec indépendant, tant politiquement qu'économiquement, a dû être abandonnée, du moins pour un temps. Les années 1990, quant à elles, ont vu l'immigration et la langue française se retrouver au cœur du débat identitaire québécois. En 1995, un deuxième référendum était tenu. Ce dernier a lui aussi été remporté par le camp du « Non ». Cette situation a donné lieu à certaines déclarations malheureuses, en ce qui concerne la question identitaire, initiant un clivage entre le « Nous » des Québécois francophones « de souche » et les immigrants anglophones ou allophones. Et depuis quelques années, la problématique de l'identité collective (ou nationale) suscite de nouveaux débats, entre autres face aux « accommodements raisonnables », des mesures visant à satisfaire certaines contraintes religieuses vécues par des minorités visibles. Il y a également la question du statut du Québec à l'intérieur du Canada qui connaît des développements. En effet, le gouvernement fédéral reconnaît depuis 2006 que le Québec forme une nation, au sein même de la Confédération.

Bref, nous assistons de nouveau à un bouillonnement culturel et idéologique à propos d'une notion extrêmement complexe. Pourtant, si l'on regarde la période des années 1960-1970, nous sommes à même de constater que certains écrivains se penchaient déjà sur les revendications des Québécois, et ont tenté, à leur manière, de déterminer ce que pouvait bien représenter l'identité pour un peuple. C'est le cas de Jacques Ferron, auteur, polémiste convaincu et médecin à Ville Jacques-Cartier. Pour reprendre les termes autrement,

Chacun s'interroge, et Ferron surtout, sur ce qu'est un pays souverain dans lequel l'homme est enraciné et situé. Il est tout d'abord, dit Ferron, le lieu où vit le clan, la famille, où l'enfant perdu peut revenir sans crainte. [...] Un pays joue donc son rôle lorsqu'il est fixe comme le foyer paternel et qu'on peut y revenir toujours.²

² Suzanne Geoffre, 1990-1991, « L'Amélanchier : un fragment autobiographique », *Études littéraires*, Dossier « Jacques Ferron en exotopie », vol. 23, no 3, 1990-1991 (hiver), p. 29.

Bien que la définition du pays représente une part importante de l'identité collective des Québécois, la question identitaire ne saurait être réglée uniquement par l'accession à la souveraineté. Le problème est beaucoup plus complexe. Plusieurs spécialistes de la question, dont Edmond Marc, s'entendent pour dire que

L'identité est [...] à la fois individuelle et collective, personnelle et sociale; elle exprime en même temps la singularité et l'appartenance à des "communautés" (familiales, locales, ethniques, sociales, idéologiques, confessionnelles...) dont chacun tire certaines de ses caractéristiques. Sur un versant subjectif, l'identité est d'abord une donnée immédiate de la conscience ("je suis moi") [...] Mais elle traduit aussi un mouvement réflexif par lequel je cherche à me ressaisir, à me connaître ("qui suis-je?"), à rechercher une cohérence interne, une consistance et une plénitude d'existence, à coïncider avec ce que je voudrais être ou devenir. C'est donc, en même temps, un état et un mouvement, un acquis et un projet, une réalité et une virtualité.³

Cette double dimension de l'identité doit être traitée à l'aide de repères théoriques solides. Plusieurs chercheurs se sont penchés sur les deux aspects de la question. Catherine Halpern par exemple, traite du rapport entre l'identité et la filiation, un point important de notre analyse. De la même manière, les recherches de Maurice Halbwachs sur le rapport entre mémoire et identité nous permettront de comprendre le cheminement identitaire de Tinamer de Portanqueu, narratrice de *L'Amélanchier*, et dans une certaine mesure, celui de la communauté de Batiscan, présentée dans *Le Saint-Élias*. Les travaux de Fernand Dumont sur l'acquisition d'un sentiment d'appartenance collectif, de même que sa définition du concept de « référence » nous seront également utiles. Sur la question de la mémoire collective, Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière fournissent une aide précieuse. Finalement, les recherches de Marc Edmond sur les aspects psychologiques de l'identité doivent être prises en compte, puisqu'elles occupent une place importante dans notre travail.

Nous retrouvons également les implications d'une double définition de l'identité dans plusieurs oeuvres de Ferron. *Le Salut de l'Irlande*, par exemple, explore ces deux facettes. Connie Haffigan, un jeune Québécois d'origine irlandaise,

³ Edmond Marc, 2005, *Psychologie de l'identité. Soi et le groupe*, Paris : Dunod Éditeur, p. 3.

protagoniste du récit, dont la quête identitaire culmine avec son entrée dans le FLQ et son arrestation à la toute fin du roman, et qui incarne la composante individuelle. En ce qui concerne la dimension collective, elle est surtout présente dans le rapport qu'entretient Connie avec son père, CDA Haffigan, organisateur politique peu vertueux, qui pousse son fils à se joindre au mouvement révolutionnaire québécois. De plus, le personnage de Frère Thadéus, responsable de l'infirmierie du Collège de Longueuil, où étudie Connie, joue également un rôle important dans l'histoire. Effectivement, il amène Connie à comprendre comment se construit l'identité d'une nation : par la passion et le dévouement des gens qui la composent. En fait, ce roman illustre bien ce que Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier mentionnent à propos de l'œuvre ferronnienne dans son entier.

Le pays ferronnien n'est pas une entité abstraite, résultant d'un découpage politique fantaisiste [...] mais un territoire avec ses propriétés particulières, et dont les habitants, comme il est dit dans la Bible de la création d'Adam, sont façonnés de la terre même de ce pays qui est leur chair et leur sang. Alors, ce pays n'est plus incertain.⁴

Pour Ferron, la question de l'identité collective ne peut donc être séparée de celle du pays, qu'il a considéré, jusqu'à sa mort comme « incertain ». Toutefois, avant de parler de la collectivité, il importe de s'attarder à l'individualité, puisque sans cette dernière, la première n'a pas lieu d'exister. Des auteurs comme Pierre L'Hérault et Jean-Pierre Boucher, dans leurs études de certains romans de Ferron, ont traité cette question. Alors que Boucher s'intéresse à *L'Amélanchier*, L'Hérault, pour sa part, travaille davantage *Le Saint-Élias*. Les seuls autres travaux qui traitent directement de ce deuxième récit sont d'Arpad Vigh, qui s'est penché sur la symbolique du trois-mâts dans la diégèse. Bien que le corpus ferronnien ait fait l'objet de plusieurs travaux, ces deux œuvres n'ont pas été abondamment analysées. Par contre, tous les auteurs qui s'y sont intéressés ont mentionné, à un degré ou à un autre, la question

⁴ Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, 2002, *Jacques Ferron : le palimpseste infini*, Collection « Cahiers Jacques Ferron ». Outremont (Qué) : Lanctôt Éditeur, p. 109.

identitaire. Cette dernière se retrouve au centre d'autres études sur Ferron, comme celle de Nathalie Prud'homme sur *La descente de la croix*, un texte de Ferron présentant sa vision des notions d'identité individuelle et collective. Certains romans, comme *Le Salut de l'Irlande* dont nous avons parlé plus haut, traitent également de ces problématiques, de même que les études qui portent sur cette œuvre. Bref, la critique ferronienne a su cibler le traitement de la thématique identitaire chez Ferron, sans toutefois faire le tour de la question.

Ces considérations expliquent le choix de notre corpus. Puisque l'œuvre de Ferron est considérable et que la question soulevée l'est encore plus, il fallait réduire le champ de l'analyse pour être en mesure de l'approfondir. Nous nous proposons donc d'étudier deux romans. *L'Amélanchier*, roman paru pour la première fois en 1970, relate l'enfance de Tinamer. Cette dernière écrit afin de tenter de retrouver son identité qu'elle a perdue entre l'adolescence et l'âge adulte. Et comme elle l'indique elle-même,

[...] à l'oubli succède l'indifférence de l'oubli comme un écho muet qui prolonge la durée et augmente l'espace de l'oubli. Dès lors, cependant, de cette intimité close, de cet intérieur obscur, on verra le dehors s'ouvrir devant soi, matin tardif de la conscience dont le fil lumineux ne se mesure plus à la longueur des jours, qui dans la succession de ceux-ci ne se brise pas le soir pour recommencer le lendemain; il est maintenant un fil unique; il traverse la nuit, se faufilant par les rêves; il va de jour en jour, de mois en mois, d'année en décade; c'est lui qui me tire de l'avant — *Oh! oh! che naso brutto!* — et m'a déjà menée à mes vingt ans, devenu le fil de ma vie.⁵

Il apparaît évident qu'en plus de sa quête identitaire, Tinamer cherche à combattre l'oubli. La question de la mémoire permet également d'effectuer la jonction entre l'individualité, explorée dans *L'Amélanchier*; et l'identité collective, qui est le sujet du *Saint-Élias*, un autre roman, paru celui-ci en 1972. Déjà, dans la chronologie de la parution des œuvres, il est clair que l'individualité précède la collectivité dans le processus de constitution identitaire.

⁵ Jacques Ferron, 1992, *L'Amélanchier*, Montréal : Éditions Typo, p. 151-152 N. B. Toutes les autres références à cette œuvre seront mentionnées entre parenthèses dans le texte.

Le Saint-Élias relate l'accession de la communauté de Batiscan, dans la région de Trois-Rivières, à une identité collective, d'abord assumée par certains personnages clés du récit, avant d'être reprise par tous les habitants du village. En fait,

Le Saint-Élias pose la question de l'identité bien au-delà, mais sans les gommer, des contingences familiales, collectives et nationales, de la façon la plus radicale qui soit, en la poussant à son extrême limite, la mort. Ce récit où elle se répercute à toutes les instances du texte montre à quel point la question de l'identité motive l'écriture ferronienne.⁶

Ce qui est dit du *Saint-Élias* s'applique aussi à *L'Amélanancier*, mais dans ce cas, l'aliénation, plutôt que la mort, représente l'ultime frontière de l'identité. Il reste que les deux oeuvres proposent une construction identitaire particulière, et ce, dans un ordre précis. Ces considérations ont donc modelé la présentation de ce mémoire. Il faut également noter que c'est la première fois que ces deux oeuvres sont analysées en parallèle, afin d'en extraire une portée commune. Finalement, le fait que la thématique de l'identité ne représente pas l'un des aspects les plus travaillés de Ferron motive grandement l'écriture de ce travail.

Nous pensons être en mesure d'apporter une intéressante contribution, tant à l'étude de l'oeuvre ferronienne, qu'à la compréhension de l'importance de la question identitaire dans la littérature québécoise en général. Pour y arriver, nous avons choisi de privilégier une approche sociocritique. En effet, le but premier de notre analyse est de comprendre de quelle manière l'oeuvre de Jacques Ferron reflète les préoccupations de son époque et partant de ce corpus, s'il nous est possible de faire un lien avec celles de la société actuelle. À l'aide d'une bibliographie empruntant à plusieurs branches des sciences sociales (psychologie, philosophie, sociologie et histoire), nous voulons démontrer comment Ferron a su appréhender les questionnements identitaires qui ont marqué son époque. Le texte n'est donc pas

⁶ Pierre L'Hérault, 1995, « *Le Saint-Élias* : sauver l'enfant », In *L'autre Ferron*, collection « Nouvelles études québécoises », sous la dir. de Ginette Michaud, Montréal : Fides, p. 91.

étudié uniquement pour lui-même, ce qui est également le cas de la problématique de l'identité, que nous désirons travailler en-dehors de la simple « thématique ». Puisque la question est toujours d'actualité dans la société québécoise actuelle, un retour dans le passé, à travers l'œuvre ferronnienne ne peut être que bénéfique pour une meilleure compréhension des enjeux du débat identitaire.

Ce mémoire est divisé en trois parties. La première, entièrement théorique, est dédiée à l'exploration du concept d'« identité ». L'approche psychosociale nous permettra de dégager les différentes étapes de la construction identitaire d'un individu, et de quelle manière ces phases diffèrent ou demeurent semblables dans le développement de l'identité d'une collectivité. Nous tenterons entre autres de comprendre quel rôle la mémoire joue dans le processus de construction de l'identité individuelle. Ensuite, il nous faudra voir par quel moyen des individus peuvent se doter d'une conscience identitaire collective. Nous prolongerons cette réflexion à travers une double question. D'abord, y a-t-il une identité collective proprement « Québécoise »? Ensuite, si tel est le cas, de quelle manière ce sentiment d'appartenance s'inscrit-il dans la définition ferronnienne de l'identité?

Dans le deuxième chapitre, nous soumettrons une analyse de *L'Amélanhier*. Puisque l'identité ne peut se résumer à une seule dimension, notre travail s'attarde aux points principaux de la construction identitaire de Tinamer. Il s'agira entre autres de comprendre le rôle de l'enfance dans l'acquisition d'une individualité pour Tinamer. De plus, il faudra porter attention à l'importance de la mémoire. La narratrice aurait-elle pu traverser les premières années de sa vie sans celle-ci? Et de quelle manière la division intérieure/extérieure de la mémoire affecte-t-elle Tinamer? Puisqu'il est question de mémoire, il nous faudra également déterminer le rôle de la famille proche dans le processus de construction identitaire. Pour revenir à la mémoire extérieure, y a-t-il un lien avec l'orientation? Si oui, quel est-il? Finalement, quel impact le regard de l'autre (tant de la famille que des autres personnages) aura-t-

il sur la définition de l'individualité de Tinamer? Trouver une réponse à ces diverses interrogations nous permettra aussi d'aborder plus facilement l'étape suivante : la constitution identitaire d'une collectivité.

Ce phénomène constitue le sujet de notre troisième chapitre qui traite du *Saint-Élias*. Tout comme dans la partie précédente, notre analyse porte sur plusieurs points. Nous tenterons de comprendre pourquoi Ferron est en désaccord avec la perception historique du Québec du XIXe siècle. Quelle stratégie emploie-t-il pour modifier cette vision? Nous désirons aussi étudier l'importance et la nature du sentiment d'appartenance que les Batiscanais ressentent par rapport à leur communauté. Cette analyse nous permettra également de mieux appréhender l'attitude de Batiscan à l'égard des autres villages. Dans un ordre d'idée un peu différent, nous voulons aussi savoir si la lignée des Mithridate influence la perception identitaire des Batiscanais et de quelle façon cela se produit. En ce qui concerne le métissage, pourquoi Ferron en propose-t-il une vision singulière? Cette conception diffère-t-elle de celle des autres intellectuels de l'époque? Quel rapport les Batiscanais entretiennent-ils avec leur histoire, et de quelle manière cette relation au passé affecte-t-elle leur conception de l'avenir? Finalement, il nous faudra saisir le véritable rôle du « Saint-Élias », qui renvoie à la fois à un trois-mâts et au titre du récit.

À travers cette analyse conjointe de *L'Amélanchier* et du *Saint-Élias*, nous tenterons également de mieux cerner la place de l'écriture chez Ferron. Cette question a son importance, surtout lorsque l'on sait que « [...] la transmission est la condition première de la survie [...] »⁷ Les personnages ferroniens l'ont bien compris, et à notre tour, nous nous efforcerons de mettre en valeur l'aspect salvateur de l'écriture, tant pour l'identité individuelle que collective.

⁷ Dominique Garand, 2004, *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron...* Montréal : Éditions Hurtubise HMH, p. 307.

CHAPITRE I

QU'EST-CE QUE L'IDENTITÉ? APPROCHES THÉORIQUES

Lorsqu'il est question d'identité, les définitions sont aussi nombreuses que les disciplines qui se proposent de l'étudier. Donc, en restreignant la question au champ de la psychologie, nous serons davantage en mesure d'apporter des précisions quant à la nature de cette notion d'emblée pluridimensionnelle.

Une définition concise et centrée sur l'aspect psychosociologique du problème nous est proposée par Alex Mucchielli. « L'identité, écrit-il, est un ensemble de critères de définition d'un sujet et un sentiment interne. Ce sentiment d'identité est composé de différents sentiments : sentiments d'unité, de cohérence, d'appartenance, de valeur, d'autonomie et de confiance organisés autour d'une volonté d'existence⁸. » Ces divers « sentiments » peuvent se structurer sur une échelle d'importance qui varie d'un individu à un autre, selon des priorités qui ne concernent que lui. Ainsi, on peut en retenir un seul, ou au contraire, se reporter à tous ceux qui ont été énumérés. Cependant, il faut noter le caractère arbitraire de ces différentes facettes qui peuvent être interprétées ou même écartées, selon les personnes. Encore une fois, des difficultés surviennent dès que l'on examine cette nouvelle interprétation plus en profondeur.

En effet, il existe une dualité entre l'aspect objectif de l'identité et son aspect subjectif. L'objectivité consiste en l'ensemble des critères de définition évoqués par Mucchielli. L'apport subjectif, quant à lui, apparaît dans l'élaboration du « sentiment interne » qui peut être divisé en d'autres sentiments. Ces derniers se veulent tout aussi

⁸ Alex Mucchielli, 2003, *L'identité*, Collection : « Que sais-je ? », Paris : Presses Universitaires de France, p. 41.

libres puisqu'ils font appel à la conscience et à la volonté d'existence du soi, deux concepts non mesurables et qui varient selon les individus. Pour une définition plus circonscrite, il faudrait mettre de côté l'aspect subjectif de l'identité, afin de ne conserver que les repères objectifs servant à la définir. On y retrouverait entre autres : le nom, l'âge, le sexe, l'état civil, la nationalité, la profession; bref, toutes les données qui permettent à un être humain de devenir un individu sur le plan juridique. Pourtant, une personne représente plus qu'un ensemble d'informations légales. Ne peut-on pas se décrire, comme individu, à l'aide d'autres critères que ceux qui sont énumérés plus haut? Pour une définition plus satisfaisante, il faudrait donc inclure des paramètres subjectifs qui ne peuvent pas être mesurés, mais qui demeurent essentiels à la compréhension de la notion d'identité. Ils doivent entre autres prendre note du « [...] sentiment de son individualité (“je suis moi”), de sa singularité (“je suis différent des autres et j'ai telles ou telles caractéristiques”) et d'une continuité dans l'espace et dans le temps (“je suis toujours la même personne”)⁹. » Ces trois composantes sont inhérentes à l'individualité. On ne peut donc les écarter et prétendre que nous constituons tout de même un individu à part entière, puisque cette prétention ne pourra s'appuyer que sur des critères « objectifs » parfaitement falsifiables.

Chez Jacques Ferron, la notion d'identité devient encore plus englobante, comme le remarque Dominique Garand, qui a étudié son œuvre.

[...] Ferron s'intéresse, chez ses personnages [...] à tout ce qui concerne leur histoire et leur *provenance*. Cela inclut l'ethnie, mais aussi l'histoire familiale (le nom, la généalogie, la relation aux parents, etc.), le statut social, le lieu de naissance, le lieu de formation, l'ancrage religieux, les rencontres déterminantes, bref, tout ce qui a contribué à forger la personnalité du sujet, son héritage direct, ce avec quoi il a dû se débrouiller¹⁰.

⁹ Edmond Marc, 2004, « La construction identitaire de l'individu ». In Halpern, Catherine (coord.) et Ruano-Borbalan, Jean-Claude (coord.), *Identité(s)*, Auxerre Cedex (Fran) : Sciences Humaines Éditions, p. 33.

¹⁰ Dominique Garand, 2004, *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron...*, op. cit., p. 338-339.

Toutes ces données utilisées par l'auteur pour caractériser ses personnages font également partie d'une définition globale de l'individualité. Cette vision ferronnienne nous donne la possibilité d'atteindre le « sommet de l'échelle » du sentiment identitaire. Alors qu'au départ, nous en possédons une perception particulière, nous sommes maintenant parvenus à remonter jusqu'aux antécédents individuels, en passant par le regard qu'autrui porte sur nous.

Ces diverses composantes théoriques nous permettent de mieux définir le concept d'identité. Elle est donc composée à la fois d'éléments objectifs (un aspect civil et juridique, ou encore une conception « matérialiste ») et de données au contraire subjectives (par exemple la conscience que possède l'individu de lui-même, ou les impressions d'unicité, de singularité et de continuité spatio-temporelle, tels que décrits par Mucchielli). Elle implique également une connaissance de ses origines et de son entourage direct. Finalement, elle ne peut écarter le regard que l'autre porte sur nous et ce que ce rapport à l'extérieur façonne dans la construction de notre individualité.

En fait, comme le fait remarquer Jean-Claude Kaufmann, le concept comporte trois composantes majeures : « 1. L'identité est une construction subjective. 2. Elle ne peut cependant ignorer les “portes-identités”, la réalité concrète de l'individu ou du groupe, matière première incontournable de l'identification. 3. Ce travail de malaxage par le sujet se mène sous le regard d'autrui, qui infirme ou certifie les identités proposées.¹¹ » À partir de cette définition, somme toute générale, nous pouvons maintenant aborder les deux aspects fondamentaux de la question identitaire qui ont été brièvement présentés plus haut : l'individuel et le collectif. Le passage du premier au second ne peut s'effectuer qu'une fois solidifiées les fondations du soi. Toutefois,

¹¹ Jean-Claude Kaufmann, 2004, *L'invention de soi : une théorie de l'identité*, Collection « Hachette Littératures », Paris : Armand Colin, p. 42.

ces dernières ne peuvent être posées qu'à travers le regard que l'« autre » porte sur nous (qu'il apparaisse positif ou négatif), comme nous allons le voir plus loin.

1.1 L'identité individuelle (Qui suis-je?)

Aux fondements mêmes de l'identité, on retrouve la notion d'individu. Mais que représente ce concept? Selon le philosophe Stéphane Chauvier, « une personne est, au minimum, un être conscient de soi, un être qui est non seulement capable de sentir, d'imaginer, de désirer, etc., mais qui, en outre, perçoit qu'il sent, qu'il imagine, qu'il désire. Une personne est donc une créature capable d'une pensée en première personne, d'une pensée au moyen du pronom "je".¹² » La conscience de soi et la subjectivité du « je » constituent donc deux conditions essentielles à la fois dans la définition de la personne et dans la construction de sa perception de soi. Par contre, cette conscience subjective n'est pas acquise du jour au lendemain. Elle représente plutôt le fruit d'un long processus cognitif. Ce dernier prend racine dès la naissance. « [...] l'identité résulte d'une transmission méthodique, reçue principalement au cours de l'enfance¹³. » Par la suite, et tout au long de son développement psychologique, l'individu devra choisir les critères en fonction desquels il construira son individualité propre.

Ceux-ci peuvent inclure des référents matériels et physiques (être grand, posséder des yeux bleus, présenter des traits de type caucasien, etc.); des repères historiques (avoir des ancêtres parmi les premiers colons à avoir colonisé la Nouvelle-France, descendre d'un esclave africain, etc.); des balises psychoculturelles,

¹² Stéphane Chauvier, 2004, « La question philosophique de l'identité personnelle ». In Halpern, Catherine (coord.) et Ruano-Borbalan, Jean-Claude (coord.), *Identité(s)*, Auxerre Cedex (Fran) : Sciences Humaines Éditions, p. 27-28.

¹³ Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer, 1999, *Dictionnaire de sociologie*, Paris : Larousse-Bordas, p. 117.

communément appelées « mentalité » (être ouvert aux autres ou être xénophobe, etc.); ou encore des références psychosociales, ou valeurs sociales (se positionner en faveur de l'avortement, contre la peine de mort, etc.). Peu importe les critères que l'individu retiendra dans sa définition identitaire, ce qui compte, c'est le processus d'autoreprésentation auquel toute personne doit se soumettre, afin de construire sa perception de soi.

Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière proposent le même genre de réflexion. Ils ont beaucoup travaillé sur la question de l'identité « québécoise », qu'ils ont abordée à travers la problématique du souvenir. Dans leur ouvrage sur les *Mémoires québécoises*, ils soutiennent notamment que l'individualité peut être ramenée à un

système de représentations qui s'appuient sur un ensemble de traits et sur une interaction avec l'« Autre ». Faite de ressemblances et de différences, elle ne saurait reposer exclusivement sur des spécificités très inégalement partagées dans une collectivité. À l'exemple de la personnalité qui évolue au cours d'une vie, l'identité varie dans le temps.¹⁴

Mais puisque le sentiment identitaire ne possède pas de fixité temporelle, comment peut-on affirmer que nous demeurons la même personne qu'il y a cinq, dix ou trente ans? C'est ici que la question de la mémoire entre en jeu.

1.2 La mémoire, sauvegarde de l'identité

Lorsqu'il est question d'identité, le lien avec la mémoire peut paraître secondaire. Pourtant, de nombreux spécialistes de la construction du soi démontrent clairement un rapport étroit entre ces deux éléments. On peut en effet « [...] résoudre la question de l'identité personnelle par la mémoire : si je suis la même personne

¹⁴ Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière, 1991, *Les mémoires québécoises*, Sainte-Foy (Qc) : Presses de l'Université Laval, p. 4-5.

qu'il y a vingt ans, c'est parce que j'ai le souvenir des différents états de ma conscience¹⁵. » Malheureusement, cette faculté de rappel et ce sentiment d'unicité sont loin d'exister de manière innée. Au contraire, le bambin doit durement travailler afin de se doter d'une mémoire qui lui permettra de se construire une personnalité propre. Il en va de même pour la conscience de soi, que la jeune personne acquerra à un certain stade de son développement psychologique. Les propos que Suzanne Geoffre tient sur *L'Amélanchier* de Ferron abondent dans ce sens, du moins sur la question de la capacité de se souvenir. Elle parle ici des conditions par lesquelles un enfant acquiert son autonomie identitaire.

Tout d'abord, il lui faut un point de départ fixe, un point d'origine connu. Puis, à partir de ce point, une direction où s'engager sans se perdre et accomplir son destin d'homme, et enfin une mémoire : celle des parents pour les premières années obscures et amnésiques, puis, construite à partir d'elle, une mémoire propre qui permet de se relier à son passé et qui détermine l'identité¹⁶.

L'intégration de la faculté de se rappeler la famille proche dans le processus de construction du « moi » représente un apport fondamental. Pour Anne Muxel, cette mémoire « parentale » constitue la base de la définition du soi d'un individu. En effet, ce dernier récupérerait certaines valeurs ainsi que certaines caractéristiques identitaires (tels des souvenirs, des croyances, ou même des superstitions) de ses parents et de ses grands-parents, afin d'édifier ensuite sa personnalité. Elle mentionne entre autres le fait qu'on

[...] naît dans une famille, on s'inscrit dans une histoire en fonction d'un certain nombre de valeurs, d'expériences, d'attributs sociaux et symboliques qui vous ont été transmis par une histoire familiale lointaine (généalogique) et par celle que l'on a vécue dans son enfance avant d'acquérir son autonomie d'adulte. Cette double inscription fixe les configurations de ce que l'on appelle l'identité individuelle.¹⁷

¹⁵ Catherine Halpern (coord.) et Jean-Claude Ruano-Borbalan (coord.), 2004 *Identité(s)*, Auxerre Cedex (Fran) : Sciences Humaines Éditions, p. 12.

¹⁶ Suzanne Geoffre, 1990-1991, « L'Amélanchier : un fragment autobiographique », *op. cit.*, p. 28.

¹⁷ Anne Muxel, 2004, « La mémoire familiale (entretiens) », In Halpern, Catherine (coord.) et Ruano-Borbalan, Jean-Claude (coord.), *Identité(s)*, Auxerre Cedex (Fran) : Sciences Humaines Éditions, p. 161.

De cette double inscription se forme également ce que certains nomment la mémoire filiale. De manière concrète, celle-ci « [...] recouvre : 1. le processus social par lequel des éléments du passé familial vont être conservés dans le présent; 2. les souvenirs de ce passé, qu'ils soient ou non partagés par les membres de la famille¹⁸. » Il ne faudrait pas non plus oublier l'importance, pour une personne en quête de son individualité, de sa généalogie.

« [...] chaque famille a son esprit propre, ses souvenirs qu'elle est seule à commémorer, et ses secrets qu'elle ne révèle qu'à ses membres. Mais ces souvenirs, de même, d'ailleurs, que les traditions religieuses des familles antiques, ne consistent pas seulement en une série d'images individuelles du passé. Ce sont, en même temps, des modèles, des exemples, et comme des enseignements. En eux s'exprime l'attitude générale du groupe; ils ne produisent pas seulement son histoire, mais ils définissent sa nature, ses qualités et ses faiblesses.¹⁹ »

Ces propos de Maurice Halbwachs illustrent bien, malgré la singularité de chaque famille, la fonction primordiale que cette dernière joue dans la construction du soi de chacun de ses membres. À travers celle-ci, l'individu a accès à la mémoire cumulée de tous ses ancêtres, formant ainsi une longue chaîne mémorielle et identitaire.

Vincent de Gaujelac insiste lui aussi sur l'importance de cette mémoire véhiculée de génération en génération. « Chaque individu est dépositaire de tout ou partie de la mémoire familiale à travers ce qu'il a vu, entendu, vécu, et ce qui lui a été transmis, que ce soit par des objets, des témoignages ou des récits. C'est son identité même qui se nourrit de cette mémoire²⁰. » Cette conception est également partagée par Halbwachs, qui a travaillé sur l'aspect social de la mémoire. Selon lui, « ce sont nos parents qui nous communiquèrent nos premières notions sur les gens et les choses. Du monde extérieur nous ne connûmes longtemps rien que par les

¹⁸ Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer, 1999, *Dictionnaire de sociologie, op. cit.* p. 145.

¹⁹ Maurice Halbwachs, 1952, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris : Presses Universitaires de France, p. 151.

²⁰ Vincent De Gaujelac, 1999, *L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*, Collection « Sociologie clinique », Paris : Desclée de Brouwer, p. 148.

répercussions des événements du dehors dans le cercle de nos parents.²¹ » La présence de nos parents se retrouve donc, du moins en partie, garante de notre construction identitaire, puisqu'ils apparaissent aptes à filtrer l'information extérieure qui se rend jusqu'à nous et qui peut, ou non, nous influencer.

La séparation du monde de Tinamer en bon et en mauvais côté des choses constitue, sans doute, le meilleur exemple de ce genre de situation. Cette division est effectuée par son père, Léon de Portanqueu. Ce dernier tient à donner à sa fille des cadres appropriés pour préserver, le plus longtemps possible, l'innocence de l'enfance, mais également pour qu'elle puisse construire sa personnalité d'une manière harmonieuse.

La mémoire serait touchée de la même manière par cette conception. Martine Barbeau mentionne, à propos de l'enfant, qu'« il est capable de comprendre qu'il est lui-même issu d'autres personnes, un homme, une femme dont on lui parle. C'est ce qu'on appelle sa mémoire génétique, sa mémoire consécutive : il est issu de ces liens affectifs, de ces liens de solidarité qui existent entre les personnes de sa famille²². » La double paternité de Mithridate II, dans *Le Saint-Élias*, prend ici une dimension particulière. En effet, il devient dépositaire d'une mémoire « génétique » bipartite. On note entre autres celle de Philippe Cossette dit Mithridate 1^{er}, pour le surnom, mais aussi celle de l'abbé Armour Lupien, pour l'apport biologique et patronymique, puisque Mithridate II va être baptisé du nom de son père légitime (Armour). Cette filiation binaire comporte d'importantes conséquences pour plusieurs des personnages, comme nous le verrons dans notre analyse du *Saint-Élias*. Il reste que chaque membre d'une famille peut se réclamer des liens affectifs et de solidarité dont parle Barbeau.

²¹ Maurice Halbwachs, 1952, *Les cadres sociaux de la mémoire*, op. cit., p. 154.

²² Martine Barbeau, 1998, *Je me souviens, donc je suis*, Collection « Grandir », Paris : Les Éditions du Cerf, p. 75.

Selon le rapport qu'entretient l'individu avec cette solidarité familiale, sa construction identitaire s'effectuera sans heurts majeurs; ou, au contraire, il rencontrera divers obstacles et il se pourrait bien que l'un d'eux s'avère insurmontable, mettant ainsi en péril le développement de son individualité. Tinamer, héroïne et narratrice de *L'Amélanchier*, se trouve dans ce genre de situation. Effectivement, elle affirme en parlant de sa jeunesse, et incidemment, de sa relation avec sa famille : « [...] ma pauvre Tinamer, tu as lancé un peu vite, il me semble, les bulldozers en arrière de la maison, dans le petit bois enchanté et bavard. » (*L'Amélanchier*, p. 145) Il semble évident que Tinamer, trop sûre d'elle-même, a volontairement coupé le contact entre elle et ses parents, uniquement pour se le reprocher plus tard. En effet, une fois ces derniers décédés (et donc plus en mesure de lui apporter la solidarité dont elle aurait encore eu besoin), et elle-même « emprisonnée » dans ses vingt ans, elle ne peut s'empêcher de regretter les douces années de son enfance. Tout cela montre à quel point la famille (et avec elle la mémoire filiale) possède son importance dans le processus de construction identitaire.

En plus de ses liens avec l'environnement familial, l'individu entretient des rapports avec l'extérieur et avec « l'autre ». Le regard que celui-ci porte sur nous influence fortement la manière dont nous allons construire notre individualité. Comme le mentionne Catherine Halpern, « [...] si l'individu se reconnaît une identité, c'est pour une large part en adoptant le point de vue des autres, celui du groupe social auquel il appartient et celui des autres groupes : le soi est essentiellement une structure culturelle et sociale qui naît des interactions quotidiennes.²³ » Sans l'apport de « l'autre », l'individualité ne peut exister. Cette conception du « soi » est loin de représenter un paradoxe. En effet, tant dans *L'Amélanchier* que dans *Le Saint-Élias*, des personnages se définissent à travers ou encore contre le regard de l'autre. Le

²³ Catherine Halpern (coord.) et Jean-Claude Ruano-Borbalan (coord.), 2004, *Identité(s)*, op. cit., p. 37.

« je » ne possède de sens qu'à travers le « ils ». En fait, nous pourrions aller plus loin, comme le fait Edmond Marc, lorsqu'il indique que

[...] le sujet se définit dans une relation avec autrui ou avec des groupes significatifs à ses yeux. L'identité individuelle constitue une sorte de "réponse sociale" aux stimulus qu'apportent les interactions avec les autres dans un souci de se définir et de délimiter ses frontières au sein de chaque relation. L'individu tente, dans la perception de soi, d'établir une consistance entre les différentes "facettes" suscitées par les rapports à autrui.²⁴

Ce phénomène évoque ce qui se produit avec Tinamer qui doit composer avec les diverses visions d'elle-même, proposées par les membres de son entourage.

Au-delà de la famille, l'être humain fait partie d'une communauté, qu'il s'agisse d'une école, d'un village ou encore d'un pays. Cette inscription dans une collectivité représente un autre stade dans la construction du soi. La réussite d'un individu, sur le plan personnel, l'amène ensuite à construire avec ses pairs une conscience collective qui permettra à un groupe donné de se reconnaître comme unique et différent des autres, élargissant ainsi la perspective identitaire des personnes qui composent cette collectivité. Cette nouvelle phase représente plus qu'un pas en avant, elle s'inscrit comme une étape essentielle à l'affermissement de l'individualité. Comme le dit Fernand Dumont, « à l'exemple de n'importe qui, et comme partout dans le monde, je ne puis me confirmer continuité personnelle sans repères collectifs.²⁵ »

1.3 Identité collective : du particulier au général

À partir du moment où un individu possède la conscience de son unicité et où celle-ci peut être assumée sans troubles sévères (amnésie, dépersonnalisation,

²⁴ Edmond Marc, 2005, *Psychologie de l'identité. Soi et le groupe*, op. cit., p. 34.

²⁵ Fernand Dumont, 1987, *Le sort de la culture*, Montréal : Éditions de l'Hexagone, p. 315.

schizophrénie, etc.), il peut alors s'inscrire dans une communauté formée d'êtres comme lui, qui se réclament tous d'une certaine appartenance. Mais quelle est la nature de l'identité collective, et comment se forme-t-elle?

Avant d'aller plus avant dans notre explication de la conscience d'une collectivité, nous devons préciser notre cadre de recherche. Notre analyse se concentre sur deux œuvres de la littérature québécoise. Par conséquent, il est logique que nos interrogations sur l'acquisition d'un sentiment d'adhésion à une société s'attachent exclusivement aux Québécois en tant que groupe social. Pour expliciter davantage les implications de notre corpus, nous empruntons la définition de Micheline Cambron, pour qui « est québécois ce qui de *façon évidente* [...] est destiné de manière privilégiée aux Québécois, conçus – dans un premier temps – comme un grand “nous” indifférencié.²⁶ » Ce « nous » indifférencié alimentera notre réflexion sur la construction identitaire.

Cela étant dit, est-il possible de définir clairement l'identité collective? Nathalie Prud'homme, qui a réfléchi sur ce concept dans le cadre de sa thèse de doctorat, fait remarquer que

L'identité collective [...] est liée au principe d'appartenance, qui se définit comme suit : “[...] appartenir à un groupe étendu (ou encore pourvu de dimensions historiques), c'est posséder et/ou exprimer certains traits qui sont susceptibles de manifester ou de signifier que l'on se situe, ou se conçoit [,] dans le cadre collectif d'intérêts ou d'un destin partagés avec d'autres sujets, catégorisés de façon équivalente, en opposition significative avec d'autres sujets relevant de groupes autrement caractérisés.”» (Oriol, Michel et Marie-Antoinette Hily. 1982. « L'identité, signifiants et dimensions ». Dans *Identité culturelle : approches méthodologiques : actes du colloque IDERIC-CIRB à Sophia Antipolis (France) 25 au 30 mai 1981*, textes présentés par Jean-Denis Gendron, Alain Prujer et Richard Vigneault, p. 149-159. Québec : Centre International de Recherche sur le Bilinguisme.)²⁷

²⁶ Micheline Cambron, 1989, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, op. cit., p. 102.

²⁷ Nathalie Prud'homme, 2003, « Les discours de l'identité collective et les écritures (im)migrantes au Québec entre 1980 et 1999 », Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, p. 6.

Il ne peut donc exister de sentiment identitaire collectif que chez des individus qui ont conscience de faire partie intégrante d'une communauté. Celle-ci doit également apporter une certaine « bénédiction » à cette volonté d'appartenance, élément essentiel pour la reconnaissance et donc « l'identification » d'un individu. Ensuite, Prud'homme évoque « certains traits » identiques pour tous les sujets qui appartiennent à une société donnée. Mais que représentent ces traits et comment peuvent-ils instaurer une perception d'obligation réciproque entre des personnes? Chantal Bouchard s'est pareillement posé la question.

Qu'est-ce qui permet à un groupe humain quelconque de se reconnaître comme une communauté? À cette question, il est d'usage de répondre : le partage d'un certain nombre de caractéristiques, de coutumes et d'intérêts communs, le fait de vivre dans un même espace, la possibilité de communication entre les membres du groupe, l'identification des individus à la collectivité, etc. Mais la culture ne se résume pas à un ensemble de croyances et de coutumes communes à un groupe humain, elle constitue un véritable code de significations permettant à l'individu d'interpréter le monde dans lequel il vit et de se définir lui-même dans ces univers.²⁸

Les éléments proposés par Bouchard nous permettent de mieux comprendre la formation d'une conscience collective. Mais un consensus sur la nature de ces caractéristiques est-il suffisant pour que l'on puisse parler d'un sentiment d'appartenance à une communauté? En fait, « on peut généralement reconnaître qu'il y a identité collective lorsque les membres d'un groupe humain se *nomment*, qu'ils s'attribuent un nom qui les désigne comme appartenant à ce groupe.²⁹ » La reconnaissance d'une collectivité par les membres qui la composent est donc essentielle à la création d'une identification groupale.

En plus de la légitimation du groupe par ceux qui le composent, il se produit un phénomène de « désaveu » envers ce qui ne fait pas patrie intégrante de la collectivité.

²⁸ Chantal Bouchard, 1998, *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise*, Collection « Nouvelles études québécoises », Montréal : Fides, p. 19.

²⁹ *Ibid.*, p. 28. C'est l'auteur qui souligne..

Vis-à-vis de l'extérieur du groupe, la construction d'une identité collective implique un mouvement de différenciation, à partir duquel s'affirme l'autonomie collective. À l'intérieur, elle provoque, au contraire, un effet de fusion qui gomme la multiplicité des appartenances. [...] Les identités collectives [...] ne sont pas opposables aux solidarités larges : elles deviennent même des vecteurs d'ouverture sur l'extérieur et de reconnaissance des groupes entre eux.³⁰

En contrepartie d'un sentiment d'attraction vers le dedans, il existe également une autre impulsion, celle-ci de « refus » qui concerne le dehors. Le groupe se trouve donc face à deux constats : d'une part, il existe une cohésion interne et, d'autre part, on note une certaine méfiance envers l'extérieur. On peut dire que « la centration sur le “nous” a [...] un effet centrifuge à l'égard de tout ce qui ne relève pas du consensus, et la solidarité du “nous” a comme contrepoint un fort rejet du “ils”, c'est-à-dire de tous ceux qui se démarquent du groupe en adoptant des comportements différents.³¹ » Nous reviendrons plus tard sur la question du « je » et du « nous » qui se trouvent en opposition naturelle avec le « ils ». Pour l'instant, précisons encore davantage notre objet d'étude et attardons-nous maintenant à une collectivité particulière, celle du Québec.

1.4 L'identité québécoise : un casse-tête culturel

Bouchard, dans son ouvrage sur le rapport entre la langue et l'identité québécoise, insiste sur le fait que « [...] pour comprendre l'histoire d'une collectivité, il est nécessaire de savoir comment s'est formée son identité collective et comment cette identité s'est adaptée aux changements et aux pressions qu'elle a subis.³² » À travers leur histoire, les Québécois ont vécu plusieurs changements, suivant les

³⁰ Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer, 1999, *Dictionnaire de sociologie, op. cit.*, p. 118.

³¹ Micheline Cambron, 1989, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976), op. cit.*, p. 110.

³² Chantal Bouchard, 1998, *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise, op. cit.*, p. 31.

époques, mais également selon les pressions sociales auxquelles ils étaient soumis. Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière résument de cette manière l'évolution identitaire des « Québécois ».

À compter des années 1670, le mot “Canadien” désigne les Français qui ont fait souche en Nouvelle-France, ceux qui y “sont installés à demeure” ou qui “se sont habitués au pays” comme on dit à l'époque, les distinguant ainsi des immigrants récents. L'expression “Canadiens français”, elle, a été popularisée à la fin des années 1810. À cette époque, les immigrants anglophones commencent, à leur tour, à s'appeler “Canadiens” ou “Canadians”. Peu à peu, on en vient à distinguer les “Canadiens anglais” et les “Canadiens français”, mais les expressions “canadien” et “canayen” continuent à désigner le groupe de souche francophone ancienne. [...] Au tournant des années 1960, les appellations changent d'une façon spectaculaire. Le mot “Québécois” prend alors une coloration politique, mais il conserve une valeur plus large, à la fois territoriale, sociale, idéologique et sentimentale. L'expression “Canadien français”, elle, en vient à s'appliquer surtout aux francophones hors Québec [...]³³

On retrouve ce genre de propos dans les *Réflexions sur la question nationale* d'Édouard Montpetit qui affirme que « les Canadiens français ont un héritage historique qu'ils assument depuis trois siècles : ils veulent garder leur religion et leur langue, leurs mœurs et leurs traditions familiales ou populaires; ils ne sont pas fermés au progrès qui les entoure et auquel ils se prêtent tout en restant fidèles au passé [...].³⁴ » Durant les années 1960, le langage possède une importance aussi grande, sinon plus qu'à l'époque des Canadiens français, puisque « la nouvelle identité québécoise passe par le maintien de la langue française. [...] la langue demeure le seul référent traditionnel³⁵. » Par contre, il faut plus qu'une langue commune pour qu'on puisse parler d'identité collective. Dans ce contexte, les paroles de Fernand Dumont prennent tout leur sens, lorsqu'il affirme que « la langue est faite pour nommer un environnement; si celui-ci nous est étranger, la parole est une illusion,

³³ Jacques Mathieu, et Jacques Lacoursière, *Les mémoires québécoises*, op. cit., p. 100-102.

³⁴ Édouard Montpetit, 2005, *Réflexions sur la question nationale*, Montréal : Bibliothèque québécoise, p. 159-160.

³⁵ Yves Frenette, 1998, *Brève histoire des Canadiens français*, Montréal : Les Éditions du Boréal, p.167-168.

fut-elle française.³⁶ » Il est donc impératif de se réapproprier cet environnement qui, selon Dumont, semble nous paraître étranger.

C'est ici qu'intervient l'œuvre de Ferron, en nous donnant à lire un microcosme de la société québécoise et de sa lutte pour se construire une conscience collective. Il ne faut pas oublier que « l'imaginaire d'une société fonde son identité. Il lui assure cohérence, équilibre, cohésion, et harmonisation. Il est créateur d'espaces de vie et de comportements acceptés. Il est un moyen d'accepter le passé et de vivre le présent sans s'y sentir menacé, ce qui permet de s'assumer et de se rassurer³⁷. » On peut aller encore plus loin en affirmant, par exemple, qu'« une collectivité (ou un individu [...]) se défini[t] [...] à travers les histoires qu'elle se raconte à elle-même sur elle-même et, de ces narrations, on pourrait extraire l'essence même de la définition implicite en laquelle cette collectivité se trouve.³⁸ » Tant cette acceptation du passé que cette tentative de résolution identitaire apparaissent dans *L'Amélanchier*, où la narratrice plonge dans ses souvenirs d'enfance pour mieux vivre au présent, et dans *Le Saint-Élias*, où l'action se déroule selon une chronologie précise qui part du passé pour aboutir au présent, le tout afin de préparer l'avenir.

Avant de poursuivre, il importe d'insister sur la question de la « référence », telle que pensée par Fernand Dumont, puisque le concept nous permettra de comprendre et d'analyser *Le Saint-Élias*, et nous en retrouverons également des traces dans *L'Amélanchier*. Bien que Dumont n'en donne pas de définition claire et explicite, nous sommes tout de même en mesure d'appréhender cette notion de « référence » à travers certaines de ses réflexions. En parlant de l'identité, par exemple, il indique que

³⁶ Fernand Dumont, 1987, *Le sort de la culture*, op. cit., p. 245.

³⁷ Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière, 1991, *Les mémoires québécoises*, op. cit., p. 33.

³⁸ Micheline Cambron, 1989, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, op. cit., p. 176.

Sans être liés les uns aux autres par des relations concrètes, les individus se reconnaissent une identité commune à certains signes et symboles. L'identité peut en rester à l'*expérience vécue*; on parlera alors de sentiment national. Mais elle peut donner lieu à la construction d'une *référence*, c'est-à-dire de discours identitaires : idéologies, mémoire historique, imaginaire littéraire...³⁹

Nous pouvons donc conclure deux choses : ce concept est de nature collective, puisqu'il est question de personnes se réclamant d'une appartenance commune; et cette dernière peut et doit être construite par une communauté. Entre la *référence* et l'identité collective, il existe donc de nombreuses similitudes.

Pour pousser notre analyse plus loin, arrêtons-nous un instant à une réflexion de Dumont, toujours dans sa tentative de définir le concept mentionné plus haut. « De quoi est faite cette référence? Que des individus soient semblables par leurs comportements et même par leurs institutions, ils en éprouvent un sentiment de différence par rapport à d'autres; pour que ce sentiment se transforme en un groupement dont on puisse nommer la singularité, l'identité doit devenir un horizon.⁴⁰ » Pour qu'il y ait construction d'une *référence*, les individus doivent donc se recommander d'un sentiment d'appartenance réciproque, ou encore, ils doivent se réclamer d'une conscience collective. Voilà qui éclaire d'un jour nouveau le lien que nous avons établi entre la *référence* et l'adhésion à une communauté! D'une certaine manière, elle peut également être associée à une certaine forme d'autodétermination du groupe, comme le fait remarquer Dumont, lorsqu'il mentionne une « collectivité [qui] est parvenue à se représenter elle-même, à se fonder comme *référence*.⁴¹ » Cela nous ramène au propos du « nous » indifférencié, que nous avons abordé plus haut, en parlant de la constitution de notre corpus.

³⁹ Fernand Dumont, 1993, *Genèse de la société québécoise*, Montréal : Éditions du Boréal, p. 16.

⁴⁰ Fernand Dumont, 1993, *Genèse de la société québécoise*, *op. cit.*, p. 342.

⁴¹ *Ibid.*, p. 321.

Il est maintenant temps d'y revenir, puisque cette notion prend ici tout son sens. Micheline Cambron définit ce « nous » à travers une question dont elle propose également la réponse. « [...] qu'est-ce qui fonde ce "nous" dont on ne peut se démarquer, qui redouble la société québécoise dans son entier et gomme les systèmes d'opposition [...] ? Le "nous" se définit, bien sûr, spatialement, mais bien plus encore, il renvoie à un consensus social [...].⁴² » La définition du « nous » par l'espace qu'il occupe n'est pas sans nous rappeler l'exemple des de Portanqueu, personnages de *L'Amélanquier*. En séparant le monde entre le bon et le mauvais versant des choses, les de Portanqueu se situent du « bon bord » et s'opposent ainsi à tous ceux qui évoluent de l'autre côté, celui que Léon a qualifié de « mauvais ».

Si cette définition, en plus d'être de nature spatiale, fait aussi consensus, cela nous renvoie plutôt au *Saint-Élias*, où la communauté de Batiscan se définit par rapport aux villages des alentours, allant même jusqu'à se distancier de la métropole de Trois-Rivières, siège des Romains et de Monseigneur Laflèche, figure négative de l'ecclésiastique, par opposition au chanoine Tourigny. (Ces éléments seront approfondis lors de notre analyse du *Saint-Élias*) Il est clair, à la lumière de ces informations que la *référence* et ce « nous » indifférencié représentent deux concepts extrêmement proches et complémentaires, dont on peut étudier les effets simultanément. Ces deux notions nous permettent d'approfondir notre analyse du *Saint-Élias* et, dans une certaine mesure, celle de *L'Amélanquier*.

Ces deux romans représentent également une occasion pour Ferron de revenir sur la genèse identitaire du peuple québécois. Selon Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, il apparaît clair que

⁴² Micheline Cambron, 1989, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, op. cit., p. 86.

pour Ferron, l'Ancien Testament canadien-français commence après le déluge de l'Atlantique, comme si la grande traversée détruisait l'Ancien Monde comme le Déluge biblique avait détruit le premier monde pour repartir à nouveau [...] Ce (re)commencement du monde a l'avantage de laisser dans l'ombre, de faire oublier ou sinon d'escamoter tout simplement la transmission du péché originel. Enfants de Noé plus que d'Adam et Ève, les Canadiens français puis les Québécois ne sont donc pas un peuple élu et n'ont pas à attendre non plus de Terre promise. Si leur Pays ne leur est pas promis, on imagine aisément que chez Ferron il deviendra *incertain*. Cette distinction sur laquelle Ferron élabore sa relecture des premiers livres de la Bible le mènera à concevoir deux récits des origines : celui des collectivités (famille, nation ou peuple) et celui des individus (parents, enfants, "moi et les autres")⁴³.

Il faut toutefois préciser que les deux romans s'avèrent interdépendants dans l'esprit de Ferron. Il n'y a pas de regroupement possible sans personnages possédant pleinement leurs individualités, mais d'un autre côté, une personne ne peut réussir sa quête de construction du soi qu'à travers le regard que la communauté porte sur elle. Edmond Marc, professeur de psychologie, insiste sur le fait que « l'individu prend conscience de son identité en adoptant le point de vue des autres et notamment le groupe social auquel il appartient.⁴⁴ » L'appartenance à un groupe, à une famille, ou encore à une nation prend ici tout son sens. Mais qu'en est-il des personnages de Ferron? Possèdent-ils eux aussi cette conception du groupement dans la construction de leur identité?

Nathalie Prud'homme indique que « [...] pour que la coexistence soit possible entre le moi et les autres, Ferron présente le moi comme se pensant à travers les paramètres de l'autre [...].⁴⁵ » En plus de cette coexistence, « [...] il présente l'importance de l'individualité comme celle de la collectivité sans jamais établir une hiérarchie entre les deux, montrant plutôt qu'elles sont indissociables.⁴⁶ » Cette prise de position par rapport aux questions identitaires montre bien l'importance de cette thématique dans l'œuvre ferronienne. Tant *L'Amélanchier* que *Le Saint-Élias*

⁴³ Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, 2002, *Jacques Ferron : le palimpseste infini*, op. cit., p. 354-355.

⁴⁴ Edmond Marc, 2005, *Psychologie de l'identité. Soi et le groupe*, op. cit., p. 33.

⁴⁵ Nathalie Prud'homme, 2005, « De la croix à la soupière : jonglerie individuelle et collective », *Possibles*, Dossier « Jacques Ferron le "Grand Inannexable" », vol. 29, no 3-4, 2005 (été automne), p. 182.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 190.

présentent des personnages en quête d'une identité (individuelle ou collective). Mais pour Ferron, comment se définissent les deux facettes de cette question?

1.5 L'identité ferronienne

Comme nous avons pu le constater plus haut, Jacques Ferron ne propose aucune hiérarchie entre l'identité individuelle et collective. Il insiste plutôt sur leur interaction. Mais qu'en est-il de son point de vue sur le phénomène identitaire? En ce qui concerne l'individu isolé, Ferron refuse de céder à la gentillesse.

On est le fils d'une maison, le cousin d'une parenté, l'écolier d'un collège, l'habitant d'un pays et le citoyen du monde. On monte, on se déploie et plus on gagne, plus on perd, car tous les termes de la série sont minés. Rendu à tout, on retombe à soi et puis à rien.⁴⁷

Ferron signale d'abord l'adhésion de l'individu à une communauté, façonnant ainsi son individualité. À l'aide d'une énumération en ordre « d'importance sociale », il dégage l'évolution du statut de la personne au fur et à mesure qu'elle s'incorpore aux structures sociales. L'adjectif « minés » qu'utilise Ferron désigne à la fois l'identité individuelle et l'appartenance à une collectivité. En effet, plus l'individu s'intègre à un niveau élevé de socialisation (la famille d'abord, ensuite la ville ou le village, le pays, et finalement, le monde), plus il perd ce qui constituait son individualité au profit d'une supposée identification collective. Mais cette appartenance à une communauté se révèle également trompeuse, puisqu'à chaque étape franchie, il se fonde davantage dans la masse qui compose le groupe, pour finir, éventuellement, par ne plus exister que comme un membre anonyme de plus dans une entité abstraite.

⁴⁷ Jacques Ferron, 1973, « La descente de la croix selon Monsieur Camus, auteur de *L'Étranger* » dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal : Éditions du jour, p. 133.

Pour Prud'homme, « [...] l'individu ne peut s'épanouir sans liens collectifs tenant du particularisme et tendant vers l'universalisme⁴⁸. » Pourtant, Dominique Garand apporte une nuance à propos de l'œuvre de Ferron, où il n'y aurait « pas de perspective universelle, donc : le monde, c'est d'abord le village et l'humanité, c'est la tribu⁴⁹. » Il faudra donc voir comment, dans ses deux romans, Ferron arrive à concilier à la fois le particularisme de l'individu et une certaine forme d'universalisme, à travers le village, la province ou encore le pays.

Selon notre hypothèse de travail, tout tourne autour du fait que « [...] les individus, chez Ferron, n'existent jamais à l'état d'atomes isolés. Ils appartiennent toujours, en effet, à une communauté plus vaste — familiale, paroissiale, nationale, etc. — de laquelle ils héritent une dimension essentielle de leur être, si bien que, séparés du groupe, ils sont perdus [...].⁵⁰ » Nous analyserons plus en profondeur, au cours des prochains chapitres, cette nécessité pour l'individu d'appartenir à un groupe, peu importe lequel, afin de se réaliser à la fois comme personne, mais également comme membre à part entière d'une collectivité.

Parallèlement à cette question, il nous est possible de retrouver chez Ferron, non pas de manière explicite, mais plutôt sous-entendue, les différentes approches théoriques de l'identité dont nous avons discuté plus haut. La perspective génétique, par exemple, est abordée par Pierre L'Hérault, dans son excellent essai sur l'œuvre ferronienne. Il y affirme en effet que « le besoin, chez plusieurs personnages de Ferron, de retrouver leurs origines et leur propre histoire pour la dégager de l'interprétation qu'en font les autres, concrétise cette essentielle recherche

⁴⁸ Nathalie Prud'homme, 2005, « De la croix à la soupière : jonglerie individuelle et collective », *op. cit.*, p. 195.

⁴⁹ Dominique Garand, 2004, *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron...* *op. cit.*, p. 339.

⁵⁰ Jacques Pelletier, 1995, *Le poids de l'histoire : littérature, idéologies, société du Québec moderne*, Collection « Essais », Québec : Nuit blanche éditeur, p. 177.

d'identité⁵¹. » Ces personnages se lancent donc en quête de leur héritage historique de leur mémoire familiale, le tout avec le dessein de comprendre ce qui les rend uniques et afin d'assumer leur individualité. On retrouve également dans l'œuvre de Ferron le rapport déjà signalé entre les critères invariables et arbitraires de la définition de l'unicité. Arpad Vigh, qui a étudié ce problème, se pose la question suivante :

Y a-t-il une identité naturelle, ou toute identité est-elle en quelque sorte irrémédiablement artificielle? La production de l'identité telle que l'envisagent les sociologues [...] suppose la constitution d'une mémoire sociale faite de traits objectifs (apparence physique, langue, costume, attitudes et comportements) et de traits subjectifs (sentiments, représentation, volonté, imagination spécifiques). Seulement, ce qui fait la spécificité de *L'Amélanchier*, c'est précisément que ces notions d'objectif et de subjectif sont, sinon dépourvues de sens, pour le moins d'une relativité absolue⁵².

Toutefois, l'aspect relatif de ces notions identitaires n'empêche nullement leur présence dans l'œuvre de Ferron. Il faudrait plutôt parler de critères particuliers, propres aux personnages. Nous tenterons de cerner ces critères, en nous basant d'abord sur la quête d'unicité de Tinamer de Portanqueu, héroïne et narratrice de *L'Amélanchier*.

⁵¹ Pierre L'Hérault, 1980, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, p. 135.

⁵² Arpad Vigh, 1990-1991, « Jacques Ferron ou la Mémoire extérieure », *Études Littéraires*, Dossier « Jacques Ferron en exotopie », vol 23, n°3, 1990-1991 (hiver), p. 96.

CHAPITRE II

L'AMÉLANCHIER : AUX SOURCES DE L'IDENTITÉ

L'Amélanchier propose un récit de la première enfance, celle de Tinamer de Portanqueu, la narratrice. Cette dernière, âgée de vingt ans, ressent le besoin de retourner dans le passé afin de s'orienter et de retrouver son point de départ. Dans le préambule de son histoire, on peut lire ceci :

Mon enfance je décrirai pour le plaisir de me la rappeler, tel un conte devenu réalité, encore incertaine entre les deux. Je le ferai aussi pour mon orientation, étant donné que je dois vivre, que je suis déjà en dérive et que dans la vie comme dans le monde, on ne dispose que d'une étoile fixe, c'est le point d'origine, seul repère du voyageur. (*L'Amélanchier*, p. 27)

De ses réminiscences, Tinamer espère surtout une chose : reconquérir l'identité qu'elle a eu tant de mal à construire durant ses premières années et qui est maintenant disparue, la laissant, comme elle l'explique si bien, « à la dérive ». Nous suivons donc une Tinamer âgée d'environ cinq ans dans son aventure initiatique au bout de laquelle l'attend peut-être cette identité perdue qu'elle souhaite ardemment recouvrer. Elle ne se retrouve pas seule dans cette recherche, puisque de nombreux personnages la rejoignent, au détour d'un souvenir, afin de l'aider encore une fois, dans le long et difficile processus de construction identitaire auquel elle a dû faire face dans sa jeunesse. Pour réussir sa quête d'individualité, Tinamer doit donc compter sur sa faculté de mémorisation. Malheureusement, cette dernière est loin de lui être acquise et avant même de pouvoir s'en faire un allié, elle devra la conquérir de haute lutte à travers deux étapes distinctes et successives.

Dans un premier temps, elle doit se fier à une mémoire « temporaire » qui ne parvient pas à traverser la nuit pour raccorder le jour précédent au suivant. En fait, entre le moment où elle s'endort et celui où elle se réveille, Tinamer oublie tout de la journée précédente, ce qui la rend dépendante de l'univers familier dans lequel elle

évolue. En effet, si elle ne veut pas se perdre et renoncer ainsi à son unicité, comme cela est arrivé à certaines personnes que nous croiserons plus loin, elle doit se fier à son entourage. Plus tard, lorsqu'elle arrivera à dépasser cette dépendance infantile, elle pourra s'appuyer sur des souvenirs qui lui sont propres, et qui lui permettront de se retrouver, tant dans le temps que dans l'espace. Par contre, elle apprendra bien malgré elle qu'elle ne peut impunément rejeter sa première mémoire d'enfance au profit de la seconde que l'on pourrait qualifier d'« adulte ». La cause de son égarement identitaire se trouve effectivement dans l'abandon de sa mémoire extérieure, au profit d'une mémoire intérieure, constituée de ses propres souvenirs. Par ce brusque changement, Tinamer se coupe également de son enfance, et ce faisant, elle n'est plus en possession du point de départ nécessaire à son orientation. Pour qu'elle puisse de nouveau s'orienter correctement dans la vie, elle doit apprendre à faire interagir mémoire extérieure et mémoire intérieure. Seule cette réconciliation permettra à Tinamer d'assumer pleinement son identité.

2.1 L'enfance, ou les fondations identitaires

Ce n'est pas sans raison que Tinamer doit retourner vers les premières années de sa vie, dans sa quête pour retrouver son identité. Plusieurs spécialistes de la question identitaire s'entendent sur le fait que c'est dans l'enfance que débute la construction de l'individualité. Catherine Halpern, par exemple, mentionne que « l'identité personnelle résulte d'une construction progressive dont les fondations se situent dans les toutes premières années de la vie.⁵³ » Cette période est donc cruciale et Tinamer en est parfaitement consciente, puisque ce sont ces années qui servent de trame au récit qu'elle se propose de raconter.

⁵³ Catherine Halpern (coord.) et Jean-Claude Ruano-Borbala (coord.), 2004, *Identité(s)*, *op. cit.*, p. 34.

Son enfance, la Tinamer de 20 ans la considère comme une époque idyllique, où tout était « de beurre et de miel », selon l'expression de son père, Léon de Portanqueu. Ainsi, elle s'attriste de constater qu'il lui est impossible de retourner en arrière pour y retrouver ses années d'insouciance. « Tout le paradis de mon enfance dans l'espace d'un instant, le paradis déjà perdu. Je ne pouvais pas rester ainsi, retournée en arrière, quand le fil de la vie, déjà tendu, se raidissait à m'en faire mal pour me ramener de l'avant. » (*L'Amélanquier*, p. 154) La nostalgie du passé n'est pas la seule raison qui pousse Tinamer à se remémorer, et par le fait même, à partager avec nous les souvenirs de sa jeunesse. Jean-Pierre Boucher, dans son étude sur *L'Amélanquier*, montre bien que « le récit de son enfance n'est [...] pas une fin en soi, mais l'étape essentielle qui mènera Tinamer à la découverte de son identité personnelle et du sens à donner à sa vie.⁵⁴ » En considérant son enfance, nous parviendrons sans doute à comprendre comment Tinamer a su, malgré tout, se construire une identité. Par le fait même, nous pourrions découvrir quels sont les éléments qui ont pu servir à cette élaboration identitaire.

La thématique de l'enfance s'avère donc centrale dans *L'Amélanquier*, comme le prouve le début du cinquième chapitre, dans lequel Tinamer lance une charge en règle contre

les adultes, vilains comédiens jouant toujours le même rôle, [qui] ne comprennent pas que l'enfance est avant tout une aventure intellectuelle où seules importent la conquête et la sauvegarde de l'identité, que celle-ci reste longtemps précaire et que, tout bien considéré, cette aventure est la plus dramatique de l'existence. Les cabotins l'ont oublié et font des livres stupides pour avantager le petit rôle de leur minable personnage. (*L'Amélanquier*, p. 53)

Ce n'est pas un hasard si Tinamer traite le premier âge comme une « aventure ». Pour arriver à construire son individualité, elle devra affronter et vaincre plusieurs obstacles qui sont intimement liés à sa condition infantile. Elle est parfaitement

⁵⁴ Jean-Pierre Boucher, 1973, *Jacques Ferron au pays des amélanquiers*, Collection « Lignes québécoises », Montréal : Presses de l'Université de Montréal, p. 16.

consciente de ses faiblesses et en parle en ces termes : « [...] par mon âge je n'étais pas de force à traverser la nuit et qu'en me retrouvant, le lendemain matin, dans les lieux inconnus, je risquais de ne pas me retrouver, devenue une petite fille sans nom et sans raison. » (*L'Amélanchier*, p. 53) Ce n'est pas sans raison que Tinamer est effrayée par l'inconnu. Effectivement, nous avons vu plus haut qu'étant donné son jeune âge, elle ne peut se fier qu'à sa mémoire extérieure fragile, qui n'est fiable que dans un contexte coutumier. De plus, elle a d'autres raisons de craindre la nuit et l'oubli qui l'accompagne irrémédiablement.

Ainsi, lors d'une discussion avec son père, Tinamer apprend que certains enfants, moins chanceux que les autres, sont internés parce qu'ils ne savent plus qui ils sont. Cette amnésie identitaire est directement liée à la faiblesse de leur mémoire extérieure, dépourvue d'éléments familiers auxquels elle aurait pu se raccrocher. Dépossédés des repères auxquels ils sont habitués, les enfants du Mont-Thabor sont également privés d'une individualité qui leur est propre. Tinamer connaît donc parfaitement l'histoire de

[...] ces victimes-là qui avaient été des enfants absolument normaux. Vivant au jour le jour comme on le fait à cet âge, sans mémoire personnelle pour garder leur identité après la nuit, ne la retrouvant que par la pérennité du milieu, qui, brusquement arrachés à cette mémoire extérieure, avaient revu le jour dans l'horreur des lieux aseptiques, dans le désert de l'inconnu, en étaient restés frappés de stupeur à jamais. (*L'Amélanchier*, p. 139-140)

Cette situation périlleuse est corroborée par Ferron lui-même. En effet, il note au sujet de *L'Amélanchier* que « [...] [c'est un] roman sur le drame intellectuel que peut représenter l'enfance et sur l'amnésie que peut occasionner une perte d'identité si elle n'est pas levée par ce que j'appelle une "mémoire extérieure", c'est-à-dire par un alentour qui soit constant, qui rappelle l'enfant à lui-même chaque jour.⁵⁵ » Malgré cette conscience des difficultés inhérentes à la faiblesse de sa mémoire infantile,

⁵⁵ Jacques Pelletier, et Pierre L'Hérault, « l'Écrivain est un cénobite. Entrevue avec Jacques Ferron », dans *Voix et images*, VIII, 3 (1983), p. 398.

Tinamer conserve une vision un peu naïve de l'enfance, et de la même manière, de son identité.

[...] être comprise sans se comprendre, tout recevoir des siens et n'en point ressentir la dette, devenir soi-même avec les mots de tout le monde, s'appréhender enfin et déclarer, telle Minerve sortie toute armée du penser de son père, qu'on est Tinamer de Portanqueu, l'unique au monde, l'irremplaçable Tinamer, voilà le sort du premier âge. (*L'Amélanquier*, p. 151)

Elle semble donc convaincue que son identité est définie depuis la naissance et qu'elle n'a pas à se soucier de son élaboration. Elle impute également à son jeune âge cette conception simpliste de la construction du soi. Pourtant, la démarche est loin d'être aussi simple, comme l'explique Edmond Marc. « Le sentiment d'identité résulte d'un processus évolutif qui s'origine tout spécialement dans l'enfance; ce processus ne se fait pas sans crises ni ruptures.⁵⁶ » Ces épisodes de crises et de ruptures, mentionnées par Marc, surviennent aux environs de l'adolescence, et Tinamer en prend peu à peu conscience, rejetant ainsi la crédulité et la « pensée magique » associées à la préadolescence.

Au retour d'une randonnée avec des amies de l'école, où elles ont suivi le tracé de l'égout jusqu'au bord du Saint-Laurent, elle constate de manière irrémédiable que la période de son innocence est bel et bien terminée.

En revenant de cette expédition mémorable qui mettait fin à ma première enfance, je n'eus pas une pensée pour l'amélanquier — dont personne, d'ailleurs, n'avait jamais entendu parler —, pour les pissenlits et le loriote, pour mon domaine irremplaçable qui s'était abîmé, pour la petite bécasse, Monsieur Northrop et sa montre de lapin prétentieux, pour Messire Hubert Robson, le héros de la Grosse-Île [...] j'avais oublié de même l'amie du pauvre prêtre, sa petite fée aux cheveux blonds et aux yeux verts. Tout ce que j'avais dans la tête, c'est que Léon de Portanqueu, esquire, mon père drapé dans ses guenilles, avec son télescope dérisoire, sa pleine lune en goguette et les supposés abouts du bois, la mer des Tranquillités et le comté de Maskinongé, était un sacré farceur. Je lui en voulais de s'être moqué de moi. (*L'Amélanquier*, p. 121-122)

⁵⁶ Edmond Marc, 2005, *Psychologie de l'identité. Soi et le groupe*, op. cit., p. 20-21.

Comme on peut le constater, la rupture ne se situe pas uniquement dans le domaine identitaire, mais elle concerne également le rapport que Tinamer entretient avec son père. Cette relation joue un rôle extrêmement important dans la quête de son individualité. Pour revenir à la période de son enfance, nous ne pouvons ignorer le drame qui afflige régulièrement Tinamer : « [...] je pleurais parce que je n'avais pas lieu d'être aussi fière, sur le point de rechuter, cette fois pour de bon dans le noir de la nuit et de tout oublier. » (*L'Amélanchier*, p. 51) Il est évident que cet oubli périodique est intimement lié à son jeune âge. En effet, chaque fois que le soir vient et que Tinamer s'endort, elle s'éveille le lendemain pour se rendre compte que sa mémoire a été complètement effacée. Ce passage est donc représentatif de la situation qui a prévalu tout au long de son enfance. Mais de quelle manière cette dernière affecte-t-elle sa construction identitaire?

2.2 La mémoire extérieure et la nécessité de la familiarité

Dans un récit qui porte sur l'enfance, il semble évident que les souvenirs de Tinamer, la narratrice, jouent un rôle important et qu'ils lui soient facilement accessibles. Pourtant elle a dû, dès ses premières années, mobiliser tous ses efforts afin de construire sa mémoire, pour que, par la suite, cette dernière lui serve d'alliée dans sa quête identitaire. La difficulté tient à l'aspect volatile du souvenir, surtout dans la période de l'enfance où se trouve Tinamer.

Ce manque de fiabilité, Tinamer en fait régulièrement l'expérience. « Moi, de mon côté, comme je l'avais prévu, j'ai tout oublié, c'était la raison de mes larmes, tout oublié ce que j'avais appris. La nuit a passé l'éponge soigneusement. Quand elle s'en va, il me reste un grand vide, c'est le blanc pur qui dégorge du noir et du gris, de quoi éclaircir le matin, creuser la nouvelle journée. » (*L'Amélanchier*, p. 52) Le grand vide de l'amnésie représente une menace pour l'unité même de Tinamer puisqu'il y a

« [...] un lien étroit entre la continuité transtemporelle de la personne et la mémoire. Si une personne est une conscience de soi, alors rester la même personne, c'est garder le souvenir des contenus successifs de cette conscience de soi.⁵⁷ » Pour conserver son identité, Tinamer doit absolument se fier à sa mémoire, afin de demeurer elle-même par-delà l'oubli de la nuit. Toutefois, celle-ci demeure faillible, puisqu'elle est dépendante des lieux et des personnages familiers de son enfance.

Tinamer explique justement l'importance de ces deux éléments, dans les toutes premières pages de son récit. « Mon enfance fut fantasque mais sédentaire de sorte qu'elle subsiste autant par ma mémoire que par la topographie des lieux où je l'ai passée, en moi et hors de moi. Je ne saurais me dissocier de ces lieux sans perdre une part de moi-même. » (*L'Amélanquier*, p. 27) Certains endroits, de même que certains personnages possèdent une importance fondamentale pour Tinamer. En effet, ce sont ces lieux et ces individus qui forment sa « mémoire extérieure ». Comme l'indique Jean-Pierre Boucher :

Pendant les trois ou quatre premières années de son existence, Tinamer s'en est remise à sa mémoire extérieure du soin de se réunir à chaque nouveau jour. Cette mémoire extérieure, qui est en quelque sorte le contraire de la mémoire véritable, était formée par l'univers familial de la chambre où Tinamer, s'éveillant chaque matin, reconnaissait les objets qui l'entouraient. Tinamer se trouvait en quelque sorte à être rattachée à elle-même sans qu'elle participe vraiment à l'entreprise. Situation précaire, puisqu'il suffirait que pendant la nuit disparaissent les objets familiers, pour que, brutalement arrachée à son milieu natal, Tinamer soit irrémédiablement perdue.⁵⁸

Cette situation est éminemment périlleuse et Tinamer en est parfaitement consciente. En effet, si par malheur elle se retrouvait dans un environnement étranger, toute sa construction identitaire s'effondrerait. Les « orphelins » aliénés dont s'occupe Léon au Mont-Thabor ont justement été victimes de leur mémoire extérieure. Un dialogue

⁵⁷ Catherine Halpern (coord.) et Jean-Claude Ruano-Borbalan (coord.), 2004, *Identité(s)*, op. cit., p. 30.

⁵⁸ Jean-Pierre Boucher, 1973, *Jacques Ferron au pays des amélanquiers*, op. cit., p. 19.

entre Tinamer et son père sur cette question est très révélateur en ce qui concerne le sort possible de Tinamer.

— Tu n’as raison que sur un point, le manque de mémoire des enfants. On oublie de jour en jour ce qu’on est. Tu ne m’apprends rien même si je ne te comprends qu’à moitié... Les enfants aliénés, qu’est-ce au juste?

— Tinamer, ce sont simplement des enfants comme les autres qui ont oublié ce qu’ils étaient, mais qui, à la différence des autres, ne sauront plus jamais ce qu’ils ont été déjà.

— Qu’ils deviennent des autres qu’eux-mêmes!

— C’est impossible, toute leur force, tout leur courage, toute leur âme s’épuisent à se retrouver.

— On les enferme pour ça?

— Oui, Tinamer. [...] (*L’Amélanquier*, p. 177)

Si par malheur Tinamer ne parvenait pas à conserver ses points de repère familiers, elle pourrait bien être une nouvelle victime de l’obscurité et se retrouver elle aussi pensionnaire au Mont-Thabor. Ainsi, elle possède de bonnes raisons de s’attrister de la faiblesse de sa capacité de mémorisation extérieure, qui est pour l’instant, le seul rempart qu’elle possède contre l’oubli et la perte de son individualité.

Je ne veux rien entendre et je reste là, assise, à m’affliger de ma mémoire, si courte que d’elle-même elle ne traverse jamais la nuit, à penser que tout est à recommencer chaque matin et qu’à ce compte vivre n’est guère profitable. Plus creux d’un jour à l’autre de tous les jours que j’ai oubliés, le jour s’agrandit à mesure que je vieillis. Si je grandis moi-même, il me rapetisse d’autant. Je ne serai jamais qu’une enfant. Je me le répète, cela m’obsède et je n’ai pas cherché à compter les couverts. (*L’Amélanquier*, p. 52-53)

Pourtant, il y a de l’espoir, puisque si faible que soit sa mémoire extérieure, elle n’en existe pas moins et elle est tout de même d’une certaine utilité pour Tinamer. Elle l’avoue volontiers : « à défaut de l’avoir dans la tête, ma mémoire commence à faire des petites vagues autour de moi, pour me dire qu’elle est là, pour me dire : “Attends, je vais me souvenir.” » (*L’Amélanquier*, p. 54-55) De plus, Tinamer doit se fier à cette mémoire extérieure, si elle veut conserver les premières prémisses de son identité qu’elle parvient à assimiler.

Il ne faut pas non plus oublier que cette mémoire faible et extérieure fait partie intégrante du processus de construction identitaire. Comme le fait remarquer Boucher, « [...] le premier rôle de la mémoire est de permettre à l'individu de trouver son identité propre. Tous les principaux personnages de *L'Amélanchier* se définissent par la recherche de leur identité. Cette identité se conquiert de haute lutte, grâce à la mémoire, et consiste à se réunir à soi-même par-dessus la muraille de la nuit.⁵⁹ » Ce qui différencie Tinamer des autres personnages de *L'Amélanchier*, en plus de son jeune âge, c'est le rapport qu'elle entretient avec la mémoire.

Tinamer est la seule à s'affliger de ce qu'elle oublie de la veille et elle considère comme un obstacle et une menace tout événement qui pourrait venir altérer, ou pire, rendre inefficace sa mémoire déjà imparfaite. Pour cette raison, l'aventure qu'elle vit en rêve, après s'être endormie dans la cour, est catastrophique. En plus de subir plusieurs transformations physiques (elle va d'abord rétrécir avant d'être littéralement transformée en bécasse du Canada) qui mettent à mal la conscience de son unité et de son unicité, elle n'est plus en mesure de retrouver les lieux auxquels elle s'est habituée. Tinamer ne peut accepter l'idée qu'elle est perdue et que la nuit pourrait la surprendre dans une position de faiblesse. « Je devais me sauver à tout prix, retourner à la maison, dans les lieux familiers qui constituaient la mémoire extérieure par laquelle, chaque jour, je triomphais de la nuit et redevais moi-même; mais comment faire dans le noir, sans repère, sans direction? » (*L'Amélanchier*, p. 63-64) Si elle n'y parvient pas, elle connaîtra le sort des internés du Mont-Thabor que nous avons évoqué plus haut. À de nombreuses reprises dans le récit, Léon met Tinamer en garde, en lui parlant de ses pensionnaires.

— Je disais que dans ce lieu d'enfermement et de perte pour enfants déjà perdus, j'ai beaucoup réfléchi et en particulier sur ce jour si seul et si précaire qui constitue la conscience des premières années; je me suis demandé, et me demande encore, si des enfants plus doux que les autres, incapables

⁵⁹ Jean-Pierre Boucher, 1973, *Jacques Ferron au pays des amélanchiers*, op. cit., p. 23.

de clamer leur désarroi, ne perdent pas l'esprit que, s'éveillant d'une nuit dont ils ont oublié la veille, ils se voient dans un monde nouveau qui n'a pas plus de mémoire qu'eux. (*L'Amélanchier*, p. 77)

Jean-Louis Maurice, surnommé « Coco », est l'un de ces « pensionnaires », et en plus d'être le patient préféré de Léon, il est également le parfait exemple de l'enfant desservi par la faiblesse de ses souvenirs externes. Depuis sa naissance, il a été transféré de crèches en hôpitaux spécialisés, avant de finalement aboutir au Mont-Thabor. Tous ces déplacements l'ont empêché de bien asseoir sa mémoire extérieure, ce qui fait dire aux médecins qui l'ont examiné qu'il est aliéné et irrécupérable. Pourtant, le spécialiste qui évalue son état psychologique durant son adolescence fait mention d'« observations fragmentaires [...] mais qui dénotent une capacité de compréhension et de mémoire — une organisation spatiale (dans un espace vécu et non encore objectif) — qui font penser à un *potentiel initial bien supérieur*⁶⁰ au niveau mental que le dossier rapporte (sans qu'il soit possible de le préciser numériquement). » (*L'Amélanchier*, p. 132) Jean-Louis possède donc une potentialité mémorielle inexploitée, ce qui veut dire qu'il aurait tous les éléments en main pour raffermir sa mémoire extérieure. Malheureusement, à cause de son âge et de son développement cognitif, il est impossible pour lui de réaliser ce « potentiel initial ». Par le fait même, il devient une victime de l'oubli et cette condition le mène tout droit à l'aliénation. En fait, on peut ramener ses difficultés à la perte de ses références identitaires.

Mais ne pourrait-on pas concevoir un moyen d'enrayer cette déficience mnémonique dont souffre tant Tinamer et qui affecte également « Coco »? La réponse que Tinamer cherche si ardemment se trouve peut-être dans les souvenirs de son père. En effet, lui aussi s'est jadis affligé de sa mémoire extérieure et imparfaite, qui le laissait à la merci du moindre changement de son environnement. Mais à travers ses réflexions, il en est arrivé à une conclusion surprenante : il existe un autre

⁶⁰ C'est l'auteur qui souligne.

type de mémorisation, qui permet à l'enfant de relier la veille au lendemain, par-dessus l'obstacle de la nuit. Lors d'une discussion avec Tinamer, il lui fait part du questionnement et des inquiétudes qui ont peuplé son enfance.

[...] j'ai été porté à penser fort tôt qu'il était périlleux d'être sauvé ainsi, chaque jour, et qu'il serait avantageux, à tout le moins prudent, d'ajouter à la pérennité de l'ambiance une mémoire qui me fût propre, grâce à laquelle je serais devenu un peu mon sauveur. Cette mémoire existait certainement puisque ma mère et les bonnes parvenaient à faire passer l'ombre à leurs esprits. Je le savais de bonne part, tirant d'elles des renseignements sur la veille et me faisant raconter ce que j'avais oublié. (*L'Amélanquier*, p. 75-76)

En principe si les membres de sa famille possèdent la faculté de se retrouver par-delà la nuit, Léon, de même que Tinamer, bien des années après lui, devraient avoir la possibilité d'effectuer un travail semblable. Mais si c'est une chose de reconnaître l'existence d'une mémoire « personnelle », c'en est une autre d'en acquérir une par ses propres moyens. C'est ici que le rapport que Tinamer entretient avec ses parents entre en jeu.

2.3 Une identité de père en fille, la transmission par la filiation

Bien que le rapport à la figure paternelle soit très important pour Tinamer, *L'Amélanquier* traite également, quoique d'une manière plus générale, des questions de la filiation et de la famille. La preuve en est que dès le début du deuxième chapitre, Tinamer dresse le portrait complet de sa cellule familiale immédiate :

Par mon père, le précité Léon de Portanqueu, esquire, j'appartiens à une célèbre famille du comté de Maskinongé qui a donné à la Patrie un notaire, un avocat-poète, un agronome, six maîtresses d'école et un zouave pontifical, sans compter les cultivateurs, tous grands féodaux. Par ma mère, Etna, ainsi nommée parce qu'elle se fâcha une fois, une seule, mais si fameusement que les jours et les ans, les semaines de résignation, de longanimité et de douceur, ne l'ont pas effacée des mémoires, j'ai deux gouttes de sang irlandais, de la malpropreté et de l'orgueil, je suis de race royale, ce qui n'a jamais été contesté dans le quartier Hochelaga où ma mère a grandi, puînée de trois frères résolus. De ma propre initiative, je me suis fait un frère d'un chien nommé Béliat, des cousins de trois chats, Bouboule, le matou, Jaunée, la chatte, et Thibeau, leur fils, car je me sentais seule d'être fille unique et les trouvais

tous aussi dignes que moi de faire partie de la grande famille des de Portanqueu. (*L'Amélanquier*, p. 35)

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'en plus de ses parents, Tinamer se réclame de la parenté de quatre animaux familiers, en donnant comme raison la solitude imputable à l'absence de frères ou de soeurs. Comme le mentionne Catherine Halpern, « [...] la mémoire familiale se recompose à chaque génération, chacune d'elle y puisant ce qui lui convient pour se situer et construire son identité. Ce qui est dégagé de l'histoire familiale est ce qui fait sens dans la lignée présente.⁶¹ » Ce processus de réappropriation de sa généalogie constitue le premier pas de Tinamer dans sa quête identitaire.

En plus de décrire en long et en large l'histoire familiale et sa contribution à la « Patrie », Tinamer fournit certaines données que nous pouvons rattacher à son identité. Les caractéristiques qui lui ont été léguées par sa mère, par exemple, transparaissent tout au long de son récit. Elle va d'ailleurs reconnaître cet héritage maternel. « Après tout, elle est ma mère, je suis sa fille, il faut bien que nous ayons des ressemblances. Quelques différences aussi : par exemple, elle est franche, tandis que moi, moi... » (*L'Amélanquier*, p. 54) À plusieurs reprises, le regard que porte Etna sur Tinamer influence fortement sa perception d'elle-même, comme nous le verrons plus loin.

Bien que souvent tendue, l'interaction entre la fille et sa mère n'est pas anodine. Il y a une véritable évolution dans leur relation, et tous les changements qui se produisent dans leurs rapports sont imputables au « mûrissement » de Tinamer et à son vieillissement. Au début du récit, lorsqu'elle est encore très jeune, Etna est perçue comme une ennemie l'empêchant de profiter pleinement de la présence de son père

⁶¹ Catherine Halpern, (coord.) et Jean-Claude Ruano-Borbalan, (coord.), 2004, *Identité(s)*, op. cit., p. 166.

pendant la fin de semaine. Durant son adolescence, elle devient une alliée précieuse, parce que du même sexe, et par son attitude terre-à-terre, elle contribue à aider Tinamer à se sortir de la première enfance. Etna joue ainsi un rôle particulier dans la quête identitaire de Tinamer.

Alex Mucchielli qui a étudié la question de l'identité montre bien que : « le sentiment d'appartenance prend ses sources, au niveau individuel, dans la relation primitive du nourrisson avec sa mère [...] puisqu'on sait que dans son état premier le nourrisson ne se distingue pas de sa mère, forme avec elle un "nous" symbiotique, ressentant ses émois et vivant au rythme de ses humeurs⁶². » C'est exactement le sentiment qui anime Tinamer lorsqu'elle nous fait part des toutes premières années de sa vie, période qui reste floue dans sa mémoire.

Lors de mes premières années, fort obscures et confinées, dont j'ai oublié la lactation et les couches, la lumière plate qui bouchait l'espace et les trous qu'y pratiquait ma mère pour me faire apparaître la madone qui calmait mes pleurs et me nourrissait, au-dehors de cet en dedans, à l'extérieur d'une maison dont l'intérieur représentait des espaces infinis, telle une galaxie [...] (*L'Amélanchier*, p. 36)

La figure maternelle exerce donc un ascendant primordial dans les premières étapes de la construction identitaire de Tinamer. Dans le récit, Etna joue un rôle plutôt passif, et se retrouve souvent en opposition avec sa fille. Toutefois, lorsque Léon propose, à la blague, d'échanger Etna contre une nouvelle mère, Tinamer s'emporte contre lui. « Etna me caressait la joue, la tempe, réconfortée par mon amour, ne comprenant pas que je l'aimais surtout d'être une mère effacée, une femme à laquelle je m'étais habituée, une rivale dont je disposais à mon gré, que je ne craignais plus, tandis qu'avec une autre... » (*L'Amélanchier*, p. 48-49) Cette rivalité mère-fille va cesser dès que Tinamer commence l'école et que l'influence de Léon, qui a été présente tout au long de son enfance, n'agit plus. Une fois qu'elle entre dans sa

⁶² Alex Mucchielli, 2003, *L'identité*, op. cit., p. 28.

puberté, Tinamer voit en Etna une complice, parce qu'elles sont toutes deux membres de la même « confrérie », celle du sexe féminin. En attendant l'arrivée de l'adolescence, Tinamer doit tout de même composer avec une capacité de mémorisation déficiente et la quête d'une identité fuyante.

Elle est aidée dans son cheminement par son père qui a connu une angoisse semblable lorsqu'il était enfant. Lui-même comprend les affres que représentent des souvenirs instables auxquels on ne peut se fier pour conserver son individualité. Il raconte à Tinamer comment, lors d'un épisode tragique de son enfance, il en est arrivé au même constat qu'elle, en ce qui concerne l'obscurité porteuse d'oubli.

“Cet incendie a changé l'idée que je me faisais de la nuit qui, antérieurement, m'apparaissait comme un barrage à la mémoire, un empêchement à la conscience. Le soir, quand on me mettait au lit, il m'était possible de repasser les menues péripéties de la journée, mais les yeux me fermaient bientôt. Je me disais : 'À quoi bon? Demain j'aurai tout oublié.' Ma journée s'achevait dans l'ombre comme ces rêves qu'on fait dans le sommeil et qui, pour agréables qu'ils soient, se dissipent, on le sait, dès le réveil. Le lendemain matin, je me souvenais du moins de ma prédiction; je vérifiais, elle était juste : je ne gardais de la veille que l'impression d'un songe sans substance, comme si j'avais dormi depuis ma naissance. Cette journée-là s'était fondue dans la nuit; pourtant je savais que j'y avais été sur pied, actif et vigilant, et capable, le soir venu, de faire mon acte de conscience, c'est-à-dire de me la remémorer; malgré tout je ne m'en souvenais plus. “Il n'y avait pas de quoi me faire un drame, car en même temps que je constatais mon incapacité à retenir, au moins j'étais retenu : je retrouvais ma chambre, les bruits de la maison et de la rue, l'univers familier de ma mémoire extérieure. Chaque matin, j'étais sauvé par elle et j'en éprouvais de la reconnaissance pour les divinités de mon enfance.” (*L'Amélanquier*, p. 75)

En faisant part de ses réminiscences à Tinamer, Léon indique clairement le rôle que joue la figure parentale dans la quête identitaire du bambin. Comme le mentionne Jean-Pierre Boucher, « c'est [...] un peu grâce à la mémoire de son père que Tinamer découvre la sienne propre.⁶³ » Les parents peuvent donc « servir » de soutien pour l'enfant, lorsque ce dernier se retrouve aux prises avec des souvenirs fuyants et une identité précaire et incertaine. Encore une fois, le lien avec les pensionnaires du Mont-Thabor et Jean-Louis « Coco » Maurice est évident.

⁶³ Jean-Pierre Boucher, 1973, *Jacques Ferron au pays des amélanquiers*, op. cit., p. 20.

Comme ceux-ci ne peuvent s'appuyer sur un ensemble de rappels familiaux afin de pallier la faiblesse de leur mémoire, ils sont voués à l'oubli et à l'aliénation. « Le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme est d'être perdu, c'est-à-dire de n'être plus sous la protection des divinités familiales qui le rattachent aux origines du monde et l'empêchent d'être la proie des forces de la nuit.⁶⁴ » La famille joue ici un rôle capital puisqu'elle permet à Tinamer de combler les lacunes de sa mémoire extérieure, tout en lui assurant un cadre familial dans lequel elle peut à sa guise construire son individualité. Mais la fonction des parents va encore plus loin.

Revenant sur son enfance, Léon est en mesure d'expliquer à Tinamer comment il a pu se doter d'une faculté de mémorisation qui lui est propre, se libérant du même coup de la trop grande dépendance qu'il entretenait envers son entourage.

“De cette impuissance qui m'étonnait, qui m'inquiétait sans doute autant car elle me donnait le sentiment de ma précarité, j'ai dû m'ouvrir à ma mère et ce serait par sa mémoire doublant encore la mienne de sa puissance tutélaire, même si elle est morte depuis longtemps, que je me souviens de ce jour unique de mon enfance toujours cernée par la nuit. Je n'y ai pas attaché beaucoup d'importance, jusqu'à ce que j'entre dans un lieu d'exclusion, dans un lieu secret où l'on garde enfermés des enfants aliénés...” (*L'Amélanhier*, p. 76)

C'est donc à travers la mémoire de sa mère qu'il a pu passer de la sienne propre, qui était faible et dépendante, comme l'est celle d'un enfant, à la mémoire, plus forte et plus fiable, d'un adulte. Ce n'est pas une coïncidence si, après avoir été aidé par une figure maternelle, Léon va jouer le rôle de « protecteur » de la réminiscence de Tinamer. Au contraire, on sait que « le père, en effet, reproduit volontiers, dans son rapport avec sa fille, ce qui a présidé aux liens avec sa mère.⁶⁵ » Cette confiance de Léon nous permet de faire un lien entre le souvenir et l'identité. Au chapitre précédent, nous avons abordé la question de la commémoration familiale. Ici, le principe est le même. Comme le fait remarquer Jean-Pierre Boucher, « [...] Léon aide Tinamer à se souvenir, comme, en son temps, sa mère l'a aidé, chaque individu

⁶⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁶⁵ Didier Lauru, 2006 *Père-fille. Une histoire de regard*, Paris : Éditions Albin Michel, p. 33.

s'inscrivant à la suite d'une longue chaîne, et voyant en lui le monde entier recommencer.⁶⁶ » L'importance d'une mémoire générationnelle dans la construction identitaire n'est plus à prouver.

C'est justement cette dernière qui a permis à Léon de maintenir son unicité au-delà de la nuit. « Sans la protection des divinités familiales, j'aurais été sa proie et n'en aurais rien su. » (*L'Amélanquier*, p. 78) Une protection identique s'applique à Tinamer, puisque Léon et, dans une moindre mesure Etna, veillent à ce que Tinamer ne se perde pas dans l'oubli et qu'ainsi elle puisse conserver les fragments d'individualité qu'elle possède.

De la même manière, le récit que fait Léon de la bible familiale s'inscrit parfaitement dans le cheminement identitaire de Tinamer, puisque « l'enfant va [...] se comprendre lui-même en comprenant de qui il est issu. Son intériorité, son identité sont en relation avec cette mémoire qui lui est transmise par d'autres.⁶⁷ » À travers l'histoire et les souvenirs de sa famille, Tinamer parvient à un niveau supérieur de sa mémoire, ce qui lui permet par la suite de construire son identité et de se libérer peu à peu de sa dépendance à l'égard de ses parents. En plus de cet accès à une pensée plus forte et indépendante, Léon dote Tinamer d'un autre bien précieux : la séparation de son univers en deux parties facilement reconnaissables. D'une part, la maison et le bois qui l'entoure et d'autre part, la rue et la ville. En effectuant cette démarcation, Léon assure à Tinamer un environnement stable et immuable, où elle peut se retrouver facilement, ce qui facilite le travail de sa mémoire extérieure.

⁶⁶ Jean-Pierre Boucher, 1973, *Jacques Ferron au pays des amélanquiers*, *op. cit.*, p. 21.

⁶⁷ Martine Barbeau, 1998, *Je me souviens, donc je suis*, Collection « Grandir », *op. cit.*, p. 77.

2.4 Le rapport au territoire : une orientation nécessaire

Pour permettre à Tinamer d'évoluer dans un univers qui lui est familier, Léon va délimiter le territoire qui l'entoure d'une manière très particulière. En fait, « il avait partagé le monde en deux unités franches et distinctes qui figuraient le bon et le mauvais côté des choses. » (*L'Amélanhier*, p. 40) Évidemment, le bon côté des choses comprend la maison et le bois qui la bordent, alors que le mauvais regroupe la rue et la ville de Longueuil. On peut se demander de quelle manière cette séparation influence la quête identitaire de Tinamer. Pour Arpad Vigh, il est clair que

dans l'opposition de base du récit, le bon côté des choses incarné par le bois, le jardin, la maison et la famille de Portanqueu est appelé donc à endiguer cette perte d'identité et à donner chair à cette *mémoire extérieure*, tandis que le mauvais côté des choses, c'est-à-dire la rue, la ville, est stigmatisé comme générateur d'aliénation. Cette vision dualiste, cette façon quasi manichéenne de traiter le monde est ensuite doublée par l'opposition du réel et de l'imaginaire, et triplée par celle de l'individuel et du collectif.⁶⁸

À l'instar des souvenirs familiaux, le « bon côté des choses » joue un rôle fondamental pour Tinamer dans la construction de son individualité. Celui-ci est justement renforcé par Léon, puisque selon Tinamer, il est le seul à avoir accès au « mauvais » côté, où il part chaque jour de la semaine pour aller travailler. Et « chaque fois que Léon de Portanqueu, habillé comme tout le monde – c'était son déguisement – s'éloignait de la maison, celle-ci se penchait par en avant, du mauvais côté des choses. » (*L'Amélanhier*, p. 46) Durant ce temps, c'est à Etna que revient la garde de la propriété et du bon côté des choses. Elle reçoit ainsi divers solliciteurs, jouant parfaitement son rôle de maîtresse de maison, sous le regard incertain de Tinamer. Et chaque soir, au retour de Léon, « la maison se remettait à pencher du bon côté des choses ». (*L'Amélanhier*, p. 48) Le même phénomène se produit le samedi et le dimanche. On constate donc une démarcation directement reliée à la présence de Léon, entre les périodes de repos et de travail qui correspondent également avec la

⁶⁸ Arpad Vigh, 1990-1991, « Jacques Ferron ou la Mémoire extérieure », *op. cit.*, p. 96.

démarcation semaine/fin de semaine, ce qui permet à Tinamer de se repérer, du moins dans le temps, puisqu'elle connaît les moments où le bon côté l'emporte sur le mauvais.

Sur le rapport entre le territoire et l'identité, Maurice Halbwachs remarque que :

Quoi qu'il en soit, il y a un monde limité dans l'espace où la conscience de l'enfant s'est éveillée, et dont, pendant une longue période, elle n'a point franchi les limites. Pour l'adulte, il est vrai, la maison où il habite, les endroits de la ville où il se rend le plus souvent constituent aussi comme un cadre : mais il sait que ce n'est qu'une partie définie d'un plus vaste ensemble, et il a une idée des proportions de la partie à l'ensemble, et de l'ensemble lui-même : le cadre spatial qui enferme la pensée de l'adulte est donc beaucoup plus vaste. L'importance qu'il attache au cercle plus restreint où se meut sa personne physique peut être grand, il peut aimer d'une prédilection particulière sa maison, sa rue, son quartier. Ce n'est pourtant point pour lui le monde clos auquel se rapportent toutes ses pensées, ses préoccupations, ses émotions : son activité s'exerce au-delà, et d'au-delà aussi s'exercent sur lui bien des influences. L'enfant, au contraire, pendant longtemps, ne sent pas le besoin de replacer ce petit monde dans le grand : son imagination et sa sensibilité s'y épanouissent à l'aise.⁶⁹

Pour Tinamer, le bon côté des choses est donc suffisant pour qu'elle puisse y poursuivre à son aise sa quête identitaire. Pourtant, même une division favorable du monde peut receler certains dangers. Par exemple, le bois voisin de la maison est un endroit où « seule, je ne m'y aventurais guère, craignant de me perdre, mais avec mon père, je ne m'inquiétais plus de rien. » (*L'Amélanquier*, p. 28) Comme nous l'avons mentionné plus haut, la figure parentale est très importante pour l'enfant s'il veut éviter l'aliénation qu'apporte la disparition de la mémoire et de l'identité. Mais cette fois-ci, un élément nouveau s'ajoute à l'oubli : la peur de se fourvoyer.

Tout comme Jean-Louis Maurice incarne le danger de l'absence de souvenirs stables, un autre personnage représente les risques de la perte de repères géographiques familiers. Il s'agit de Mary Mahon, la fillette blonde, du même âge

⁶⁹ Maurice Halbwachs, 1952, *Les cadres sociaux de la mémoire*, op. cit., p. 97.

que Tinamer, qui se serait égarée dans le boisé attenant à la maison des de Portanqueu, il y a plusieurs dizaines d'années.

Ce personnage a été inspiré à Ferron par la lecture du livre de l'abbé Charles-Édouard Mailhot, *Les Bois-Francs*⁷⁰, d'où vient également l'histoire de Messire Hubert Robson. Dans cet ouvrage, initialement publié en quatre volumes, l'abbé Mailhot présente, à travers plusieurs anecdotes et biographies, l'histoire de la région des Bois-Francs. Si le premier tome est consacré à la fondation des différents villages, de même qu'aux mœurs et coutumes des premiers colons, le deuxième tome, pour sa part, se concentre sur la biographie des familles importantes de la région. Nous disions donc que Mary Mahon est perdue, et qu'elle illustre bien le danger qu'il y a pour Tinamer de s'aventurer seule dans le petit bois ou, pire encore, du mauvais côté des choses. Elle exprime cette inquiétude, lors de sa mésaventure onirique. « [...] je craignis, à l'instar de Mary Mahon, d'être perdue et peut-être à jamais. » (*L'Amélanchier*, p. 63) Pour Tinamer, la notion d'orientation revêt donc une importance primordiale, si elle veut échapper au sort de Mary. D'ailleurs, c'est en partie pour cette raison qu'elle écrit le récit de son enfance, comme elle nous le confie dès la première page du roman.

Pour éviter de se perdre, elle a recours à un ouvrage de Pierre Jaccard, *Le Sens de l'orientation et de la direction chez l'homme*⁷¹. Ce livre explore, tant chez les animaux que chez les humains, le fonctionnement du sens de l'orientation. À travers diverses anecdotes, concernant des peuples indigènes et certains récits d'explorateurs, Jaccard tente de comprendre comment fonctionne ce qu'il nomme le « sens de la direction ». Le livre, divisé en trois parties, analyse en détail les différentes théories

⁷⁰ (Abbé) Charles-Édouard Mailhot, 1968-1969, *Les Bois-Francs*, 2 t., L'Imprimerie d'Arthabaska Inc.

⁷¹ Pierre Jaccard, 1932, *Le sens de la direction et l'orientation lointaine chez l'homme*, Paris : Payot, 354 pages.

de l'évolution pour expliquer comment s'est développé le sens de l'orientation, d'abord chez les animaux, et ensuite chez l'homme. Dans la dernière partie, il est question des différents modes d'orientation, dont l'orientation domocentrique. Cette dernière « a pour centre de référence le point de départ dont on garde une connaissance si précise que l'on ne peut pas se perdre. La conservation du point d'origine est ainsi assurée par un calcul constant des déviations effectuées en cours de route.⁷² » C'est celui que privilégie Tinamer. Malheureusement pour elle,

L'orientation domocentrique, si merveilleuse soit-elle, ne garantit pas durant le voyage, durant la vie, la pérennité du point de retour, qui reste dans le temps, sujet à transformation, sinon à déplacement, tel notre bois, en arrière de la maison; de plus, se situant au coeur du premier âge, l'amnésie de celui-ci l'obscurcit, le rend aléatoire et variable, sujet à extension, d'une maison devenant comté, d'un comté pays, quitte à se réduire peu à peu, à rien. (*L'Amélanquier*, p. 148)

Malgré tout, un espoir demeure, et elle peut retrouver le point d'origine, qui se trouve au centre de ses jeunes années, comme le fait remarquer Jean-Pierre Boucher, « à condition que sa mémoire réponde à l'appel au secours.⁷³ » Heureusement pour Tinamer, son point de départ, symbolisé par l'enfance, est encore parfaitement clair dans ses souvenirs, puisque « le point de départ, qui devient, après le départ, le point de retour, est demeuré longtemps longtemps [*sic*] le seul point fixe au monde. » (*L'Amélanquier*, p. 147) De plus, il existe un rapport évident entre l'orientation et la mémoire extérieure. Maurice Halbwachs affirme ainsi que

[...] les différentes chambres d'une maison, tels recoins, tels meubles, et, aux environs de la maison, tel jardin, tel coin de rue, parce qu'ils éveillent d'habitude chez l'enfant des impressions vives, et se trouvent associés dans son esprit avec certaines personnes de sa famille, avec ses jeux, avec des événements déterminés, uniques ou répétés, parce que son imagination les a animés et transfigurés, acquièrent en quelque sorte une valeur émotive : ce n'est pas seulement un cadre, mais tous ces aspects familiers font partie intégrante de la vie sociale de l'enfant, réduite à peu près à la vie familiale; ils l'alimentent, en même temps qu'ils la limitent. Sans doute, il en est un peu de même pour l'adulte. Quand celui-ci quitte une maison où il a longtemps vécu, il lui semble qu'il abandonne derrière lui une partie de lui-même : de fait, ce cadre disparu, tous les souvenirs qui s'y rattachaient risquent aussi de se dissoudre : cependant, comme l'adulte n'enferme pas sa pensée aux limites de sa demeure, de la période qu'il y a vécu beaucoup de souvenirs subsisteront, qui se rattachent à d'autres objets, à

⁷² Jean-Pierre Boucher, 1973, *Jacques Ferron au pays des amélanquiers*, op. cit., p. 12.

⁷³ *Ibid.*, p. 18.

d'autres lieux, à des réflexions qui s'étendent au-delà du domicile : de sa demeure elle-même il a chance de garder un souvenir plus ou moins riche, car il retrouvera peut-être ailleurs ceux qu'il y a rencontrés, et, puisque la maison était, à ses yeux, un petit cadre dans un grand, le grand cadre, qui subsiste, lui permettra d'évoquer le petit. L'enfant aurait beaucoup plus de raisons de s'attrister, lorsqu'il quitte assez jeune encore la maison où il a passé de longues années, car toute sa vie y est enfermée, et ce sont tous ses souvenirs qui y étaient attachés : le nombre de ceux qui y ont vécu avec lui, et qu'il pourra retrouver, diminue vite : la maison disloquée, la famille dispersée ou éteinte, il ne peut plus compter que sur lui-même pour conserver l'image du foyer, et de tout ce qui s'y rattache : image d'ailleurs suspendue dans le vide, puisque sa pensée s'est arrêtée au cadre qui la délimitait, puisqu'il n'a qu'une idée très imparfaite de la place qu'elle occupait dans l'ensemble des autres images, et qu'il n'a connu cet ensemble que quand elle n'existait déjà plus.⁷⁴

Dans ces conditions, pour des enfants, la seule balise fixe, tant dans le temps que dans l'espace, est l'univers du domicile familial et des lieux familiers qui l'entourent. Sans cet ancrage spatial, leur conscience individuelle ne peut survivre et soit ils deviennent aliénés, comme Jean-Louis Maurice, soit ils se perdent « pour toujours », comme Mary Mahon. C'est à ce double sort peu enviable que tente d'échapper Tinamer. Elle a donc besoin, plus que jamais, de repères solides auxquels elle peut se fier afin de s'orienter et éviter ainsi la perte d'identité.

Malheureusement, la division établie par Léon ne peut résister à l'épreuve du temps et Tinamer en est consciente, lorsqu'elle affirme qu'« à mesure que les années passaient, il voyait se défaire le domaine de mon enfance et le maintenait de peine et de misère, par exemple en tournant sur place dans le bois, les samedis et les dimanches, pour ne pas en atteindre le bout. Déjà, son partage des choses en bon et mauvais côté n'était plus aussi net qu'il l'avait voulu. » (*L'Amélanhier*, p. 104) En vieillissant, elle ne peut plus se fier à sa réminiscence extérieure qui, pour l'assister, doit s'appuyer sur des repères familiers et immuables. Elle doit donc se constituer une nouvelle mémoire qui, par la suite, se révélera en mesure de l'aider à construire et à conserver son identité. Cela ne se fera pas sans peine ni sacrifices, mais Tinamer peut espérer qu'avec une faculté de remémoration plus forte, elle sera à même de s'orienter, et ainsi de raffermir les bases fuyantes de son individualité.

⁷⁴ Maurice Halbwachs, 1952, *Les cadres sociaux de la mémoire*, op. cit., p. 97-98.

2.5 La mémoire intérieure et l'indépendance mémorielle

L'acquisition de cette mémoire est primordiale, puisqu'elle s'inscrit dans

[...] un cadre spatial, temporel, et, plus généralement, social. Cet ensemble de représentations stables et dominantes nous permet [...] après coup, note Maurice Halbwachs, de nous rappeler à volonté les événements essentiels de notre passé. Mais, d'autre part, il y a ce qui, dans l'impression initiale elle-même, permettrait de la situer, une fois qu'elle est reproduite, dans tel espace, tel temps, tel milieu.⁷⁵

Tinamer serait donc en mesure, avec une telle mémoire, de ne plus devoir se fier uniquement à l'univers familial dont elle était autrefois dépendante. Effectivement, cet « ensemble de représentations stables » permettrait à Tinamer de passer par-dessus l'amnésie de la nuit, lui assurant, le lendemain, des souvenirs et un sentiment de cohésion intacts. Puisqu'elle rejetterait la dépendance de sa mémoire extérieure, qui exigeait qu'elle soit toujours en contact avec des lieux et des objets familiers, son identité serait plus forte, parce que moins facilement compromise. Mais encore une fois, elle doit conquérir cette mémoire intérieure de haute lutte.

Son aventure onirique, qui constitue tout le cinquième chapitre du roman et dans laquelle elle est confrontée à une version imaginaire et « fantastique » de son père et de sa mère, permet à Tinamer de prendre conscience de l'occasion prochaine d'obtenir son indépendance par rapport à ses parents. Tout comme son père Léon, et peut-être même d'une manière plus marquante encore, elle parvient à se retrouver entière par-delà la nuit, événement qui la rapproche davantage de l'acquisition d'une faculté de rappel interne. « [...] je me demandais si la nuit que j'avais rêvée, autrement plus spectaculaire que son incendie d'église, n'était pas l'équivalent de la sienne. Chose certaine, je n'étais pas loin de me réunir à moi-même et de me libérer d'autant de lui et de ma mère Etna... » (*L'Amélanhier*, p. 79) À partir de ce moment

⁷⁵ Maurice Halbwachs, 1952, *Les cadres sociaux de la mémoire*, op. cit., p. 101.

particulier, Tinamer est convaincue qu'elle n'a plus besoin de ses parents. « Tinamer, note Pierre L'Hérault, rejette la dépendance de l'enfant (mémoire extérieure) et acquiert la liberté adulte (mémoire intérieure) [...].⁷⁶ » Toutefois, lorsqu'elle regarde son enfance du haut de ses vingt ans, elle regrette amèrement son empressement à profiter de cette nouvelle autonomie.

Je suis restée seule dans un monde sans opposition, sans contraste, qui ne s'était pas réuni pour rien. Née d'une sorte de conte, je me trouvais à en être sortie. Il n'y avait plus de bon ou de mauvais côté des choses; il n'y eut plus désormais que le monde et moi, tout simplement. Vous étiez partis. Je me suis rendu compte que j'étais aussi sortie de mes années d'insouciance. Dans ma solitude, j'éprouve du regret pour un conte inachevé, pour la quiétude et le bonheur qu'il représentait. J'ai même l'impression d'en avoir été chassée. C'était un beau conte facile et hétéroclite où à ma mémoire s'ajoutait la vôtre, celle aussi de Béliat, de Thiébeu, de Jaunée et de Bouboule... Si ce n'est pas vos mémoires, n'était-ce pas alors, constellation de mon enfance, vos yeux tournés vers moi, vos chers et pauvres yeux éteints, par lesquels je me voyais? Maintenant c'en est fini. Je suis toute à moi, en moi, et je ne me vois plus. Je sens mes yeux, mais ces yeux ne me montrent que de vagues signes de ma présence. Est-on un piège pour soi-même, une prison, plus tard un cercueil? Et je me dis en cette captivité de mes vingt ans, je me dis Tinamer, ma pauvre Tinamer, tu as lancé un peu vite, il me semble, les bouledozers en arrière de la maison, dans le petit bois enchanté et bavard. (*L'Amélanchier*, p. 144-145)

La mémoire intérieure ne peut, à elle seule, assurer la pérennité de l'identité, comme Tinamer l'a durement constaté une fois parvenue à vingt ans et portant sur son passé un regard teinté de nostalgie. La mort de ses parents est d'autant plus catastrophique que « [...] les groupes dans lesquels chacun est amené à vivre servent de supports ou de "cadres" à la mémoire. En se souvenant, l'individu se replace en pensée dans tel ou tel groupe (amis, parents, collègues de travail, etc.). Nul ne peut donc se souvenir sans le secours des autres, de leur présence ou de leurs oeuvres.⁷⁷ » Sa famille disparue, Tinamer peut donc difficilement se servir de sa mémoire pour retrouver l'identité qu'elle a perdue, probablement au moment où elle a ainsi rejeté l'héritage familial. Elle est à même de constater qu'en se fiant uniquement à son individualité, il lui manque quelque chose, qu'elle peine à définir.

⁷⁶ Pierre L'Hérault, 1980, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, op. cit., p. 212.

⁷⁷ Raymond Boudon, Philippe Besnard, Mohamed Cherkaoui et Bernard-Pierre Lécuyer, 1999, *Dictionnaire de sociologie*, op. cit., p. 146.

Du moment que, fermée sur moi-même, j'ai déclaré que j'étais Tinamer de Portanqueu, mes yeux se sont ouverts et je vois, bien placée pour le faire, au milieu de toute chose, exactement au centre du monde. Grande situation, situation unique, oui mais, parce que j'y suis, au-dedans de moi, parce que le reste du monde, y compris mes supposés semblables, se présentent par le dehors, à l'envers de mon endroit (ou à l'endroit de mon envers), il me semble qu'une absence s'est produite, qu'une personne familière n'est plus là, dans ce que je voyais auparavant. (*L'Amélanquier*, p. 152)

Cette absence pèse lourdement sur la construction de son individualité, puisque malgré son indépendance, elle n'arrive plus à s'orienter et que ses réminiscences deviennent parcellaires. En fait, c'est sa liberté nouvellement acquise qui lui cause tant de problèmes puisqu'elle rejette ainsi son point de départ, qui se situe dans son enfance, comme nous l'avons déjà expliqué. En dédaignant ses repères familiaux, Tinamer devient son propre point de référence, l'empêchant du même coup d'avoir accès à ses souvenirs qui, en l'absence d'une mémoire extérieure fondée sur des lieux et des objets, ne peuvent plus être actualisés dans le présent.

Dans la même ligne de pensée, Vincent de Gaujelac fait remarquer que « la mémoire est un moyen de se projeter dans l'avenir plutôt qu'une fixation sur le passé. Mais cette mémoire vivante a besoin d'être entretenue et partagée.⁷⁸ » Tinamer se doit donc de retourner aux sources de ses souvenirs, dans son enfance, où elle pourra revitaliser sa mémoire et ainsi sortir de son emprisonnement. Si elle n'y parvient pas, un sort peu enviable l'attend. Comme elle l'affirme elle-même,

[...] à l'oubli succède l'indifférence de l'oubli comme un écho muet qui prolonge la durée et augmente l'espace de l'oubli. Dès lors, cependant, de cette intimité close, de cet intérieur obscur, on verra le dehors s'ouvrir devant soi, matin tardif de la conscience dont le fil lumineux ne se mesure plus à la longueur des jours, qui dans la succession de ceux-ci ne se brise pas le soir pour recommencer le lendemain; il est maintenant un fil unique; il traverse la nuit, se faufilant par les rêves; il va de jour en jour, de mois en mois, d'année en décade; c'est lui qui me tire de l'avant — *Oh! oh! che naso brutto!* — et m'a déjà menée à mes vingt ans, devenu le fil de ma vie. (*L'Amélanquier*, p. 151-152)

⁷⁸ Vincent De Gaulejac, 1999, *L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*, Collection « Sociologie clinique », Paris : Desclée de Brouwer, p. 151.

Il est donc impératif, pour Tinamer, de se réconcilier avec les différentes facettes de sa mémoire. Cela ne se fera pas sans peine, mais elle « finira par comprendre que la mémoire extérieure, fragile et périssable en sa matérialité, nécessaire, mais certainement aussi insuffisante pour sauvegarder son identité, ne peut se passer d'une mémoire intérieure.⁷⁹ » Avec le recul des années, Tinamer accepte effectivement cette réalité. Elle prend le parti de nous raconter comment elle a pu surmonter les difficultés inhérentes à sa mémoire extérieure, avant de se doter d'une mémoire intérieure indépendante.

Cette double mémoire, on la retrouve chez l'auteur de *À la recherche du temps perdu*, bien que formulée de manière assez différente. En effet, Marcel Proust « distingue [...] la mémoire volontaire de la mémoire involontaire.⁸⁰ » La première, selon lui, serait celle que l'on utilise tous les jours, et qui fonctionne de manière rationnelle. On accède à cette mémoire par un effort de volonté conscient, et les souvenirs que nous sommes en mesure de faire surgir sont ceux que nous avons décidé de rappeler. La mémoire involontaire, au contraire, ne peut faire l'objet d'un effort conscient. C'est plutôt le souvenir qui « décide » lui-même du lieu et du moment de sa manifestation. Proust précise que cette mémoire incorporée peut être activée par des lieux ou des sensations qui procurent un sentiment de « déjà-vu ». L'exemple le plus connu de l'œuvre proustienne est sans contredit celui de la petite madeleine trempée dans une tasse de thé. Cette distinction permet à Proust de mieux comprendre les véritables fondements de l'individu, donnant ainsi à la mémoire une importance encore plus grande que celle qu'elle revêt dans *L'Amélanquier*.

Pour revenir à Tinamer, il nous faut mentionner la figure de l'amélanquier qui sert de métaphore à l'enfance. De plus, cet arbre représente tout ce qui lie Tinamer à

⁷⁹ Arpad Vigh, 1990-1991, « Jacques Ferron ou la Mémoire extérieure », *op. cit.*, p. 99.

⁸⁰ Jacques J. Zéphir, 1990, « Nature et fonction de la mémoire dans *À la recherche du temps perdu* », *Philosophiques*, vol. XVII, n° 2 (automne), p. 151.

son individualité, puisqu'il est associé aux personnages et aux lieux de son enfance, période « de beurre et de miel ». Pour Jean-Pierre Boucher,

Il [l'amélanchier] résume toute l'enfance de Tinamer qui, à son tour, semblable à l'amélanchier rappelle à Léon son enfance en Maskinongé. Cet arbre a en effet la particularité de fleurir dès le premier printemps, avant tous les autres arbres, pendant une période très brève après laquelle il se fond dans le bois, symbole de la première enfance. Il est donc pour Tinamer ce qu'elle-même représente pour son père : l'être privilégié en qui se cache l'enfance et qui déclenche la mise en marche de la mémoire.⁸¹

Le symbole de l'amélanchier possède donc la même fonction que la madeleine proustienne : il sert d'élément déclencheur pour la mémoire. Mais pour Tinamer, cet arbre possède une signification encore plus importante. En effet, il lui permet de faire le pont entre elle et son père, ou plutôt entre sa mémoire et celle de Léon. L'amélanchier permet ainsi de créer une sorte de chaîne qui relie plusieurs générations entre elles, fortifiant ainsi davantage la mémoire intérieure de chaque individu. Ce qui nous mène à constater à quel point Tinamer a eu besoin des autres, tout au long de son enfance. Cette contribution à la construction de son individualité a endossé plusieurs formes, la principale étant sans aucun doute le jugement que l'entourage de Tinamer porte sur elle.

2.6 Le regard de l'autre comme constituant identitaire

Au cours de son récit, Tinamer rencontre d'autres personnages, et l'opinion de ces derniers va avoir une incidence directe sur l'image qu'elle possède d'elle-même. En fait, la définition de son individualité varie selon la manière dont les autres la perçoivent. Pour Edmond Marc :

le sentiment d'identité résulte d'un ensemble de processus étroitement imbriqués [...] il précise également qu'on retrouve – un *processus d'individuation*, ou de différenciation, intervenant surtout

⁸¹ Jean-Pierre Boucher, 1973, *Jacques Ferron au pays des amélanchiers*, *op. cit.*, p. 99.

dans les premières années, par lequel l'enfant arrive à se percevoir comme un être différencié, séparé des autres; sujet de ses sensations, de ses pensées et de ses actions (pouvant dire "je") et devenant peu à peu conscient de sa singularité face aux autres et capable de se reconnaître et de reconnaître autrui; — un *processus d'identification* par lequel l'individu se rend semblable aux autres, s'assimile leurs caractéristiques, se trouve des modèles pour construire sa personnalité et se sent solidaire de certaines communautés (la famille, les copains, le village ou le quartier [...]); — un *processus de valorisation* narcissique, qui fait que le soi est investi affectivement, qu'il est objet d'amour (l'amour propre, source de l'estime de soi, de la confiance en soi, de l'affirmation de soi, de la vanité...); — un *processus de conservation* qui assure une continuité temporelle dans la conscience de soi et lui confère un sentiment de permanence : ainsi, je me ressens le même malgré la diversité de mes rôles et des situations que je vis et en dépit de l'écoulement du temps; — un *processus de réalisation*, qui fait que l'identité n'est pas la simple perpétuation du passé, mais s'ouvre sur l'avenir et le possible à travers la poursuite d'un idéal, les rêves de grandeur et de réussite ou la recherche d'équilibre et de plénitude.⁸²

Chacun de ces processus peut être retracé dans le cheminement psychologique de Tinamer, qui va ultimement la mener vers un certain accord entre sa propre conception de son individualité et celle qu'en ont les autres. Avant d'y arriver, elle traversera les différentes phases évoquées par Marc, et le tout ne se produira pas sans crises ni ruptures. Dans les toutes premières lignes du conte, elle est très sûre d'elle-même. « Je me nomme Tinamer de Portanqueu. Je ne suis pas fille de nomades ou de rabouins. » (*L'Amélanquier*, p. 27) Elle nous donne son nom, et place immédiatement sa famille, en opposition avec des « nomades » ou encore des « rabouins⁸³ ». Elle se situe donc, selon le modèle d'Edmond Marc, dans le processus d'*individuation*, puisqu'elle arrive à se concevoir comme une « entité indépendante », ayant une appellation et une provenance. L'utilisation du « je » est également révélatrice à ce sujet.

En ce qui concerne l'*identification*, nous avons déjà abordé ses manifestations lorsque nous avons discuté de sa famille qu'elle a elle-même agrandi avec l'ajout de Béliat le chien, ainsi que de Bouboule, Jaunée et Thibeau, trois chats, dont elle fait, sans que cela lui cause de problèmes, des frères et une sœur. Ce faisant, elle exprime un fort sentiment d'appartenance, puisqu'elle juge que les animaux familiers sont

⁸² Edmond Marc, 2005, *Psychologie de l'identité. Soi et le groupe*, op. cit., p. 3-4. C'est l'auteur qui souligne.

⁸³ Dans l'argot français, ce terme désigne des gitans, des bohémiens, des romanichels.

dignes de faire partie de la cellule familiale des de Portanqueu. De même, elle intègre son héritage parental, en énumérant à la fois ses ancêtres et les traits de caractère qui lui ont été transmis par ses parents.

Un peu plus loin, lorsqu'elle parle de Léon de Portanqueu, son père, elle mentionne que les jours de semaine, il passe du « mauvais côté des choses », dont nous avons déjà parlé. Mais plus importante encore est la raison qu'elle nous donne pour justifier ce départ quotidien. Selon elle, « c'était pour aller gagner de l'argent, pour me sauver, moi, la prunelle de sa vie, son petit phare, son bel amélanchier, moi, Tinamer, la reine de Saba du bon côté des choses [...] » (*L'Amélanchier*, p. 46) Tous les qualificatifs qu'elle emploie pour parler d'elle-même sont très positifs, même s'ils démontrent également une part d'auto ironie très mordante. Il est clair que Tinamer entre maintenant dans une phase de *valorisation narcissique*, puisque c'est uniquement pour elle, et quelque peu pour ses « frères et sœurs », ou encore pour sa mère, que Léon s'impose cette sortie quotidienne du mauvais côté des choses. Cette période est celle qui dure le moins longtemps, du moins dans le déroulement du récit. Elle est rapidement mise de côté au profit du processus de conservation, qui s'avère être l'étape la plus problématique dans le cheminement de Tinamer.

À plusieurs reprises dans sa narration, Tinamer en vient à douter de qui elle est réellement. Ainsi, lors d'une rencontre avec Monsieur Northrop, un sympathique Anglais, ancien propriétaire des terres des de Portanqueu, elle n'est pas certaine de l'attitude de ce dernier à son égard. « L'idée m'effleura qu'il pût se moquer de moi; je n'étais plus du tout certaine d'être une petite dame ou une grande demoiselle. Je ne savais que penser. » (*L'Amélanchier*, p. 57-58) Cette confusion au niveau de son identité va en s'accroissant et atteint son paroxysme au cinquième chapitre, à l'occasion de son aventure onirique. Cette expérience imaginaire se rapproche fortement d'un autre conte mettant en scène une jeune fille qui vit elle aussi d'étranges aventures. Dans *Alice au pays des merveilles*, de Lewis Carroll, nous

suivons les tribulations d’Alice, qui après s’être endormie, rencontre d’étranges personnages, en plus de voir son identité fortement malmenée. Plusieurs éléments du conte de Carroll se retrouvent dans celui de Ferron, indiquant ainsi une même préoccupation de l’enfant par rapport à son individualité.

Durant son rêve, Tinamer arrive dans un endroit où elle trouve une table remplie de choux à la crème, de mandarines et de bouteilles de boisson gazeuse. Après avoir tout mangé sauf le dernier fruit, elle se rend compte qu’elle a brusquement rapetissé. Alice connaît la même mésaventure, mais un plus grand nombre de fois encore, et de plusieurs manières différentes. D’abord, elle rapetisse après avoir bu le contenu d’une mystérieuse bouteille. Ensuite, elle grandit de façon démesurée après avoir mangé un biscuit. Par la suite, elle grignote un bout de champignon, ce qui a pour effet de la faire grandir ou rapetisser, selon le côté qu’elle croque. Pour Tinamer, il est difficile de s’habituer à ce « rapetissement subit, surtout après avoir tant mangé de choux à la crème et de mandarines. » (*L’Amélanchier*, p. 68) Quant à Alice, son monologue situé tout de suite après l’épisode de la bouteille et du biscuit résume bien ses impressions en ce qui concerne ses nombreuses transformations.

“Est-ce que je n’aurais pas été changée cette nuit, je me demande. Voyons, réfléchissons : est-ce que, *oui ou non*, j’étais la même ce matin quand je me suis réveillée? J’ai presque l’impression de me souvenir que je me suis sentie un peu différente. Mais, si je ne suis plus la même, la question maintenant est : ‘Qui au monde puis-je être?’ Ah, ça, c’est un vrai casse-tête!” Et elle se mit à passer en revue tous les enfants de sa connaissance qui avaient son âge pour voir si elle n’avait pas été changée en l’un d’entre eux. “Je ne suis pas Ada, ça j’en suis sûre, dit-elle, elle, elle a des boucles longues comme ça, alors que, moi, je n’ai pas de boucles du tout; je ne suis pas Mabel non plus, parce que, moi, je sais toutes sortes de choses, alors qu’elle, oh, elle, elle ne sait presque rien! Et, en plus de ça, elle, c’est *ellé*, moi, c’est *moi*, et – oh! la la, quel casse-tête.”⁸⁴

On peut donc constater, tant chez Alice que chez Tinamer, que des changements trop brusques et trop fréquents perturbent sérieusement la conception qu’elles ont d’elles-

⁸⁴ Lewis Carroll, 2000, *Les Aventures d’Alice au Pays des Merveilles*, Collection « Libro », Paris : Éditions Flammarion, p. 14-15.

mêmes. Pour Tinamer, les choses vont aller en s'empirant lorsqu'elle rencontrera une version ornithologique de sa mère, qui est présentée sous les traits d'une gélinotte au plumage d'un jaune criard. Lors de cette réunion, Etna enduit Tinamer d'un onguent qui est supposé lui redonner des forces. Au contraire, cette onction opère une étrange métamorphose sur elle.

Je m'aperçois alors que moi, Tinamer de Portanqueu, je suis couverte de plumes, le corps ramassé, les yeux ronds, le bec long et pointu comme une bécasse du Canada; j'ai même au-dessus de ce bec, là où j'avais le nez, une sorte de retige emplumée, très fine et très longue, que n'a pas l'oiseau de l'espèce susdite. (*L'Amélanquier*, p. 70)

Cette transformation, bien que métaphorique, est capitale pour le cheminement identitaire de Tinamer, puisque l'image de la bécasse du Canada devient la description la plus fréquemment utilisée pour parler de Tinamer, à la fois par cette dernière, mais également par les membres de son entourage.

Cette situation est tout bonnement catastrophique pour la conscience de soi de Tinamer. Comme Chantal Bouchard le fait remarquer, « un trop vaste fossé entre l'identité de fait et de valeur du sujet, et l'image que l'autre lui renvoie de lui-même, est une menace pour la stabilité et la cohérence de cette identité, et peut lui aussi entraîner une crise identitaire. Une atteinte trop grave à l'identité d'un sujet peut amener ce dernier à se forger une image négative de lui-même.⁸⁵ » C'est exactement ce qui se produit avec Tinamer et malgré le caractère imaginaire et onirique de son aventure, elle impute à sa mère cette rupture entre son identité perçue et la vision qu'en ont les autres. Un dialogue entre Etna et Tinamer qui survient peu de temps après le rêve de cette dernière est assez révélateur de la situation.

J'ai vu une bécasse.

- Ah oui? Fait Etna, et elle se met à rire, preuve qu'elle se souvient de tout. Je pense que c'est

⁸⁵ Chantal Bouchard, 1998, *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise*, op. cit., p. 24.

bien malheureux, mais que j'ai une mauvaise mère. [...]

- Dit, qu'est-ce que je t'ai fait?

Vaut-il la peine que je lui dise la vérité, qu'elle m'a faite les yeux écartés, trop hauts, tout ronds, le nez pointu, le teint brun, pour ne pas dire cannelle?

— Oui tu m'as faite ainsi et ensuite, quand je te dis que j'ai vu une bécasse, tu te mets à rire. Il faut que tu sois vraiment une méchante mère pour rire ainsi de moi.

Etna ne comprend pas très bien. Du moins elle feint de ne pas comprendre.

— Tu es une très jolie petite fille, Tinamer; il n'y a personne au monde, plus que moi, qui soit fière de toi.

— Tu fais semblant. Le seul qui soit vraiment fier de moi, c'est mon père. C'est pour cela que tu m'as transformée en bécasse. Mais oui, regarde-moi : je suis une petite bécasse. Tu es si contente que tu ne peux pas t'empêcher de rire quand je te dis que j'en ai vu une dans le bois. Je l'ai dit exprès, parce que tu penses bien que je n'en ai pas vu, exprès pour t'entendre rire. Et je t'ai entendue. Je suis certaine à présent que tu es une mauvaise mère. (*L'Amélanquier*, p. 100-101)

Donc, malgré l'assurance de cette dernière qui la trouve très jolie, Tinamer persiste à se considérer comme une vulgaire bécasse et elle en impute la responsabilité à Etna. Dans le reste du récit, l'image du volatile revient de manière récurrente, mais c'est surtout Tinamer qui l'utilise. « Ce rire m'avait mis les yeux trop hauts, trop ronds, fait le bec pointu, très long : je mijotais dans la cannelle. Puis je suis partie comme une boule stridente, petite bécasse délivrée, vrombissant dans la lumière, au-dessus des aulnes noirs... » (*L'Amélanquier*, p. 119) Deux autres personnages vont également récupérer cette analogie avec un oiseau : Monsieur Northrop et Messire Hubert Robson, le prêtre qui est à la recherche de la jeune Mary Mahon.

Dans le premier cas, la comparaison survient alors que Tinamer tente de soutirer des informations à Monsieur Northrop, à propos de Mary.

Mine de rien, je demandai seulement au vieux gentleman s'il emmènerait alors sa petite amie. Il s'enquit de laquelle. Je le regardai, surprise : à mon avis il n'y en avait qu'une.

- Celle qui a le bec pointu, les yeux ronds, hauts placés sur la tête, et qui me regarde comme une petite bécasse?

- Non, l'autre.

J'étais aussi honorée qu'il me considérât, moi, Tinamer de Portanqueu, comme une de ses amies que vexée qu'il me comparât à un oiseau contre lequel je n'avais que du ressentiment. (*L'Amélanquier*, p. 97-98)

Spontanément, le vieil Anglais décrit Tinamer comme un volatile de l'espèce qu'elle déteste par-dessus tout parce qu'elle croit lui ressembler. Mais du même coup, il l'inclut dans le cercle de ses intimes. Cette position ambivalente rend Tinamer mal à l'aise, puisqu'elle ne sait quelle considération est la plus importante. Dans le cas de Messire Robson, celui-ci ajoute une connotation positive à la comparaison entre Tinamer et la bécasse. « Je fus contente et me mis à rire pendant qu'il me pinçait le menton et disait : "Tinamer, Tinamer, quelle drôle de bécasse tu es!" » (*L'Amélanchier*, p. 111) Par ce commentaire et son attitude, il va la réconcilier avec elle-même. C'est sensiblement la même chose qui se produit pour Alice, lorsqu'elle rencontre le Chenillon sur son champignon. Pour Véronique Hague, qui a analysé le conte de Carroll,

Lorsque la Chenille fait comprendre à Alice que présenter des formes différentes n'empêche pas le contenu d'exister en soi, elle l'invite précisément à retrouver cet invariant au-delà de la transformation physique et cherche à lui faire comprendre que cette simultanéité perçue par l'œil n'est que spatio-temporelle, alors que l'invariant est atemporel et ne se limite pas au morphologique. L'important, à l'issue du rêve, est donc de voir ce qu'Alice est parvenue à retenir de ses aventures : s'agit-il de sons, d'images, ou d'un tout?⁸⁶

Pour Alice, l'intervention du Chenillon lui permet donc de réfléchir sur son état et sur sa continuité intrinsèque. Chez Tinamer, le commentaire de Messire Robson produit un effet sensiblement différent. En effet, plutôt que d'insister sur la permanence de son individualité, il l'encourage à accepter certains changements programmés, ouvrant ainsi la porte à une meilleure compréhension d'elle-même lorsqu'elle atteindra sa puberté. Ce faisant, il l'autorise enfin à accéder à l'étape finale de son cheminement identitaire, le processus de *réalisation*.

⁸⁶ Véronique Hague, 2005, « Re-Création VS Récréation. Ou le mythe comme processus de reprise. », p. 29 In *Lewis Carroll et les mythologies de l'enfance : Actes du colloque international Lewis Carroll* (Université Rennes 2 Haute Bretagne, 17 et 18 octobre 2003), sous la dir. de Sophie Marret, Lawrence Gasquet et Pascale Renaud-Grosbras, p. 27-36, Rennes Cedex (France) : Presses Universitaires de Rennes.

Ce dernier est le plus difficile à identifier au sein de la narration de Tinamer, puisque celle-ci couvre toute son enfance, avant de faire un dernier retour sur sa condition présente. Toutefois, certains indices nous donnent lieu de croire qu'à défaut d'être complétée, la phase de *réalisation* est à tout le moins amorcée. Deux extraits situés à la fin du récit nous permettent de confirmer notre hypothèse. Le premier effectue le lien tant recherché entre la mémoire extérieure et la mémoire intérieure, de même qu'il réconcilie le double héritage familial de Tinamer, incorporant à la fois le « pays » de Léon et l'arrondissement d'origine d'Etna.

Toute à moi, j'ai parfois l'impression de me fondre dans un pays intime qui a déjà existé en dehors de moi, dont je serais dorénavant seule dépositaire, et de n'être plus rien sous la girandole des amélanchiers en fleurs, dans le sifflement du vol de la bécasse qui, soudain, s'est élancée d'un fourré d'arrière-cour ou d'un amas de briques rouges et qui tournoie maintenant dans la lumière de Maskinongé au-dessus du quartier Hochelaga, mariant les pays de Léon et d'Etna de Portanqueu. (*L'Amélanchier*, p. 149)

Par ces paroles, Tinamer arrive à prouver qu'elle a pu surmonter les divers obstacles qui se trouvaient entre elle et une identité stable et assumée. Le deuxième extrait, quant à lui, démontre qu'elle peut dès aujourd'hui accepter le passé pour mieux se tourner vers l'avenir, encore et toujours à la recherche de points de repère qui pourront la mener vers l'acceptation de ce qu'elle est réellement.

Au moment où le fil de la vie me ramenait devant moi, hors de moi, la bécasse aux yeux trop hauts, trop écartés, au bec droit et pointu, ramassée sur elle-même, petite boule sifflante, ta bécasse, Tinamer, s'envola, mais cette fois pour ne plus se poser, pour ne plus revenir, perdue pour elle-même, désormais au-dessus de moi aussi longtemps qu'elle pourra tenir le ciel. (*L'Amélanchier*, p. 154)

L'image de l'oiseau est finalement vidée de toute connotation négative et c'est, en définitive, la seule qui convient à Tinamer, confirmant ainsi sa destinée et sa perpétuelle avancée, sûre que le point d'origine de son enfance sera toujours là pour lui permettre de s'orienter, au fur et à mesure qu'elle s'avancera dans l'existence.

2.7 En guise de conclusion

Au début de son récit, Tinamer de Portanqueu nous affirmait qu'elle était perdue au milieu de ses vingt ans et qu'elle devait se retrouver avant de pouvoir, enfin, rassembler les pièces éparses de son identité. L'analyse des principales thématiques du récit (l'enfance, la mémoire, tant extérieure qu'intérieure, la filiation, l'orientation et le rapport au territoire, et finalement, le regard de « l'autre ») nous a permis de comprendre comment Tinamer a pu construire son individualité. Pour cette dernière, le défi était de taille. Mais, maintenant que son histoire est derrière nous et que la dernière page a été tournée, nous pouvons affirmer, comme le fait Gabrielle Poulin dans la préface du roman, que « Tinamer a vaincu l'oubli. Au bout de sa folle équipée, elle a retrouvé son pays et, avec lui, le secret de la première enfance.⁸⁷ » Comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises au cours de notre analyse, ce travail de construction identitaire de la part de Tinamer ne s'est pas fait sans heurts.

[...] tenant en main le fil du temps, rien ne me pressait d'y arriver; au contraire, la composition de ce livre, l'art du récit me commandaient plutôt de différer ce détachement jusqu'aux dernières pages, puisque c'est lui qui clôt la première saison de ma vie, dont je m'étais donné les années pour sujet. On n'écrit pas toujours comme on voudrait. J'ai tout précipité. (*L'Amélanquier*, p. 125)

Bref, tout ne s'est pas passé comme prévu, et le déroulement de l'histoire a réservé certaines surprises à la narratrice, mais au final, le résultat est là : Tinamer a enfin pu se constituer une identité forte, ce qui lui permettra, par la suite, de s'intégrer harmonieusement à un groupe si elle le désire. Il est intéressant de noter que dans le domaine collectif la démarche d'acquisition d'une conscience de soi, ressemble à celle qu'a effectuée Tinamer. Mais comment, dans *Le Saint-Élias*, le processus de construction identitaire se développe-t-il? Et y a-t-il réellement des points communs entre le cheminement de Tinamer et celui de la communauté de Batiscan?

⁸⁷ Jacques Ferron, 1992, *L'Amélanquier*, Montréal : Éditions Typo, p. 11.

CHAPITRE III

LE SAINT-ÉLIAS : DU « JE » AU « NOUS », OU LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ COLLECTIVE

Dans *Le Saint-Élias*, la narration est confiée à « Mithridate III », le petit-fils de Philippe Cossette dit Mithridate 1er, l'un des protagonistes du roman. L'histoire qu'il nous donne à lire traite de l'émancipation, et de la quête identitaire de la communauté de Batiscan, un petit village du diocèse de Trois-Rivières. Le récit débute le jour du lancement du *Saint-Élias*, un voilier construit par les Batiscanais et baptisé d'après le nom du curé inamovible de la paroisse, le chanoine Élias Tourigny. Il se termine avec la venue au monde du quatrième Mithridate et avec la transmission du souvenir du *Saint-Élias* par Marguerite, la femme de Philippe Cossette, à son petit-fils, Mithridate III.

Entre ces deux événements d'une grande importance, nous assistons à la lutte des gens de Batiscan pour construire et par la suite affirmer leur identité collective. Ils vont rencontrer certains obstacles, le plus important d'entre eux venant sans doute de la ville de Trois-Rivières, représentée par Monseigneur Laflèche, l'archevêque du diocèse. Bien que l'avenir identitaire du groupe s'avère relativement incertain, l'arrivée de Mithridate III, un écrivain, et de son fils donne à penser qu'avec la continuation de la lignée, l'héritage du *Saint-Élias* pourra être sauvegardé et perpétué.

On peut circonscrire le processus qui mène les Batiscanais à la constitution d'une identité commune à partir de six questions portant sur les principales dimensions du roman, qu'on pourrait formuler comme suit. De quelle manière Ferron tente-t-il de modifier la perception que les historiens modernes entretiennent face à la société québécoise du dix-neuvième siècle qui décrit celle-ci comme étant fermée sur elle-même, conservatrice et prisonnière de son immobilisme? Comment se présente le sentiment collectif des Batiscanais, et comment ces derniers se positionnent-ils par

rapport aux autres groupes? Quelle est l'importance de la lignée des Mithridate, tant pour le déroulement du récit que pour la quête des Batiscanais? En quoi la conception du métissage présentée par Ferron diffère-t-elle de celle véhiculée à son époque? Quelle est la nature du rapport qu'entretiennent les Batiscanais avec leur passé? Et avec l'avenir? Finalement, quel est le véritable rôle du « Saint-Élias », le navire qui donne également son titre au récit?

3.1 Briser le mythe de l'enfermement : un exercice de reconstruction identitaire

Tout au long du *Saint-Élias*, Ferron s'efforce de corriger une représentation historique particulière du Québec du dix-neuvième siècle : celle d'une population repliée sur elle-même, faible et sans ressources. Comme le dit le chanoine Tourigny en parlant de l'enfermement de la communauté de Batiscan : « le verrou, nous l'avons mis nous-mêmes. Dès la Conquête, nous avons commencé à nous raconter des histoires, les unes plus terrifiantes que les autres, sur le naufrage dans le golfe des bâtiments pilotés par des Canadiens.⁸⁸ » Tout au long du roman, l'idée de l'emprisonnement et de l'incapacité des Canadiens français à réussir de grandes choses se trouve remise en question. Le fait de placer l'action au dix-neuvième siècle ne représente donc pas un choix arbitraire pour Ferron et ne découle pas d'une volonté esthétique particulière. Effectivement, plusieurs spécialistes de la question de l'identité collective québécoise, dont Chantal Bouchard, s'entendent pour dire que

[...] c'est toute une idéologie défensive, associée à l'image traditionnelle, qui se met en place à la fin du XIX^e siècle. Non seulement doit-on être fier de sa culture parce qu'elle descend de l'une des cultures les plus brillantes de l'histoire de l'homme — on n'a donc pas à en rougir —, mais en plus le

⁸⁸ Jacques Ferron, 1993, *Le Saint-Élias*, Montréal : Éditions Typo, p. 31. N. B. Toutes les références futures au roman de Ferron seront indiquées entre parenthèses.

destin (ou Dieu) a donné aux Canadiens français une mission à accomplir sur la terre d'Amérique, celle d'y diffuser les lumières de l'esprit français et de la religion catholique.⁸⁹

Pour certains, cette idéologie serait le produit d'une situation de dépendance et de dépossession. Micheline Cambron estime par exemple que :

[...] les Québécois sont aliénés à tous les points de vue. Ils ne maîtrisent pas leur avoir économique, qui se trouve aux mains des entreprises anglo-saxonnes (canadiennes-anglaises et américaines); ils ne maîtrisent pas leur avenir culturel, puisque, de l'intérieur, ils sont colonisés par la France. La caractéristique principale du Québécois est donc son incapacité à se définir et son absence de maîtrise sur le destin : c'est l'aliénation au sens le plus radical.⁹⁰

Or, à aucun moment, dans *Le Saint-Élias*, les habitants de Batiscan ne se posent comme des représentants d'un peuple élu dont la destinée serait dictée par Dieu. De même, ils ne correspondent pas à la description de Micheline Cambron. Bien au contraire, ils possèdent une volonté extrêmement forte d'écrire eux-mêmes leur avenir, comme le démontre Philippe Cossette dans le discours qu'il tient à l'évêque de Trois-Rivières lors de sa visite à Batiscan.

— Mon clocher est celui de Batiscan et le bateau dont je parle porte le nom de notre curé, que nous sommes unanimes à vénérer. Il porte le nom de mon pays qui se trouve partout où les étrangers ne l'ont pas écrasé. Ici, nous sommes libres et entreprenants. Nous ne sommes pas des esclaves, nous sommes des hommes. On nous avait enfermés dans notre pays. Un pays n'est pas une prison mais un lieu de fraternité où l'on apprend à être fraternel avec les hommes des autres pays du monde. Par ce trois-mâts nommé Saint-Élias, grâce à l'habileté des charpentiers qui l'ont construit, grâce à l'habileté du capitaine Maheu, nous avons rompu les barreaux de notre pays, nous avons repris contact avec le monde. Et que sommes-nous? Les hommes d'un village, des Batiscanais, et nous sommes rendus plus loin que les gens des villes, les gens de Trois-Rivières, de Montréal et de Québec, qui, dominés par les étrangers, attendent des étrangers ce qu'ils pourraient faire eux-mêmes. Mes amis, mes frères, je bois au Saint-Élias, je bois à la liberté de mon pays, je bois au monde entier. (*Le Saint-Élias*, p. 125-126)

⁸⁹ Chantal Bouchard, 1998, *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise*, op. cit., p. 86.

⁹⁰ Micheline Cambron, 1989, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, op. cit., p. 113.

Ce commentaire illustre bien comment Ferron tente, à travers *Le Saint-Élias*, de briser l'image négative véhiculée sur le Québec du dix-neuvième siècle par les historiens québécois. Les habitants de Batiscan en arrivent même à réaliser un exploit plus que symbolique, à travers le personnage du capitaine Maheu qui dirige le *Saint-Élias*, magnifique trois-mâts de la paroisse.

Au-delà des passes de Terre-Neuve, le *Saint-Élias* était descendu vers les Antilles, plus précisément à Cap-Haïtien d'où il avait obliqué vers le port de La Rochelle pour revenir ensuite à Batiscan. Autrefois les vaisseaux français descendaient en Afrique se fréter de bois d'ébène, traversaient l'Atlantique et regagnaient ensuite leur port d'attache. C'est à ce triangle-là que le capitaine Maheu se référait pour dire qu'il avait fait le sien à l'envers. (*Le Saint-Élias*, p. 63-64)

Cette inversion du circuit habituel emprunté par les vaisseaux européens de l'époque correspond à l'un des moyens utilisés par Ferron pour casser le mythe de la population enfermée et asservie à des intérêts étrangers. Batiscan peut donc s'opposer à Trois-Rivières, où les Anglais prédominent et font commerce avec l'Église, ou encore à Montréal, décrite comme une « ville putain [...] des parkings et du pétrole sulfureux [...] » (*Le Saint-Élias*, p. 147) et que l'un des personnages a rebaptisée « Erewhon », acronyme de « nowhere » (nulle part). Nous reviendrons plus loin sur la question de l'opposition entre Batiscan et les villes québécoises. Ce qu'il importe de noter, c'est la volonté de Ferron de prendre ses distances par rapport à l'image négative que véhicule trop souvent l'histoire du Québec. Comme le mentionne Neil Bishop, dans son étude du roman :

La mythologie du *Saint-Élias* s'oppose, d'une part au messianisme fréquent dans l'historiographie et la littérature québécoise, messianisme qui impliquait que le peuple québécois était en quelque sorte supérieur aux autres. La mythologie qu'écrit *le Saint-Élias* propose, au contraire, un rapport d'égalité entre le peuple québécois et les autres. Par là, ce roman s'oppose également à un deuxième grand mythe québécois, celui de la survivance, mythe statique d'un peuple replié sur lui-même et sur la défensive et impliquant que ce peuple était inférieur aux autres. *Le Saint-Élias* s'oppose au mythe de la survivance, et par sa valorisation de rapports égalitaires entre les pays-peuples, et par son affirmation de la capacité québécoise d'assimiler les immigrants, et par son insistance sur la possibilité d'un avenir dynamique comportant non seulement une survivance mais l'épanouissement. Ce roman bouleverse, troisièmement, le mythe canadien-français de la supériorité du passé sur l'avenir, mythe inhérent à l'idéologie du "Notre Maître le passé", qui impliquait l'assujettissement du présent et de l'avenir au passé et à ses modèles de société. Tout autre est la conception du passé dans *le Saint-Élias* : certes,

pour pouvoir savoir qui est et se définir en tant que pays-nation un peuple doit connaître son histoire [...].⁹¹

Ce refus de se cantonner à une image statique et circonscrite ressort clairement de la narration de Mithridate III. On peut également retracer cette attitude à travers différents épisodes. L'un d'eux concerne l'affrontement entre le chanoine Tourigny et Monseigneur Laflèche et constitue la manifestation la plus évidente de cette volonté. La rencontre entre le curé de Batiscan et l'évêque de Trois-Rivières survient après le décès du docteur Fauteux et concerne une idole peule rapportée par l'équipage du *Saint-Élias*, lors d'un voyage au Sénégal. Le chanoine Tourigny donne l'autorisation à Philippe Cossette d'user de ses droits de propriétaire du pont péager. Mithridate Cossette, à l'aide de ses matelots, parvient à instiller la peur chez Monseigneur Laflèche, qui tient tout de même à rencontrer le chanoine. À l'issue de cette réunion, l'archevêque de Trois-Rivières concède une victoire morale au curé de Batiscan. « — Mon ami, dit Mgr Laflèche à son cocher, sais-tu une chose? Je crie fort, on m'entend partout dans le pays. Mais je n'ai pas le quart, le dixième du pouvoir et de l'autorité du chanoine Tourigny! » (*Le Saint-Élias*, p. 126) Cette rencontre entre deux membres du clergé nous permet de constater l'attitude combative qui anime les personnages. La lutte pour la reconnaissance et l'autodétermination doit passer par un sentiment collectif fort et cohérent.

En effet, les tentatives de la communauté de Batiscan visant à se doter d'une conscience et d'une identité commune mènent ses membres à la création d'un imaginaire partagé. Le processus de construction d'une référence ne peut se faire que par un groupe qui possède des intérêts communs. Ainsi, l'opposition du « nous » que s'approprient les personnages principaux du roman au « ils » incarné par Trois-Rivières, et de manière symbolique par Monseigneur Laflèche, prend tout son sens. En effet, le diocèse est contrôlé par les Romains, ceux qui n'entendent que l'anglais,

⁹¹ Neil B. Bishop, 1983, « Vers une mythologie de la renaissance : *Le Saint-Élias* », *Voix et Images*, vol. 8, n° 3, 1983 (printemps), p. 461-462.

mais également ceux de l'Église catholique (romaine!) et ce même diocèse est sous la responsabilité épiscopale de l'archevêque Laflèche.

3.2 Créer un sentiment collectif : qui sommes-nous?

Si dans *L'Amélanchier* la construction identitaire s'effectuait à travers le regard de l'« autre », ce n'est plus le cas dans *Le Saint-Élias*. Au contraire, le sentiment d'appartenance collective se traduit ici par une centration sur le « nous ». Ce faisant, nous pourrions être tentés de croire que tout ce qui se présente comme extérieur au groupe, donc le « ils » ou le « eux », est rejeté sans aucune forme de procès. Il n'en est pourtant rien. Comme le souligne Neil Bishop, « ce roman valorise l'unité parmi des êtres humains qui se définissent fondamentalement en fonction de l'espace qu'ils habitent : c'est ainsi que les termes “gens de Batiscan” et “Batiscanais” reviennent comme un leitmotiv.⁹² » Et cette unicité est d'autant plus importante que les Batiscanais n'ont pas tous la même origine.

Comme l'indique Pierre L'Hérault, aucun des « [...] personnages déterminants de [l']aventure n'est “né natif de Batiscan” [...] Tous, par provenance ou ascendance, viennent d'ailleurs. Le chanoine Tourigny est de Saint-Pierre-les-Becquets, sur l'autre rive; Marguerite Cossette est métisse; le D^r Fauteux est d'ascendance allemande (né et éduqué à “Nouillorque”).⁹³ » Il est donc possible pour des individus issus de milieux différents de se retrouver dans un espace qui leur est commun. Le village de Batiscan offre ici un bel exemple de ce mélange.

⁹² Neil B. Bishop, 1984, « Structures idéologiques, spatiales et temporelles dans *Le Saint-Élias* », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 54, n°1, 1984 (janvier-mars), p. 82.

⁹³ Pierre L'Hérault, 1995, « *Le Saint-Élias* : sauver l'enfant », *op. cit.*, p. 101.

Micheline Cambron mentionne bien que « le “nous” ne fait pas que représenter un sous-groupe dans une collectivité, il se présente comme l’expression même du consensus social.⁹⁴ » En fait, il n’y a qu’un seul personnage qui utilise régulièrement le pronom « nous ». Il s’agit du chanoine Tourigny, « le seul personnage habilité à parler au nom de toute la population.⁹⁵ » Cependant, tous les personnages s’identifient à ce « nous » énoncé par Tourigny. La meilleure preuve de ce sentiment partagé par la population est le nom qui est donné au trois-mâts. Avec cet aval, « le “nous” prend alors toute sa valeur et signifie que l’ensemble des forces vives de Batiscan assume le projet du Saint-Élias.⁹⁶ » On comprend alors pourquoi la démonstration d’une identité collective revient au chanoine Tourigny. « Qui sommes-nous, gens de Batiscan? s’exclame-t-il, Les égaux des Malouins, capables de découvrir l’Europe et d’y planter la croix. » (*Le Saint-Élias*, p. 33) La définition identitaire du groupe ne passe donc pas uniquement par le rejet de l’« autre ». Au contraire, par l’intermédiaire de l’équipage du Saint-Élias, les habitants de Batiscan sont amenés à rencontrer de nombreuses communautés francophones à travers le monde, avec lesquelles ils entretiennent des rapports cordiaux.

On pense entre autres au voyage dans les « Vieux Pays » au cours duquel les marins découvrent avec surprise que « dans ces vieux pays-là, vous ne le croirez peut-être pas, on parle quasiment comme ici, en français. » (*Le Saint-Élias*, p. 63) Deux autres périple mènent l’équipage dans les Antilles et finalement en « Afrique, dont un des pays se nomme Sénégal, qui avait alors pour capitale Saint-Louis dont les habitants d’eux-mêmes se nomment Canadiens. » (*Le Saint-Élias*, p. 101) À travers ces différents périple, les Batiscanais s’ouvrent sur le monde et amorcent ainsi de

⁹⁴ Micheline Cambron, 1989, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, op. cit., p. 84.

⁹⁵ Georges Berube, 1989, « La construction navale et son ambiguïté chez Louis Caron et Jacques Ferron », *Études Canadiennes : Actes du colloque de Rouen, novembre 1988*. : « L’homme et l’eau », n° 27, p. 11-12.

⁹⁶ *Ibidem*.

fructueux échanges, comme le mentionne le chanoine Tourigny à l'archevêque Laflèche. « — Nous avons brisé l'écrou du golfe et faisons commerce avec beaucoup de nations. Ainsi pouvons-nous boire le champagne alors que vous prenez surtout de la baboche. » (*Le Saint-Élias*, p. 124) Cette attitude démontre bien que Batiscan est capable d'une grande ouverture d'esprit et d'initiative.

Mais cette situation n'a pas toujours prévalu. Au contraire, durant l'exposé du chanoine Tourigny qui ouvre le récit, on retrouve un discours fort différent. « — Après le départ des Français, nous avons été enfermés dans ce pays, réduits à ne compter que sur nous-mêmes – c'était la condition de notre salut : un peuple qui compte sur un autre y perd son âme et sa foi. Enfermés, c'est-à-dire dans l'impossibilité d'en sortir. » (*Le Saint-Élias*, p. 30) Depuis, beaucoup de temps s'est écoulé, et les Batiscanais ont réussi à surmonter cette condition. Le point le plus important du discours du curé de Batiscan est contenu dans le passage où il mentionne qu'une trop grande dépendance face aux autres mène à une perte de sa spécificité. Le commentaire de Tourigny est fondamental, car il résume à lui seul le conflit qui oppose plus ou moins ouvertement Batiscan et Trois-Rivières, la première étant une simple paroisse du diocèse de la seconde.

Là où le bât blesse, selon les personnages du roman, c'est que Trois-Rivières sert de repaire aux Anglais qui asservissent les francophones et qui les maintiennent volontairement dans des positions subalternes. On peut également constater qu'à chaque mention de la communauté anglophone dans le récit, celle-ci elle est automatiquement associée aux Romains. Le cocher de Monseigneur Laflèche résume ainsi la situation : « À Trois-Rivières vous jouissez de la protection des Romains. Ici, j'ai eu beau tendre l'oreille, je n'ai pas entendu parler anglais. » (*Le Saint-Élias*, p. 121) Cette allusion à Rome a également pour but de dénoncer le pouvoir de l'Église catholique, représentée par l'archevêque de Trois-Rivières. Cette double association renforce l'idée que Trois-Rivières est sous le joug d'une « puissance étrangère ».

Cette vision des choses est clairement exprimée par le chanoine Tourigny, lors de la visite de Monseigneur Laflèche, évêque du diocèse. « Vous restez écrasés sur vous-mêmes et l'on ne vous laisse d'échappée que vers Rome. Croyez-m'en, monseigneur, ce n'est qu'une soupape, une soupape d'illusion, car la diplomatie vaticane ne s'entend bien qu'avec la diplomatie anglaise. » (*Le Saint-Élias*, p. 124) L'équivalence entre Romains et Anglais va être approfondie plus loin, lorsque nous discuterons de la dynastie des Mithridate. Pour l'instant, revenons à cette soumission à des intérêts « Étrangers » (majoritairement anglophones) qui rebute fortement les gens de Batiscan, puisque eux-mêmes sont libres de toute influence extérieure. Monseigneur Laflèche en arrive lui-même à cette dure conclusion lors de sa rencontre avec Élias Tourigny. « — Dites-moi, messire, Batiscan vous semble-t-il une place plus importante que Trois-Rivières? – Les apparences plaident pour Trois-Rivières, mais il ne faudrait pas oublier que les étrangers y ont beaucoup d'influence et qu'ici ils n'en exercent aucune. » (*Le Saint-Élias*, p. 124) Cette liberté politique et économique joue un grand rôle dans la construction identitaire des Batiscanais.

À ce sujet, Neil Bishop mentionne que « [...] Batiscan et les Batiscanais proposent au macrocosme hors-textuel un modèle qui correspond à un pays-nation, un peuple habitant un espace sien, espace qui définit et identifie ce peuple et participe de son essence même.⁹⁷ » Ici, il est important de comprendre que le « microcosme » de Batiscan est en fait une société imaginaire et fictive, et que le « macrocosme » hors-textuel réfère à une vision idéalisée du Québec, tel que pensé par Ferron. Ces considérations faites, il est facile de voir comment les deux univers sont complémentaires.

⁹⁷ Neil B. Bishop, 1984, « Structures idéologiques, spatiales et temporelles dans *Le Saint-Élias* », *op. cit.*, p. 82.

3.3 Sauvegarder l'identité batiscannaise par la lignée des Mithridate

Comme nous l'avons mentionné plus haut, Mithridate III, petit-fils de Philippe Cossette, assure la narration du roman. C'est à l'abbé Lupien que l'on doit le surnom de « Mithridate » accolé à Philippe Cossette et à ses descendants. Comme Lupien ne peut attaquer le docteur Fauteux, à la suite d'un ordre direct du chanoine Tourigny, il doit trouver un autre moyen d'atteindre le médecin. L'un de ses sermons porte sur les ennemis du Pape. Durant son allocution, l'abbé Lupien mentionne qu'il y en a un à Batiscan, et qu'on le rencontre souvent chez Mithridate, roi du Pont. Comme Philippe Cossette est propriétaire du pont péager et que le docteur Fauteux est la seule personne à visiter fréquemment les Cossette, les Batiscanais sont prompts à faire l'association. Et le surnom est ainsi conservé par les gens de Batiscan, qui considèrent qu'il sied parfaitement à Philippe Cossette. Malgré cette anecdote somme toute anodine, la lignée des Mithridate possède une importance cruciale pour le déroulement du récit, puisque ce dernier se clôt sur une possibilité d'avenir pour le quatrième membre de la dynastie, le fils de Mithridate III. Dans *L'Amélanchier*, le rapport entre le père et sa fille s'avère primordial pour qu'elle puisse construire son identité. Bien que dans *Le Saint-Élias*, la question de la filiation soit traitée différemment, on ne peut négliger son importance.

La problématique tourne évidemment autour du lignage des Mithridate. Afin de mieux comprendre l'importance de cette famille, il nous faut effectuer une brève parenthèse historique. C'est à Mithridate *Eupator*, le quatrième de la lignée et dernier roi du Pont (une petite région d'Asie Centrale) que Philippe est associé. *Eupator* est célèbre parce qu'il est parvenu à « [...] affronter cinquante ans durant les légions romaines.⁹⁸ » Comme nous l'avons mentionné plus haut, les Anglais du *Saint-Élias* sont sans cesse comparés aux Romains rendant ainsi l'attribution d'un tel surnom

⁹⁸ Amir Mehdi Badi'. 1991, *D'Alexandre à Mithridate. Cinquième volume : Mithridate Eupator ou la révolte de l'Asie*, Paris : Librairie Orientaliste, p. 86.

hautement symbolique. En plus de cette constante résistance aux Romains/Anglais, Mithridate *Eupator* et « Mithridate » Cossette possèdent d'autres points en commun. En effet, on dit d'*Eupator* que

La conquête des villes alors magnifiques de Chersonèse, Théodosie, Panticapée, Phanagorie, lui acquièrent – en même temps que des ports et des chantiers excellents, ainsi qu'un peuple de matelots et de soldats éprouvés – une auréole de gloire, un accroissement considérable de puissance et la sympathie universelle du monde hellénique, qui firent, du jour au lendemain, de celui qui était, aux yeux de beaucoup, l'insignifiant roi d'un royaume aussi négligeable que le Pont des années 120 avant J.-C., le monarque le plus redouté de l'Asie Mineure, le plus illustre aussi.⁹⁹

Sans être un véritable conquérant, Philippe Cossette possède tout de même le pont péager de Batiscan, en plus d'être le propriétaire du *Saint-Élias*. Tout cela contribue à faire de lui l'homme le plus prospère de la région, et sa richesse ne cesse d'augmenter tout au long du récit. Monseigneur Lafèche lui-même, au cours de sa visite à Batiscan, affirme craindre les agissements de Cossette et de ses matelots. Avant de clore cette digression historique et comparative, il reste un point sur lequel nous voulons insister. Il s'agit du fait qu'*Eupator* « mit sa fierté dans le fait d'être le roi du Pont, et n'aspira jamais à être le maître de la grande monarchie perse, et ne s'intitula à aucun moment Grand Roi.¹⁰⁰ » Cette modestie peut également être créditée à Philippe Cossette et on la retrouve aussi chez ses descendants, surtout chez son petit-fils. « — Pourquoi ne serais-je pas roi? S'était demandé Mithridate III, mais, le premier de sa dynastie, parce qu'il n'était pas riche, n'avait pas un suréquipement d'Américain, parce qu'il faisait des livres durant ses loisirs, il avait accepté de l'être. » (*Le Saint-Élias*, p. 150)

Bref, Philippe Cossette, alias Mithridate, est un personnage d'une grande importance, ne serait-ce que parce qu'il inspire la communauté batiscanaise dans sa recherche identitaire. « Le royaume des Mithridate, suscité par un sobriquet, avait été

⁹⁹ *Ibid.*, p. 82.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 85 (C'est l'auteur qui souligne).

accepté par les Cossette comme une manière de fantaisie et aussi parce qu'ils étaient dominateurs, parce qu'ils se refusaient à parler l'anglais et ne pouvaient souffrir les Romains dont le flegme leur semblait de l'ineptie. » (*Le Saint-Élias*, p. 150) Cette attitude « guerrière » se retrouve également chez les habitants du Batiscan, même si elle est moins exubérante. De plus, les dernières paroles prononcées par le chanoine Tourigny sur son lit de mort viennent confirmer l'association entre Mithridate et les Batiscanais. « [...] il se déclarait l'homme d'un pays libre, le pays de Mithridate, ennemi des Romains, où il fait bon être citoyen de même langue, d'une parenté transcendant toutes les parentés; il se déclarait de plus patriote du monde entier. » (*Le Saint-Élias*, p. 135)

En ce qui concerne la filiation, il faut comprendre qu'elle ne se présente pas de la même manière que dans *L'Amélanchier*. L'abbé Armour Lupien, lors de l'un de ses sermons, réinvente, en quelque sorte, le rapport de parenté. « — C'est le Fils, disait-il, qui a engendré le Père [...]. » (*Le Saint-Élias*, p. 54) Cette entorse aux Saintes Écritures de la part de l'abbé Lupien doit être interprétée dans le contexte du *Saint-Élias*. Bien que Philippe Cossette soit surnommé Mithridate, justement par Lupien, ce n'est qu'à la naissance de son fils, Armour, que le sobriquet deviendra son patronyme. « Philippe Cossette, toi qu'on a surnommé Mithridate, je te confirme dans ta dynastie. Que le petit Armour devienne Mithridate II [...]. » (*Le Saint-Élias*, p. 134) Alors que la naissance d'un deuxième Mithridate devrait logiquement poursuivre la lignée, le chanoine Tourigny insiste pour dire qu'il confirme l'appartenance de son père à cette même lignée. Contrairement à Philippe, qui connaît une grande prospérité, Armour Cossette, pour sa part, connaîtra rapidement l'échec, peu de temps après la mort de sa femme. « On dut lui mettre la camisole de force; il y mourut. Son fils venait d'être reçu médecin. Il ressemblait à son grand-père naturel et exerça l'art de son parrain, le docteur Fauteux. C'est lui qui venait voir Marguerite dans sa maisonnette, de l'autre côté de la rivière du Loup. » (*Le Saint-Élias*, p. 150)

Mithridate II ne peut donc apposer sa marque sur Batiscan, puisqu'il déménage avec sa mère à Maskinongé.

Par contre, avec l'arrivée de Mithridate III dont on ne connaît pas le véritable nom, mais que l'on sait fils d' Armour et petit-fils de Philippe Cossette, la donne change de nouveau. Contrairement à son père, Mithridate III est en mesure d'influencer le processus de construction identitaire des Batiscanais. Il peut y arriver de deux façons. La première est directement liée au « Saint-Élias » et au surnom qu'il doit à son grand-père biologique, l'abbé Lupien. Sa grand-mère Marguerite lui indique ce qu'il doit faire pour recréer un lien avec les Batiscanais, à travers le trois-mâts.

”Le vent passe. S'il n'est pas pris, il sera perdu... Si tu traversais les montagnes, tu pourrais repartir sur le Saint-Élias.” Il lui souriait, se demandant parfois si elle ne déparlait pas. Il ignorait jusqu'à l'existence de ce trois-mâts. Par contre, il connaissait le sobriquet qu'il tenait de son grand-père légitime, sobriquet lancé du haut de la chaire de Batiscan par celui qui allait sous peu devenir son grand-père naturel. Ça, il ne le savait pas. Par contre, il se complaisait au royaume que le nom de Mithridate III évoquait. (*Le Saint-Élias*, p. 148)

Bien qu'il ignore en grande partie son héritage tant génétique que symbolique, Mithridate III reprend peu à peu contact avec Batiscan, par l'entremise de Marguerite. Il exerce également une influence sur la communauté batiscanaise à travers le récit lui-même. « — J'écris et je refais la réalité de mon pays à mon gré – ce n'est pas un privilège : tout le monde apprend à écrire. Le faire, c'est user d'une liberté d'expression comme celle de parler. Peu en usent parce qu'il est plus facile de parler. On écrit seul comme un roi. » (*Le Saint-Élias*, p. 150) Par ce remodelage de la réalité, Mithridate III participe activement à l'élaboration de la référence des Batiscanais. Cette remarque nous incite également à penser que Mithridate III est également une représentation symbolique de l'auteur, Jacques Ferron lui-même. Le fait que Mithridate III pratique la médecine tend également à confirmer notre hypothèse, de même que la conception de l'écriture que partagent ces deux individus.

Comme le mentionne Pierre L'Hérault à propos de Ferron, « écrire, c'est être complice, parce que l'écrivain utilise la langue commune qui renvoie elle-même à un imaginaire collectif. À proprement parler, il n'invente pas. Il devine, dévoile, créant une complicité qui le porte lui-même et l'arrache de son moi [...].¹⁰¹ » Ce commentaire décrit également très bien le travail de Mithridate III puisqu'il indique une volonté semblable de la part du narrateur. L'écriture joue donc un rôle extrêmement important et ce, tant dans *Le Saint-Élias* que dans *L'Amélanchier* (mais nous y reviendrons ultérieurement). Pour l'instant concentrons-nous sur l'apport de Mithridate III à la référence que construisent les habitants de Batiscan.

Comme nous l'avons déjà indiqué à quelques reprises, le concept de référence, tel que défini par Fernand Dumont, trouve plusieurs échos dans le roman. La complicité entre le narrateur et la communauté, qui mène à l'élaboration d'un imaginaire commun ainsi que l'acquisition d'un discours identitaire, s'inscrivent de plain-pied dans l'idée de référence. Dumont mentionne que cette dernière est achevée « quand, à partir du sentiment d'une identité commune, on est passé [...] à des projets collectifs, à une mémoire historique, à l'institution d'une littérature.¹⁰² » À travers l'intervention de Mithridate III, c'est exactement ce qui se produit. Il relate la construction du « Saint-Élias »; il retrace le cheminement de la communauté du lancement du trois-mâts jusqu'à la naissance de son fils; finalement, son récit s'inscrit dans ce qu'on pourrait appeler une « littérature » batiscanaise, au sens large du terme, puisque le roman lui-même constitue l'unique élément littéraire, au moment de son écriture.

On constate donc que la référence peut aussi être transmise d'une génération à une autre. Mithridate IV, le dernier en date de la lignée, représente le parfait exemple

¹⁰¹ Pierre L'Hérault, 1980, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire, op. cit.*, p. 42.

¹⁰² Fernand Dumont, 1993, *Genèse de la société québécoise, op. cit.*, p. 18.

de cette possibilité. Bien qu'encore un tout jeune enfant, son père lui prédit déjà un brillant avenir.

Un jour, Marguerite lui demanda :

Tu es roi de quoi?

Je suis roi d'un pays incertain.

Moins réel que Batiscan, que le comté de Maskinongé? Et tu as un fils qui sera roi d'un plus grand royaume?

Marguerite répondit pour lui qu'il serait assurément roi du monde.

Le royaume des Mithridate s'agrandit de défaite en défaite. Le monde, hein? quel désastre! Mon fils est encore petit, je ne lui ai rien dit de tout cela. Roi du monde et puis après? S'il n'en sait rien... (*Le Saint-Élias*, p. 150-151)

Il est clair que Mithridate III, par la création d'un imaginaire littéraire (le roman lui-même peut-être vu comme une partie de l'identité culturelle batiscanaise) et par la conservation d'une mémoire historique, parvient à mettre en oeuvre l'acquisition par les Batiscanais d'une « référence ». Ce travail se poursuit à travers son fils puisque ce dernier est le seul qui soit en mesure de retrouver le « Saint-Élias », l'élément clé de celle-ci. Ce legs est plus que nécessaire, surtout lorsque l'on considère les deux dimensions de cette dernière, telles qu'étayées par Dumont.

D'une part, il s'agit bien d'institutions sociales : ces productions sont rendues possibles par la fragilité des communautés d'appartenance, par les conditions qui ont engendré les grands ensembles sociaux. Ces productions ne sont pas des émanations d'un "esprit objectif" ou d'une "conscience collective" qui remplacerait l'activité créatrice des anciens dieux. Ce sont des individus qui les fabriquent [...].¹⁰³

C'est justement en raison de cette fragilité que Mithridate IV acquiert une importance primordiale, puisqu'il représente le dernier individu en mesure d'assurer le maintien de la référence batiscanaise. Le naufrage du « Saint-Élias » sur les berges de la rivière Batiscan remet en question la pérennité de l'identité collective des Batiscanais. Mais Mithridate IV n'est pas seul. En effet, il peut compter sur une parenté certes non traditionnelle, puisque « la dynastie des Mithridate repose sur un triple accroc à la lignée génétique : la mère, Marguerite, est métisse; Philippe, stérile, sera le père

¹⁰³ Fernand Dumont, 1993, *Genèse de la société québécoise*, op. cit., p. 350-351.

patronymique, la paternité génétique étant assumée par le vicaire Armour Lupien.¹⁰⁴ » Cet héritage familial a son importance, comme nous allons le constater à l'instant. À travers ses ancêtres, Mithridate IV sera en mesure de poursuivre l'œuvre de son père, c'est-à-dire de rendre compte de la mémoire historique de Batiscan.

3.4 S'ouvrir à l'autre et métisser pour mieux s'identifier

Comme nous l'avons déjà mentionné, la plupart des personnages les plus importants du *Saint-Élias* (le docteur Fauteux, le chanoine Tourigny et le capitaine Maheu) ne sont pas nés à Batiscan. Pourtant, ces personnes orientent la construction identitaire des Batiscanais. Maheu, par exemple, commande le « Saint-Élias » et on associe les différents exploits du navire à sa présence à bord. De même, le curé inamovible de Batiscan, Élias Tourigny, qui est aimé de tous ses paroissiens, vient de l'extérieur du village. Le cas du docteur Fauteux ajoute une dimension supplémentaire à l'histoire, compte tenu de son origine allemande, et du fait qu'il a étudié à « Nouillorque » (la graphie vient de Ferron). Pour Neil Bishop,

Le personnage de Fauteux permet [...] à un autre mythe important de prendre texte dans *le Saint-Élias* : le mythe d'une capacité québécoise d'assimiler les immigrants. [...] Ce même mythe de la capacité québécoise d'assimiler les immigrants se manifeste à travers l'Irlandais Jos Magloire, assimilé au point de préférer des jurons du pays. [...] La forte présence de ce mythe dans *le Saint-Élias* est d'autant plus significative que, vers l'époque de la publication du roman, battait son plein le débat sur la manière dont la société québécoise devait aborder le problème posé par les immigrants qui tendaient à s'angliciser.¹⁰⁵

Il est important de spécifier que ce que Bishop considère comme un « mythe », à savoir la capacité d'acculturation de la société québécoise, est en fait une réalité mesurable du moins dans le Batiscan fictif du *Saint-Élias*. De plus, la mort du docteur permet de rassembler la population à Batiscan à l'occasion des funérailles organisées

¹⁰⁴ Pierre L'Hérault, 1995, « *Le Saint-Élias : sauver l'enfant* », *op. cit.*, p. 104.

¹⁰⁵ Neil B. Bishop, 1983, « Vers une mythologie de la renaissance : *Le Saint-Élias* », *op. cit.*, p. 459-460.

par le chanoine Tourigny pour honorer la mémoire de son ami. Le jour de la cérémonie, on apprend que

[...] les gens avaient commencé à arriver, venant de tous les rangs de la paroisse, du village et même de l'étranger, de Sainte-Geneviève, de Champlain, de La Pérade et même de Saint-Thuribe, car le docteur Fauteux, médisant, incrédule, parlant en mal de la médecine, avait soigné quand même de son mieux; ça, tout le monde le savait et l'on avait jugé, nonobstant sa mort tragique, qu'il s'était mérité la reconnaissance publique. (*Le Saint-Élias*, p. 103)

Il faut surtout retenir l'apport de « l'extérieur », symbolisé par les habitants des villages limitrophes, qui tiennent à exprimer leur sympathie pour le docteur de Batiscan. Cette ouverture des frontières constitue une nouvelle preuve de l'aptitude des Batiscanais à accepter les autres, qu'ils se réclament d'une nationalité différente, ou simplement d'une paroisse voisine. La participation des immigrants revêt ainsi une importance fondamentale pour la constitution de l'identité collective des Batiscanais.

Marguerite Cossette, femme de Mithridate 1^{er} et mère d'Armor Cossette, nous permet d'aborder la question du métissage. Il devient rapidement évident que la présence de cette « étrangère » ne suscite pas que des réactions positives chez la population de Batiscan. En effet, Philippe Cossette privilégie Marguerite comme conjointe, au dépend des autres femmes natives du village. Comme il est clairement indiqué dans le roman,

Sa belle femme ne faisait pas partie des filles qu'on lui avait proposées en mariage après la mort de sa mère; il avait été la prendre en haut de la rivière des Envies, en dehors de l'aire des vieilles familles. C'est une région à ne plus s'y comprendre dans les généalogies, où l'on trouve des gens de l'ouest qui ont traversé le Saint-Maurice à Sainte-Flore, où l'on nomme Pagnol les rejets négligés et suspects des Marchand et des Massicotte et où des gens du nord, apparentés aux Sauvages, se sont peut-être faufiletés. Cette origine incertaine de la population ajoutait encore aux attraits de Marguerite. (*Le Saint-Élias*, p. 51-52)

Celle-ci apparaît donc doublement étrangère à la communauté de Batiscan. D'abord par ses origines métisses, et ensuite par sa provenance d'une contrée où la généalogie ne peut être qualifiée de fixe et d'immuable. Le commentaire de Florence, la servante

du chanoine Tourigny : « — une Sauvagesse, ce n'est pas un peuple. C'est une femme bonne à cueillir des champignons, qui aime mieux les gadelles que la religion et qui n'acceptera jamais d'être séparée de son garçon. » (*Le Saint-Élias*, p. 114) — n'y change rien, Marguerite est la première dame du village, et son opinion a beaucoup de poids dans les décisions de la communauté. Au cours d'une conversation avec le curé Tourigny, elle révèle dans quelle mesure ses origines la différencie des autres.

— Mais qui donc es-tu? Marguerite Cossette baissa la tête pour mieux y penser. Le chanoine la vit compter sur ses doigts. Elle releva la tête et répondit qu'elle était d'une race formée de cinq ou six nations. — Mon grand-père paternel, qui s'est nommé Trépanier, était Abénaki [...] De plus, par ma mère qui était une Pagnol... — Une Marchand ou une Massicotte? demanda le chanoine. — Je ne saurais vous le dire, messire... Par elle j'aurais du Montagnais, de la Tête de Boule et de l'Irlandais. Cela fait quatre nations. J'aurais de plus une parenté avec les Sauvagesse du seigneur Hamelin, de Grondines. Il allait les chercher dans le Missouri. — Cela en fait cinq et tu dois avoir aussi du Canadien... Mais oui! Puisque ta mère était une Pagnol¹⁰⁶. — Voilà donc qui je suis, monsieur le chanoine, dit Marguerite Cossette. (*Le Saint-Élias*, p. 130-132)

Il est intéressant de noter que de ces six nations, quatre sont d'origine amérindienne. Cela permet à Ferron de revisiter le concept de métissage. Comme l'indique Pierre L'Hérault, « le métissage veut suggérer le dynamisme d'un Québec en pleine mutation. Il est à prendre non comme une image idyllique du passé, fondée sur l'utopie du bon sauvage, mais comme une figure de liberté absolue sur laquelle doit se fonder le Québec pour s'accomplir.¹⁰⁷ » Ce Québec dont parle L'Hérault rejoint la vision de Ferron que nous avons déjà évoquée. En effet, ce n'est pas de la société réelle des années 1970 dont il est question, mais bien de l'univers fictif de l'écrivain. Comme le fait si bien remarquer le docteur Fauteux, « — il faut étudier les termes dans le contexte de Batisca. » (*Le Saint-Élias*, p. 59) C'est donc dire que la communauté batiscaise du roman est en quelque sorte une société expérimentale, où Ferron peut éprouver ses idées, et par la suite, tenter de les transposer dans le Québec réel. Ce contexte, nous le retrouvons clairement lorsqu'il est question de la

¹⁰⁶ On trouve une explication de ce terme à la page 180 du *Saint-Élias*, à la note numéro 46.

¹⁰⁷ Pierre L'Hérault, 1980, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, op. cit., p. 146.

lignée des Mithridate, le prototype même du métissage dynamique dont parle L'Hérault.

Nous savons déjà que tout commence avec l'abbé Armour Lupien. Pourquoi? Parce que c'est lui qui, au cours d'un sermon, a lancé le sobriquet de Mithridate, en parlant de Philippe Cossette. Il est également le père illégitime d'Armour Cossette, dit Mithridate II. Il est donc le double instigateur de la dynastie des Mithridate. À cela, il faut également ajouter le docteur François Fauteux, sans qui l'union entre Marguerite et l'abbé Lupien s'avérerait impossible. Effectivement, c'est le médecin qui pousse Lupien et Marguerite à concevoir un enfant, parce que « — Marguerite ressentait le besoin d'avoir un fils. » Et que « Philippe Cossette n'avait de la nature qu'en apparence et qu'il n'était pas capable de le lui donner, ce fils. » (*Le Saint-Élias*, p. 88) Ce n'est donc pas une coïncidence si l'enfant de cette union se nomme Armour, comme son véritable père, et si le médecin de Batiscan en est le parrain. Il s'agit là pour Ferron d'une manière subtile d'endosser le métissage. Comme le signale Pierre L'Hérault, « [...] dans le contexte de la lutte du libéralisme et de l'ultramontanisme, qui forme celui de l'histoire du *Saint-Élias*, la figure du métissage repousse la vision génétique d'un peuple messianique, à tout jamais fixé dans un destin et investi d'une mission.¹⁰⁸ » C'est également grâce au métissage que le petit Mithridate IV a pu voir le jour.

De là l'importance du « triple accroc » dont parle Pierre L'Hérault. Il ne faut pas non plus négliger l'influence de Mithridate IV, malgré sa présence discrète dans le déroulement du récit. Comme le souligne Neil B. Bishop,

Le microcosme qui forme Batiscan et sa population se trouve, à la fin du *Saint-Élias*, condensé dans le seul personnage du "pauvre petit homme", dernier de la dynastie batiscanaise des Mithridate-Cossette, Mithridate IV, à qui s'adresse le message conclusion de Marguerite. Ce même Mithridate IV, toutefois, selon une démarche en expansion et grâce aux multiples origines (dont l'amérindienne) de

¹⁰⁸ Pierre L'Hérault, 1995, « *Le Saint-Élias : sauver l'enfant* », *op. cit.*, p. 104.

Marguerite, ainsi qu'à la provenance extra-batiscannaise de Lupien, sert d'embrasseur vers le macrocosme, qui en vient à se composer de tout le peuple québécois, appelé dans les dernières pages du roman à lutter contre sa dépossession. Oméga du microcosme batiscannais, le petit Mithridate IV est aussi l'alpha d'un macrocosme québécois à venir (ou à faire). Tout comme il existerait pour Mithridate IV un espoir et une chance de salut, il en existerait pour le peuple québécois — pourvu qu'à l'instar de Mithridate IV ce peuple tout entier retrouve l'esprit du Saint-Élias, adhère à cette nouvelle mythologie au centre de laquelle trône le beau mythe du trois-mâts, mythe de l'initiative et de la *renaissance*.¹⁰⁹

Cette remarque montre bien l'importance de la question du métissage dans *Le Saint-Élias*. En effet, cette figure permet à Mithridate IV, à l'instar de tous les Batiscannais, d'incarner une plus grande ouverture sur le monde. De plus, cette apparition tardive du dernier héritier des Cossette ne constitue pas une coïncidence. Au contraire, elle boucle le récit et accentue la démarche « chronologique » instaurée par son père, tout au long du roman. En outre, elle donne l'occasion à l'œuvre d'ouvrir sur l'avenir, accordant ainsi une chance au petit Mithridate IV de renouer avec le « Saint-Élias ». Cette progression constante dans le temps, de même que la confiance quasi absolue du narrateur dans le futur de son fils, ainsi que dans celui de son village, possèdent toute leur importance. Effectivement, elles nous conduisent à aborder une question primordiale pour la construction identitaire des gens de Batiscan : le rapport qu'ils entretiennent avec leur passé, ainsi que la vision qu'ils possèdent de leur destin.

3.5 Assumer le passé pour accéder au futur : un détachement nécessaire

La question du rapport au passé nous apparaît comme la plus subtile de toutes celles que nous avons déjà abordées dans notre analyse du *Saint-Élias*. En effet, il n'y a aucune prise de position explicite à ce sujet et peu de personnages abordent la question. Pourtant, celle-ci revêt une importance particulière. Tout d'abord, parce qu'on « [...] ne s'explique pas l'état d'une société, note Fernand Dumont, sans

¹⁰⁹ Neil B. Bishop, 1983, « Vers une mythologie de la renaissance : *Le Saint-Élias* », *op. cit.*, p. 461.

recourir à l'ensemble de son histoire [...].¹¹⁰ » Il précise également que, « pas plus dans la vie collective que dans la vie personnelle, on ne devient adulte en s'acharnant contre son existence antérieure.¹¹¹ » Entre ces deux pôles définis par Dumont, il est possible d'insérer *Le Saint-Élias*, et de voir comment s'organise le rapport qu'entretiennent le narrateur et les personnages à leur passé, de même qu'à leur destinée.

Dès le tout début du roman, lors du discours inaugurant le trois-mâts Batiscanais, le chanoine Tourigny donne le ton qui prévaudra dans tout le récit : « avec votre bénédiction, monseigneur, plus rien ne nous entravera; nous serons libres, nous serons gens de toutes les mers du monde. » (*Le Saint-Élias*, p. 31) L'utilisation du futur simple démontre clairement la volonté des Batiscanais de se tourner vers l'avenir afin d'en finir une fois pour toutes avec leur héritage de peuple enfermé de son plein gré. Ils ont brisé l'érou du golfe, et ce faisant, ils se sont aussi libérés des contraintes d'une nostalgie contraignante, parce qu'axée sur les éléments négatifs du passé.

Toutefois, il importe de ne pas faire table rase de cet héritage et de ne pas se concentrer uniquement sur l'avenir. Effectivement, plusieurs spécialistes de la question de l'identité collective s'entendent sur l'importance du passé dans la définition de l'avenir identitaire d'un groupe. Pour Dumont, par exemple, « [...] l'origine est la garantie et le modèle du temps présent.¹¹² » Mathieu et Lacoursière poussent le raisonnement plus loin, lorsqu'ils indiquent que « la mémoire collective, c'est le savoir de la société sur elle-même.¹¹³ » On constate donc que, pour ces auteurs, le passé (et donc la mémoire) d'une collectivité permettent à cette dernière de

¹¹⁰ Fernand Dumont, 1993, *Genèse de la société québécoise*, *op. cit.*, p. 331.

¹¹¹ Fernand Dumont, 1987, *Le sort de la culture*, *op. cit.*, p. 245.

¹¹² *Ibid.*, p. 303.

¹¹³ Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière, 1991, *Les mémoires québécoises*, *op. cit.*, p. 20.

mieux définir son identité. Mais l'enjeu est encore plus important, puisque « le rôle central du passé dans l'organisation temporelle ne fait [...] pas de doute, c'est par l'intermédiaire de ce passé ravivé par le souvenir ou la répétition que se noue la complicité, que se crée le sentiment d'appartenance à une communauté.¹¹⁴ » Il apparaît donc évident que l'identité collective est directement liée à une bonne connaissance du passé. Pour cette raison, l'héritage des Batiscanais revêt une grande importance.

De la même manière, on ne peut sciemment faire table rase du passé sans en subir les conséquences. Ces dernières peuvent s'avérer catastrophiques, comme le signale Fernand Dumont. « En refusant leur passé, note-t-il, les Québécois sont devenus orphelins.¹¹⁵ » Loin d'entretenir la même attitude envers le leur, les Batiscanais sont plus réfléchis. L'Hérault l'indique clairement dans sa préface du roman : « si Ferron parle beaucoup du passé, c'est avant tout pour dire qu'on ne peut y retourner [...]. » (*Le Saint-Élias*, p. 12) C'est pourquoi toute l'oeuvre est construite de façon à toujours regarder vers l'avant. Les retours dans le temps ne sont utilisés que pour mettre en contexte la biographie de certains personnages, particulièrement celle du docteur Fauteux et de ses ancêtres. Mais le récit en lui-même joue un rôle important dans le rapport qui existe entre les Batiscanais et leur histoire, de même que leur appartenance commune à une collectivité donnée. Lacoursière et Mathieu mentionnent effectivement que

L'imaginaire d'une société fonde son identité. Il lui assure cohérence, équilibre, cohésion, et harmonisation. Il est créateur d'espaces de vie et de comportements acceptés. Il est un moyen d'accepter le passé et de vivre le présent sans s'y sentir menacé, ce qui permet de s'assumer et de se rassurer. Ainsi en est-il de la mémoire collective. Elle a tendance à atténuer les mauvais souvenirs et à embellir les bons. Elle se refuse à célébrer ses défaites, mais sans les ignorer.¹¹⁶

¹¹⁴ Micheline Cambron, 1989. *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, op. cit. p. 58.

¹¹⁵ Fernand Dumont, 1987, *Le sort de la culture*, op. cit., p. 240.

¹¹⁶ Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière, 1991, *Les mémoires québécoises*, op. cit., p. 33.

Il est donc possible de trouver un « juste milieu » entre une nostalgie accaparante et un tel attrait pour le futur que les racines en viennent simplement à être coupées. Encore une fois, les Mithridate assurent la cohésion des Batiscanais à cet égard. Avec Philippe et Armour Cossette, la communauté est résolument tournée vers l'avenir, à la fois par la construction du « Saint-Élias » qui permet aux habitants du village de sortir de leur enfermement passé - symbolisé par le bris de « l'écrou du golfe » - et par le « déménagement » et l'agrandissement de leur royaume lorsque Armour Cossette (Mithridate II) et sa mère Marguerite partent de Batiscan pour vivre à Maskinongé.

Au contraire, Mithridate III est davantage tourné vers le passé. Il s'acquitte de sa tâche en partie par obligation, puisqu'il semble s'être donné comme mission de relater l'histoire de Batiscan à partir du lancement du « Saint-Élias » jusqu'à la naissance de son propre fils. Comme il l'explique lui-même, « on ne saurait finir dans le passé car le temps n'a qu'un mouvement; il vient du passé, passe par le présent et va vers l'avenir. On ne remonte pas à l'ancien, on en repart et l'on rejoint sous l'aiguille de la montre les gens de peu de mémoire qui ne sont que des animaux. » (*Le Saint-Élias*, p. 147) C'est pourquoi le récit se clôt justement sur l'arrivée en scène de son fils. De même, cela explique pourquoi, tout en étant tourné vers le passé, il se sert de celui-ci comme d'un point d'appui afin de rejoindre l'avenir, symbolisé ici par Mithridate IV.

Ce dernier se trouve grosso modo au point médian entre les deux positions que nous venons de mentionner. Certes, il représente l'avenir de la communauté, et lui seul en tant que Mithridate peut éviter la ruine et la disparition du village. Mais d'un autre côté, il tient également lieu de rappel vivant d'une tranche de l'histoire de Batiscan, surtout par son héritage à la fois biologique et patronymique. Par sa double origine, Mithridate IV est en mesure de sauvegarder les particularités identitaires de Batiscan. Comme le mentionne Neil Bishop,

[...] il appartient aux hommes du présent, premièrement, de prendre conscience de leur identité collective, grâce à la reconnaissance de leurs racines et de la continuité historique de leur existence nationale [...] et deuxièmement, de s'inspirer, non d'un état des choses passé comme modèle, mais de quelques valeurs et attitudes ayant caractérisé leur peuple dans le passé, et pouvant encore promouvoir l'épanouissement de la nation actuelle [...].¹¹⁷

Voilà sans doute ce qui motive le projet de Mithridate III. Cette hypothèse est confirmée par Pierre L'Hérault lorsqu'il note que « l'acte d'écrire chez Ferron, c'est la mémoire collective assumée et dépassée.¹¹⁸ » Cette dernière s'inscrit également comme partie intégrante de l'identité commune des Batiscais, puisque « la conscience de former une collectivité, ou de lui appartenir, s'appuie sur des souvenirs communs qui proviennent autant d'une expérience personnelle que de représentations partagées.¹¹⁹ » Et *Le Saint-Élias* ne représente-t-il pas l'ensemble des souvenirs qui unissent la communauté batiscaise? Le roman y arrive à travers différents événements marquants, tels le lancement du « Saint-Élias », la lutte entre le chanoine Tourigny et Monseigneur Laflèche, l'archevêque de Trois-Rivières, ou encore les exploits accomplis par le capitaine Maheu et son équipage.

Jocelyn Maclure illustre bien la différence qui existe entre le Batisca du roman ferronnien et la réalité dans laquelle ce récit a été publié.

Pour sortir de sa torpeur culturelle, le Québec devra [...] se réconcilier avec son passé en acceptant et en s'appropriant une histoire parsemée d'embûches et de défaites. Alors seulement le Québec pourra-t-il *vivre* plutôt que *survivre*. Pour employer des figures métaphoriques qui reviennent ponctuellement, c'est par cette réconciliation qu'un Québec endeuillé pourra enfin quitter l'*enfance*, l'*hiver*, l'*hibernation*, l'*obscurité* ou la *noirceur* qui caractérisent jusqu'ici son cheminement historique. En d'autres termes, c'est d'un devoir de mémoire et de l'acceptation d'une histoire douloureuse que procédera l'exorcisme d'un passé qui assassine le présent.¹²⁰

¹¹⁷ Neil B. Bishop, 1984, « Structures idéologiques, spatiales et temporelles dans *Le Saint-Élias* », *op. cit.*, p. 87.

¹¹⁸ Pierre L'Hérault, 1980, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, *op. cit.*, p. 215.

¹¹⁹ Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière, 1991, *Les mémoires québécoises*, *op. cit.*, p. 24.

¹²⁰ Jocelyn Maclure, 2000, *Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme*, Collection « Débats », Montréal : Éditions Québec Amérique, p. 43.

De tous les termes utilisés par Maclure pour décrire la réalité québécoise, c'est celui d'« enfance » qui retient davantage notre attention. Effectivement, c'est l'expression que le chanoine Tourigny a utilisée pour parler de l'enfermement de la communauté et de la condition qu'il fallait surmonter. En y repensant, n'est-ce pas exactement ce que les Batiscais ont accompli? À l'aide du récit de Mithridate III et de l'arrivée de Mithridate IV, cette communauté a su se libérer de ses antécédents, sans pour autant les renier. Ce faisant, elle contribue encore à construire et à achever sa « référence », pour reprendre le concept de Fernand Dumont.

3.6 Adopter le « Saint-Élias » comme symbole identitaire

Comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises et tel que l'indique le titre du roman, le trois-mâts batiscais occupe une place prépondérante dans le récit. En effet, toute l'histoire gravite autour de lui. Elle débute avec son lancement et se termine avec sa récupération par Mithridate IV, une fois qu'il aura atteint l'âge de comprendre le destin qu'il l'attend. En fait, pour Neil B. Bishop, son importance vient du fait que

Le trois-mâts — symbole, comme l'indiquent les propos de Tourigny, d'un esprit de dynamisme et d'ouverture — acquiert au cours du roman le statut *d'objet mythique*. Le fait de construire le Saint-Élias répondait, selon Tourigny et l'armateur lui-même, Philippe Cossette, au malheur de l'enfermement qui suivit la Conquête : le navire participe ainsi, dès sa construction, d'une mythologie de la naissance d'un peuple.¹²¹

Cette dimension légendaire élève le « Saint-Élias » au-dessus de la stricte condition d'icône, contrairement à l'amélanchier pour les personnages du conte éponyme. Bien sûr, l'arbre représentait l'enfance de Tinamer et par extension, celle de Léon de

¹²¹ Neil B. Bishop, 1983, « Vers une mythologie de la renaissance : *Le Saint-Élias* », *op. cit.*, p. 456.

Portanqueu, son père. Mais en aucun cas il n'a acquis une puissance égale au « Saint-Élias ». Pour une simple et bonne raison que signale encore Neil Bishop :

Le trois-mâts traverse le temps, car il sera proposé comme instrument de salut au dernier rejeton de la dynastie des Mithridate-Cossette et rapprochera ainsi sa génération des Batiscanais de l'époque du lancement (1869), voire des fondateurs de la Nouvelle-France [...] Le navire aide ainsi les Batiscanais/Québécois à franchir la faille historique de la Conquête, après laquelle, selon Tourigny, les Canadiens français se sentaient incapables de navigations océaniques : le Saint-Élias, en durant, est à même d'aider une génération nouvelle à reprendre en main son destin. Par là, ce navire fictif renforce l'inscription romanesque du mythe-projet d'une renaissance collective, c'est là le sens des propos de Marguerite Cossette qui terminent le roman, tout en l'ouvrant sur un avenir possible : Marguerite recommande que le dernier rejeton de la dynastie des Mithridate-Cossette prenne "possession du monde" en retournant à Batiscan pour y trouver le Saint-Élias — seule "façon d'échapper à son désastre" (ce désastre : la ruine de la dynastie Mithridate-Cossette, métaphore de la Conquête de 1763).¹²²

Non seulement le « Saint-Élias » conserve-t-il une pérennité temporelle, mais il permet également d'effectuer un lien entre quatre générations, ancrant ainsi la collectivité dans un espace commun. De cette façon, il favorise la construction identitaire du groupe. Cette fonction se vérifie facilement puisque Mathieu et Lacoursière mentionnent que « [...] les objets constituent une autre façon pour les collectivités de conserver la mémoire du passé. Cette mémoire est semblable à celle qui anime les individus.¹²³ » Le trois-mâts assume cette tâche avec brio, puisqu'on le retrouve à chaque temps fort ainsi qu'à chaque épreuve vécue par la communauté. Les exemples qui suivent le prouvent sans équivoque.

Au moment de la naissance d' Armour Cossette, dit Mithridate II, le navire revient à peine de son dernier voyage. « Peu de temps avant ce baptême, le Saint-Élias était revenu d'une longue navigation. Le capitaine Maheu avait dit en prenant pied par terre qu'il était fier de lui-même, de son vaisseau et de l'équipage, car il avait réussi, ce qui ne s'était jamais fait, à parcourir le triangle à l'envers. » (*Le Saint-Élias*, p. 62-63) De même, le jour des funérailles du docteur Fauteux, on peut sentir sa

¹²² *Ibid*, p. 457.

¹²³ Jacques Mathieu et Jacques Lacoursière, 1991, *Les mémoires québécoises*, op. cit., p. 343.

présence. « À l'embouchure de la rivière, on distinguait à peine les trois mâts du Saint-Élias tant les nuées, descendues des nuages, étaient basses et prêtes à fondre en pluie. Le grand voilier venait à peine d'arriver d'une longue et difficile navigation; il avait atteint l'Afrique dont un des pays se nomme Sénégal [...]. » (*Le Saint-Élias*, p. 101) Finalement, lorsque le chanoine Tourigny se retrouve sur son lit de mort, on mentionne une dernière fois la présence du vaisseau. « Le Saint-Élias venait à peine de partir que le curé de Batiscan entra en agonie [...]. » (*Le Saint-Élias*, p. 135)

Ces trois épisodes démontrent à quel point le vaisseau occupe une place privilégiée, tant dans la vie des Batiscanais que dans la diégèse. Un commentaire du narrateur vient appuyer cette constatation. « [...] le lancement de ce trois-mâts marqua certainement une date dans l'histoire du diocèse de Trois-Rivières et même dans celle de tout le pays. » (*Le Saint-Élias*, p. 33) En plus de son association aux événements les plus importants du récit, le navire joue un rôle dans la construction identitaire des Batiscanais.

Le chanoine Tourigny exprime sans doute, et de la meilleure façon, les aspirations des Batiscanais au sujet du « Saint-Élias », lorsqu'il dit, au moment de son lancement : « — Vous me demanderez pourquoi nous l'avons construit. Je vous répondrai que ç'a été pour briser l'écrou du golfe! que cessent les empêchements de l'enfance! Nous avons bâti le Saint-Élias pour aller au-delà de Terre-Neuve, dans le grand océan, vers les Bermudes et les Antilles, au besoin vers les vieux pays... » (*Le Saint-Élias*, p. 33) Dans cette logique, l'enfance représente avant tout un obstacle à l'affirmation de soi.

Ne retrouve-t-on pas ici le même genre de constat que celui formulé par Tinamer au sujet de ses premières années? Il reste toutefois évident que les propos du chanoine Tourigny relèvent surtout de l'image et de la figure de style, alors que les

considérations de Tinamer s’ancrent davantage dans le réel. En ce qui concerne le baptême du trois-mâts, Neil Bishop mentionne que

Le lancement fournit à Tourigny l’occasion de définir le pays-nation en termes d’espace et de temps. De même, le *Saint-Élias* contribue à cette définition du pays, aussi bien dans l’espace que dans le temps. Cette contribution consiste, aux deux plans, à une activité unifiante permettant de rapprocher : a) les Batiscanais entre eux (la construction et les voyages du navire sont présentés par Tourigny [...] comme par Cossette [...] comme ayant été le fait d’un “nous”, d’un sujet collectif composé de tous les Batiscanais; b) les Batiscanais avec d’autres Québécois, d’une part, et aussi avec d’autres francophones; c) les Batiscanais romanesques de 1869 et les Québécois du hors-texte de l’époque de la publication du roman (1972).¹²⁴

Ce commentaire nous donne l’occasion de reprendre plusieurs éléments abordés plus haut. À travers le « *Saint-Élias* », les Batiscanais se trouvent en mesure d’affirmer leur identité commune. Et peu à peu, ils obtiendront la possibilité de la mettre à l’épreuve, en côtoyant des étrangers, tant lors des voyages du trois-mâts que durant les funérailles du docteur Fauteux qui attirent des gens des paroisses environnantes. En plus de permettre l’ouverture des Batiscanais sur le monde, le trois-mâts leur donne l’occasion d’atteindre leur autonomie. En effet, peu de temps après son lancement, on parle du « *Saint-Élias* » comme « de ce trois-mâts qui allait rompre l’écrou qui avait tenu notre peuple enfermé, hors de l’histoire du monde » et on le dit « symbole de libération. » (*Le Saint-Élias*, p. 49) C’est le chanoine Tourigny, parlant au nom de la communauté de Batiscan, qui décrit ainsi le voilier. Cela nous permet de comprendre le lien qui existe entre le curé inamovible et le vaisseau batiscanais. En plus de porter le même nom, ils sont tous deux des symboles importants pour la communauté.

Cette relation entre le voilier et le curé prend une dimension particulière lorsque l’on constate que le déclin de l’un coïncide avec l’affaiblissement de l’autre. Effectivement, ce sont sensiblement les mêmes raisons qui occasionnent ce déclin. Si le « *Saint-Élias* » est de moins en moins utilisé, au profit de navires plus performants,

¹²⁴ Neil B. Bishop, 1983, « Vers une mythologie de la renaissance : *Le Saint-Élias* », *op. cit.*, p. 456.

le chanoine Tourigny, pour sa part, est épuisé par la bêtise toujours grandissante des curés qu'on lui demande de former. Les deux situations sont le signe d'une certaine modernité que l'on ne peut combattre, et qui les forcent peu à peu à l'inaction, voire la mort.

On pourrait croire que tant le voilier que le chanoine sont des symboles d'une époque révolue, qui n'a plus lieu d'être. Pourtant ce n'est pas le cas, et le curé Tourigny l'a bien compris, lorsqu'il indique, avant de mourir, qu'il veut que le « Saint-Élias » entame un dernier périple. « — Que ce soit un voyage de principe, un voyage pour la beauté, pour qu'une dernière fois à Batiscan revienne ce bâtiment, toutes voiles déployées. » (*Le Saint-Élias*, p. 135) Comme de fait, peu de temps après le départ du voilier, le chanoine meurt. Et ne pouvant survivre à son homonyme, le trois-mâts connaît un sort similaire. « Après son retour d'un dernier voyage, folle et coûteuse aventure, hommage discret de feu le chanoine Tourigny à Marguerite, à sa paroisse, à son pays, le Saint-Élias resta échoué dans une anse vaseuse de la rivière Batiscan. » (*Le Saint-Élias*, p. 137) Malgré cet abandon, le navire conserve toute sa puissance d'évocation. « Ce dernier voyage, écrit Bishop, en ancrant le navire dans la mémoire et l'imaginaire des Batiscanais, lui permettra de mieux accéder au statut d'objet mythique.¹²⁵ » Comme on aurait pu s'en douter, c'est à travers les Mithridate et Marguerite que le souvenir du Saint-Élias est maintenu vivant et actuel.

Cette dernière agit effectivement comme la dépositaire du souvenir du vaisseau, attendant uniquement le moment propice pour le léguer à la bonne personne, afin de faire revivre l'héritage du « Saint-Élias ». Bishop souligne également que par cette attitude, « [...] le vaisseau survit, puisque l'on en parle; l'objet absent, on le nomme néanmoins, on l'appelle, on en signale la fonction

¹²⁵ *Ibid.*

salvatrice possible et espérée.¹²⁶ » Cet espoir et cette possibilité de salut vont tous deux se concrétiser avec la venue au monde de Mithridate IV. Marguerite comprend, en discutant avec Mithridate III, qu'il est le seul en mesure d'apprécier et de pouvoir utiliser le symbole du voilier.

« [...] Alors Marguerite dit : Il n'y aurait qu'une façon pour ce pauvre petit homme de prendre possession du monde, allant de pays en pays sur les eaux qui sont à tous et à personne : ce serait de retourner à Batiscan. Il y a, le long de la rivière, dans une anse près de l'embouchure, un trois-mâts qui l'attend, ayant comme figure de proue un ange aux ailes déployées. Il n'y a pas d'autre façon d'échapper à son désastre. Le voilier se nomme le Saint-Élias. » (*Le Saint-Élias*, p. 151)

La conjonction de Mithridate IV, dernier héritier de la lignée, et du « Saint-Élias », figure emblématique de la libération d'une communauté et de la construction de son identité, représente la seule force qui permettra aux Batiscanais d'envisager l'avenir avec sérénité. En effet, note encore Bishop, « mué en objet du discours utopique, ayant perduré au-delà même de son existence concrète, le trois-mâts a conquis le statut du mythe, un de ces objets dans le langage qui font vivre les hommes.¹²⁷ » Tout n'est donc pas perdu pour les gens de Batiscan, le « Saint-Élias » peut reprendre son voyage sur les flots. À son bord se trouve Mithridate IV, descendant d'un vicaire amoureux et d'une fille de six nations. Ainsi, il peut voguer à la rencontre de l'avenir avec cette conviction: les Batiscanais ont su, avec le temps, déterminer qui ils sont et cet héritage, de même que le majestueux trois-mâts, ne pourra jamais lui être retiré.

3.7 Conclusions préliminaires

L'analyse du *Saint-Élias* nous a permis de comprendre comment il était possible pour une collectivité de construire son identité. À travers la recherche collective des Batiscanais, nous avons relevé certains « schèmes » prédominants. Par

¹²⁶ *Ibid.*, p. 457.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 457-458.

exemple, il est impossible de passer par-dessus la notion de référence, intimement liée au projet littéraire de Mithridate III, dont *Le Saint-Élias* constitue l'aboutissement. Mais pour que cette référence puisse être construite, les Batiscanais ont d'abord dû briser le mythe où ils se sont eux-mêmes enfermés, selon les mots du chanoine Tourigny. Avec le lancement du voilier, le village entier prenait part à la libération (à la fois physique et symbolique) de la communauté. En plus d'être en mesure de commercer avec plusieurs pays francophones, tant européens qu'africains, les Batiscanais ont également appris à s'ouvrir aux autres cultures et à accepter l'apport de « l'autre » dans leur communauté.

Cette entreprise commune se reflétait également à travers le sentiment d'appartenance qui animait les habitants du village, et dont la manifestation la plus évidente fut sans contredit la cérémonie funéraire du docteur Fauteux, où toute la communauté, de même que des membres des villages avoisinants, était présente. Au-delà de cet événement remarquable, il faut également noter l'importance de la filiation. Nous avons pu aborder cette thématique à travers la lignée des Mithridate dont fait également partie le narrateur. De Philippe Cossette, premier à être surnommé ainsi, jusqu'au dernier de la dynastie, le quatrième du nom, les Mithridate ont su imposer leur marque sur la communauté. Ce n'est pas tant leur importance économique que leur point de vue sur les « Romains », tant anglais que catholiques, qui ont permis aux Batiscanais de se positionner par rapport aux autres communautés plus importantes, comme Trois-Rivières par exemple.

Nous ne pouvions pas parler des Mithridate sans aborder la question du métissage et de l'ouverture aux autres. Effectivement, notre lecture nous a permis de constater que le personnage d'Armour Cossette, surnommé Mithridate II, avait une double paternité. Philippe Cossette est son père patronymique, alors que l'abbé Armour Lupien, de qui il a également reçu son prénom, est son père biologique. Du côté de la mère, Marguerite, c'est l'aspect dynamique du métissage qui était abordé.

En effet, la première dame de Batiscan est également la « dame aux six nations », dont la majorité d'entre elles sont amérindiennes. Finalement, le parrain de l'enfant, le docteur Fauteux, est d'ascendance allemande, et a fait ses études aux États-Unis. Bref, tous les personnages importants dans *Le Saint-Élias* proviennent de l'extérieur de Batiscan.

L'un des effets de cette ouverture vers le monde est une meilleure compréhension du patrimoine. D'abord en acceptant, puis en dépassant leur passé, les Batiscanais ont été en mesure d'envisager leur avenir d'un œil plus serein. Ils ont compris, aidés en cela par le récit de Mithridate III, qu'il ne faut pas faire table rase de son héritage, mais plutôt chercher à mieux le comprendre, pour ensuite s'en servir comme point de départ et de référence. En ce qui concerne les points de repère, les Batiscanais possèdent un symbole extrêmement puissant dans *Le Saint-Élias*, le trois-mâts baptisé d'après le chanoine Tourigny qui donne également son titre au roman.

La fonction symbolique du voilier n'est pas apparue dès le début du récit. Au départ, il était en fait l'instrument matériel de la libération des Batiscanais. C'est au fil du récit, alors que sa présence est mentionnée à chaque moment important de la communauté (le baptême de Mithridate II, la mort du docteur Fauteux et l'agonie du chanoine Tourigny, entre autres choses), qu'il a peu à peu acquis son statut particulier. Mais c'est surtout après son ultime voyage, dernière volonté du curé de Batiscan, que le « Saint-Élias » devient véritablement un symbole. En effet, alors qu'il demeure échoué sur les berges de la rivière Batiscan, on continue de parler de lui. C'est Marguerite Cossette qui assume, seule, le rôle de dépositaire de la mémoire du trois-mâts. Et avec l'arrivée au monde de Mithridate IV, il y a de fortes chances pour que le « Saint-Élias » recommence à voguer sur les mers du monde, au nom des Batiscanais.

CONCLUSION

À travers l'étude conjointe de *L'Amélanquier* et du *Saint-Élias*, deux romans de Jacques Ferron, nous avons tenté de comprendre comment ce dernier conçoit la construction de l'identité. Nous en sommes venus à la conclusion que pour Ferron, il existe deux facettes à la question identitaire. Tinamer de Portanqueu, héroïne de *L'Amélanquier*, est en quête de sa propre individualité. Les Batiscanais, dans *Le Saint-Élias*, sont plutôt à la recherche d'un sentiment d'appartenance qui rejoint tous les membres du groupe. On peut donc dire que pour Ferron, l'identité est à la fois individuelle et collective. Cette dualité nous est clairement apparue, tout au long de nos analyses. Nous avons également compris que l'individualité devait être envisagée à travers la collectivité. Et vice-versa pour l'identité collective.

En effet, dans *L'Amélanquier*, nous assistons à la construction d'une individualité, celle de Tinamer de Portanqueu, qui, en épilogue, devient capable de s'intégrer à une communauté, après avoir posé les bases de sa propre identité. Dans *Le Saint-Élias*, l'aventure identitaire se poursuit, cette fois au plan collectif. Nous avons pu constater le processus dans lequel les gens de Batiscan se sont engagés afin de construire leur « référence ». Et à la toute fin, une fois cette entreprise réussie, nous sommes revenus au niveau individuel, avec l'arrivée de Mithridate IV. En fait, ces deux romans, tout comme le reste de l'œuvre de Ferron, résument la problématique de l'identité telle que pensée par l'auteur. Comme le mentionne Pierre L'Hérault :

L'oeuvre de Ferron fournit sans doute la meilleure réponse — s'il en est une — à sa propre question. Partant d'une recherche personnelle, d'un héritage à inventorier, elle rejoint la famille, la paroisse, le comté, pour déboucher sur le pays qui, lui-même, ramène à soi. De la mythologie personnelle, on passe à la mythologie familiale, puis à la mythologie nationale qui renvoie à la mythologie personnelle.¹²⁸

¹²⁸ Pierre L'Hérault, 1980, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire, op. cit.*, p. 43.

Toutefois, qu'elle soit individuelle ou collective, l'identité ne se construit pas sur du vide. Au contraire, plusieurs éléments ont dû être mis en commun avant que Tinamer ne puisse pleinement affirmer son individualité. Nous avons débuté en étudiant la thématique de l'enfance, qui en plus de servir de cadre à son récit nous a donné l'occasion de comprendre que cette période est cruciale dans le développement identitaire. En effet, c'est au cours de ses premières années d'existence qu'une personne acquiert les bases de ce qui prendra plus tard la forme de son individualité. Cette problématique nous a également permis d'aborder celle de la mémoire. Chez Tinamer, celle-ci se scinde en deux : une mémoire extérieure faible et dépendante de lieux et d'objets familiers, associée à l'enfance; et une mémoire intérieure forte qui autorise l'individu à s'affranchir de cet univers juvénile, en lui donnant la chance de devenir son propre point de référence. Bien que Tinamer ait résolument abandonné sa mémoire extérieure au profit de sa mémoire intérieure, elle a rapidement compris que ce n'est qu'à travers la réunion de ces deux facettes qu'elle peut pleinement assumer son identité.

En plus de la réunification de sa mémoire, Tinamer a besoin de son père et de sa mère. En effet, l'histoire et les souvenirs d'un individu ne lui sont pas acquis dès la naissance. Au contraire, ils sont transmis par la famille et les parents proches. C'est pourquoi le rapport entre Tinamer et les de Portanqueu est si important. C'est avec et à travers eux qu'elle pourra poursuivre son cheminement identitaire. L'aspect primordial des lieux familiers pour la mémoire de Tinamer ayant déjà été abordé, nous n'y reviendrons pas. La notion d'orientation joue ici un rôle crucial, puisque pour la narratrice, identité rime fortement avec points de repère. Et la perte de ces derniers mène à l'aliénation, comme en témoignent certains enfants malchanceux, dont Tinamer entend parler par son père. Finalement, Tinamer doit également faire face au regard que les autres portent sur elle, en bien ou en mal, si elle veut véritablement être à même de construire son individualité. Lorsqu'elle y arrivera, elle

pourra s'intégrer harmonieusement à une collectivité plus grande que celle de la famille dont elle fait déjà partie.

Dans notre étude du *Saint-Élias*, nous avons d'abord étudié la perception que la critique et les historiens proposaient du dix-neuvième siècle, afin de montrer comment Ferron, à travers le village de Batiscan et ses habitants, s'est efforcé de modifier la vision négative qui semble prévaloir à propos du Québec de cette époque. Une fois réfuté le mythe du conservatisme et de la fermeture d'esprit, notre analyse nous a amené à considérer le sentiment d'appartenance qui unit les Batiscanais, et comment ces derniers se sont positionnés par rapport aux villages des environs, ou encore avec les peuples étrangers. La construction identitaire des gens de Batiscan s'organisait également autour de la famille la plus importante (financièrement et politiquement) de la communauté. Il s'agit du clan des Cossette, dont le surnom de Mithridate les identifie durant quatre générations. Nous sommes parvenus à comprendre comment, à travers cette filiation, les Batiscanais ont pu mieux définir leur identité en tant que collectivité.

Les origines métisses de la femme de Philippe Cossette nous ont donné l'occasion d'aborder la thématique du métissage. Nous avons vu comment Ferron arrive, de manière détournée, à proposer une vision novatrice de la société québécoise, en opposition avec celle de certains intellectuels de l'époque, dont le représentant le plus important est sans doute Lionel Groulx. Le dynamisme suggéré par le métissage nous a ensuite conduit à parler du rapport entre passé et avenir, ou comment une collectivité doit comprendre le premier, si elle veut s'assurer que le second soit le plus harmonieux possible. Les Batiscanais ont été aidés dans cette démarche par un symbole de la plus grande importance, le « Saint-Élias », trois-mâts qui donne son nom au récit. À travers la figure du voilier, les habitants de Batiscan ont été en mesure de retrouver leurs préoccupations. En effet, c'est grâce au « Saint-Élias » qu'ils ont pu rompre « l'érou du golfe », les libérant ainsi du carcan

idéologique dans lequel ils s'étaient enfermés. De plus, comme il appartient à Philippe Cossette, tant la lignée des Mithridate que le vaisseau lui-même gagnent en visibilité et en importance symbolique. Finalement, après son naufrage, c'est Marguerite, le personnage métis du roman, qui a la garde de son souvenir, lui permettant ainsi de survivre à travers le temps, comme un témoignage vivant de la communauté batiscaise.

Selon nous, *L'Amélanchier* et *Le Saint-Élias* s'inscrivent tous deux dans ce que Dominique Garand définit comme « cette littérature qui [met] en scène la lutte des Québécois vers leur émancipation, que ce soit par la dénonciation de ce qui contribuait à leur état d'infériorité et à leur perte de dignité, ou par la valorisation de ce qui devait constituer le fond culturel et linguistique de ce peuple [...] ». ¹²⁹ » Cela est vrai de plusieurs autres romans de Ferron, où transparaît également la question de l'identité. Nous pensons entre autres au *Salut de l'Irlande*, que nous avons déjà évoqué; à *La nuit* et à sa version remaniée intitulée *Les Confitures de coings*; et finalement à *Cotnoir*. Ces divers romans mettent tous en scène, d'une manière ou d'une autre, la quête identitaire d'un individu ou d'une collectivité. Des auteurs comme Dominique Garand ou encore Pierre L'Hérault, dans leurs études du texte ferronnier, sont parfaitement parvenus à démontrer l'importance de la question identitaire dans l'œuvre de Ferron.

Lui-même possédait une conception particulière de l'identité. Comme nous avons tenté de l'illustrer dans notre analyse, elle se définit en deux temps. D'abord, il y a une identité individuelle. « Parmi tous les pronoms, un seul est personnel : le JE et ses adjoints. Les autres sont représentatifs. ¹³⁰ » On doit donc commencer par parler de soi. Sans bases personnelles solides, l'individu ne peut avancer. Ensuite, s'il le désire,

¹²⁹ Dominique Garand, 2004, *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron...*, op. cit., p. 317.

¹³⁰ Jacques Ferron, 1973, *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal : Éditions du Jour, p. 144.

il peut chercher à se doter d'une identité de nature collective. Toutefois, il ne faudrait pas croire que celle-ci est le prolongement logique et inévitable de l'individualité. Au contraire, nous dit encore Ferron, « [...] sans l'assentiment de chacun la réunion de tous ne forme pas une communauté cohérente, réglée par un cérémonial, mais une cohue invraisemblable, dont la force elle-même, toute brute qu'elle soit, reste imprévisible...¹³¹ » Il nous apparaît clair que les deux facettes de l'identité, telles que présentées par Ferron, sont loin d'être irréconciliables. Au contraire, il est possible de réunir cette dualité dans la question de l'écriture, un autre thème prédominant dans l'œuvre de Ferron.

Ce dernier est également l'un des principaux relais entre *L'Amélanchier* et *Le Saint-Élias*. Effectivement, les narrateurs sont tous deux des personnages de leur récit, et ils écrivent pour eux comme pour le lecteur. Tinamer est sans doute le meilleur exemple de cette volonté de partage. En effet, Jean-Pierre Boucher insiste sur le fait que c'est « [...] en écrivant qu'elle va le plus aider les autres hommes à trouver leur salut [...].¹³² » Ce commentaire fait également référence aux toutes premières phrases du récit de Tinamer, où elle justifie son projet et où elle mentionne sa propre sauvegarde. Tout comme l'identité, l'aspect salutaire de l'écriture présente deux facettes. La dimension individuelle concerne directement le narrateur, ou encore la communauté à laquelle il appartient (pour *Le Saint-Élias*), alors que la perspective collective englobe le lectorat dans son ensemble.

Ce qu'il importe de retenir, pour chacun de ces romans, c'est véritablement l'aspect salvateur de l'écriture. En ce qui concerne Tinamer, le principe est simple. Comme l'indique Martine Barbeau, « [...] le récit de ses origines permet à un enfant de maîtriser son passé et le rend libre.¹³³ » Le fait que ce soit elle-même qui relate ce

¹³¹ *Ibid.*, p. 136-137.

¹³² Jean-Pierre Boucher, 1973, *Jacques Ferron au pays des amélanchiers*, *op. cit.*, p. 26.

¹³³ Martine Barbeau, 1998, *Je me souviens, donc je suis*, *op. cit.*, p. 78.

récit ne change rien, elle arrive tout de même à se libérer de la prison de ses vingt ans. La position de Tinamer, qui est à la fois narratrice et personnage de son récit, est peut-être même plus efficace dans le processus de réappropriation de ses origines. En effet, puisque ce sont ses propres souvenirs qu'elle nous relate, elle est maintenant en mesure de comprendre ce qui lui échappait durant son enfance. De même, les conséquences de certains de ses gestes prennent toute leur signification à travers l'écriture. Le meilleur exemple en est sans doute le rejet par Tinamer de sa mémoire extérieure, et de tout ce que cette mémoire impliquait, y compris le rapport aux parents. En laissant de côté les souvenirs associés aux lieux et aux personnages familiers, Tinamer a également écarté l'aide que ses parents auraient pu lui apporter, tant au niveau de la mémoire que de l'identité.

Mais par l'écriture, elle a été en mesure, d'une certaine manière, de se réconcilier avec ses parents, et de corriger son erreur, ce qui lui a ainsi redonné accès à sa mémoire intérieure, si importante dans le processus de construction identitaire. On peut donc dire que son récit a servi de support à la mémoire, et à travers cette dernière, Tinamer a été en mesure de reconstruire l'identité qu'elle a peu à peu perdue à mesure qu'elle entrait dans l'âge adulte. Dans *Le Saint-Élias*, ce processus fonctionne différemment.

En effet, l'acte d'écriture de Mithridate III fait en sorte que la dernière condition nécessaire à l'établissement d'une *référence*, telle que pensée par Dumont, est remplie. C'est par son récit que Mithridate III parvient, dans une mesure tout à fait relative, à instaurer une « littérature nationale ». Bien que cette littérature ne comprenne qu'un seul ouvrage, et que le qualificatif de « national » doit être ramené ici à celui de « Batiscanais », l'opération demeure tout de même une réussite. En effet, c'est ce récit qui rend compte des efforts des gens de Batiscan qui sont finalement parvenus à se doter d'une identité collective forte et c'est également grâce à cette œuvre que cette identité a pu être sauvegardée, par-delà le temps. *Le Saint-*

Élias doit être considéré comme un témoignage de ces événements, que le narrateur conserve afin d'en faire part, quand le moment sera venu, à son fils, Mithridate IV, afin que ce dernier puisse continuer l'œuvre débutée par son arrière-grand-père. Chantal Bouchard indique que « l'idée de culture est [...] toujours associée à l'héritage et au patrimoine transmis par les générations.¹³⁴ » Bien que Bouchard mentionne la question de la culture, on peut aisément remplacer ce terme par celui d'identité, sans que cela pose problème, puisqu'il s'agit, somme toute, du même concept. En ce qui concerne l'héritage et la transmission, il est clair que, comme dans le cas de l'identité individuelle, la mémoire joue un rôle fondamental dans la construction du sentiment d'appartenance collectif. Comme le mentionne Martine Barbeau, « Les événements marquants, vécus par toute une génération, sont [...] une sorte de catalyseur de la mémoire. Ils rassemblent la mémoire.¹³⁵ » Voilà donc un autre fait qui illustre bien, à notre avis, l'importance de l'écriture dans *Le Saint-Élias*.

Cette question, de même que celle du salut se retrouvent au-delà des deux romans que nous avons analysés, puisqu'elle fait partie intégrante de l'œuvre entière de Ferron. Comme l'indique Pierre L'Hérault, « c'est peu dire que d'affirmer que la notion de salut est centrale dans l'œuvre de Ferron, qu'elle sous-tend toute l'écriture. Il faut ajouter qu'elle est indissociable des engagements pratiques qu'elle suscite.¹³⁶ » Pour se convaincre de l'importance de ce commentaire, il n'y a qu'à lire des romans comme *Le Salut de l'Irlande*, *Cotnoir* ou encore *La Nuit (Les Confitures de coings)*. Ces récits ont tous un élément central en commun : c'est à travers l'écriture qu'est assurée la pérennité de l'identité que les narrateurs ont si durement acquise. Comme l'explique encore L'Hérault,

¹³⁴ Chantal Bouchard, 1998, *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise*, op. cit., p. 21.

¹³⁵ Martine Barbeau, 1998, *Je me souviens, donc je suis*, op. cit., p. 86.

¹³⁶ Pierre L'Hérault, 1980, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, op. cit., p. 232.

Chacun des personnages significatifs accomplit une démarche de salut qui ne saurait se ramener à une dimension individuelle, mais s'intègre dans une recherche collective. Si François Ménard, Tinamer de Portanqueu, Connie Haffigan réussissent à sortir du labyrinthe, ils ne sont pas sans se rendre compte qu'une multitude de leurs compatriotes sont encore égarés dans les dédales de l'inconscience.¹³⁷

Cette réflexion nous permet de revenir et d'insister sur le double aspect de l'écriture salvatrice que nous avons évoqué plus haut. Après avoir assuré la survie de leur propre identité, ou celle de leur collectivité (comme c'est le cas dans *Le Saint-Élias*), les personnages principaux, qui sont tous deux narrateurs, s'appliquent ensuite à assurer celle de leurs congénères et par extension, la nôtre.

Mais dans ce cas, puisqu'il suffit d'écrire pour assurer la survie de son identité, pourquoi les autres personnages ferroniens n'emploient-ils pas la même méthode? Tout simplement parce que « l'écriture n'est pas magique; elle n'est pas non plus une voie d'évasion facile.¹³⁸ » Afin de prendre la véritable mesure de cette réalité, il n'y a qu'à regarder le chemin parcouru par Tinamer et par les Batiscanais, dans leur combat pour acquérir, et ensuite conserver leur identité.

À cause de ces difficultés et des nombreux obstacles présents sur leur route, les rares personnages qui parviennent à un niveau de conscience supérieur se doivent de tout faire pour que leur entourage et éventuellement le monde y parviennent à leur tour. Mais après tout, n'est-ce pas là le but recherché par Ferron, à travers son œuvre entière? De faire en sorte qu'à la lecture de ses romans, contes et pièces de théâtre, les Québécois finissent par accéder, eux aussi, à cette conscience identitaire que si peu de personnages ferroniens ont acquise? Plutôt que de répondre directement à ces questions, nous nous contenterons de laisser le dernier mot à Tinamer de Portanqueu.

Un pays, c'est plus qu'un pays et beaucoup moins, c'est le secret de la première enfance; une longue peine antérieure y reprend souffle, l'effort collectif s'y regroupe dans un frêle individu; il est

¹³⁷ *Ibid.*, p. 219.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 222.

l'âge d'or abîmé qui porte tous les autres, dont l'oubli hante la mémoire et la façon de l'intérieur de sorte que par la suite, sans qu'on ait à se le rappeler, on se souvient par cet âge oublié. Un pays, c'est plus, c'est moins qu'un pays, surtout un pays double et dissemblable comme le mien, dont la voix ne s'élève que pour se contredire, qui se nie, s'affirme et s'annule, qui s'use et s'échauffe à lui-même, au bord de la violence qui le détruira ou le fera vivre. (*L'Amélanhier*, p. 148)

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

Ferron, Jacques. 1992. *L'Amélanquier*. Montréal : Éditions Typo, 207 pages.

_____. 1993. *Le Saint-Élias*. Montréal : Éditions Typo, 230 pages.

Autres œuvres de fiction

Carroll, Lewis. 2000. *Les Aventures d'Alice au Pays des Merveilles*. Collection « Libro ». Paris : Éditions Flammarion, 91 pages.

Ferron, Jacques, 1990. *Théâtre I*. Montréal : Éditions de l'Hexagone, 554 pages.

Études de l'oeuvre

Bérubé, Georges. 1989. « La construction navale et son ambiguïté chez Louis Caron et Jacques Ferron », *Études Canadiennes : Actes du colloque de Rouen, novembre 1988* : « L'homme et l'eau », n° 27, p. 7-15.

Bishop, Neil. B. 1983. « Vers une mythologie de la renaissance : *Le Saint-Élias* », *Voix et Images*, vol. 8, n° 3, 1983 (printemps), p. 455-464.

_____. 1984. « Structures idéologiques, spatiales et temporelles dans *Le Saint-Élias* ». *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 54, n°1, 1984 (janvier-mars), p. 65-89.

Boucher, Jean-Pierre. 1973. *Jacques Ferron au pays des amélanquiers*. Collection « Lignes québécoises ». Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 112 pages.

- Faivre-Duboz, Brigitte et Patrick Poirier. 2002. *Jacques Ferron : le palimpseste infini*. Collection « Cahiers Jacques Ferron ». Outremont (Qué) : Lanctôt Éditeur, 438 pages.
- Garand, Dominique. 2004. *Accès d'origine ou pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron...* Montréal : Éditions Hurtubise HMH, 450 pages.
- Geoffre, Suzanne. 1990-1991. « L'Amélanchier : un fragment autobiographique ». *Études littéraires*, Dossier « Jacques Ferron en exotopie », vol. 23, no 3, 1990-1991 (hiver), p. 21-30.
- Godin, Diane. 1995. « Jacques Ferron 2. Une noce au grand jour », *Cahiers de théâtre Jeu : Théâtre jeunes publics*, n° 16, p. 150-154.
- L'Hérault, Pierre. 1980. *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 293 pages.
- _____. 1994. « Figurations spatiales de l'altérité chez Antonio D'Alfonso, Gabrielle Roy et Jacques Ferron ». *Protée : Représentations de l'autre*, vol. 22, no 1 (hiver), p. 45-52.
- _____. 1995. « Le Saint-Élias : sauver l'enfant ». In *L'autre Ferron*, collection « Nouvelles études québécoises », sous la dir. de Ginette Michaud, Montréal : Fides, p. 89-116.
- Lamontagne, André. 1999. « Relire l'enfance : le fantasme intertextuel dans *L'Amélanchier* ». *Voix et images : Rêver l'enfance : littérature et psychanalyse*, vol. 25, no 1 (automne), p. 126-143.
- Marcel, Jean. 1978. *Jacques Ferron malgré lui*. Collection « Frères chasseurs ». Montréal : Éditions Parti pris, 285 pages.
- Prud'homme, Nathalie. 2005. « De la croix à la soupière : jonglerie individuelle et collective ». *Possibles*, Dossier « Jacques Ferron le "Grand Inannexable" », vol. 29, no 3-4, 2005 (été automne), p. 173-196.
- Ross, Mary Ellen. 1992. « Métaphore, métonymie et réalisme merveilleux dans *L'Amélanchier* ». *Littératures*, nos 9-10, p. 158-171.
- Vigh, Arpad. 1990-1991. « Jacques Ferron ou la Mémoire extérieure ». *Études Littéraires*, Dossier « Jacques Ferron en exotopie », vol 23, n°3, 1990-1991 (hiver), p. 93-101.

Études théoriques

- Barbeau, Martine. 1998. *Je me souviens, donc je suis*. Collection « Grandir ». Paris : Les Éditions du Cerf, 113 pages.
- Bouchard, Chantal. 1998. *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise*. Collection « Nouvelles études québécoises ». Montréal : Fidès, 303 pages.
- Boudon, Raymond, Besnard, Philippe, Cherkaoui, Mohamed et Lécuyer, Bernard-Pierre. 1999. *Dictionnaire de sociologie*. Paris : Larousse-Bordas, 279 pages.
- Cambron, Micheline. 1989. *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*. Montréal : Éditions de l'Hexagone, 201 pages.
- De Gaulejac, Vincent. 1999. *L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*. Collection « Sociologie clinique ». Paris : Desclée de Brouwer, 222 pages.
- Deshaies, Denise (dir.) et Vincent, Diane (dir.). 2004. *Discours et constructions identitaires*. Collection « Culture française d'Amérique ». Saint-Nicolas (Québec) : Les Presses de l'Université Laval, 225 pages.
- Dumont, Fernand. 1987. *Le sort de la culture*. Montréal : Éditions de l'Hexagone, 332 pages.
- _____. 1993. *Genèse de la société québécoise*. Montréal : Éditions du Boréal, 393 pages.
- Halbwachs, Maurice. 1952. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Presses Universitaires de France, 296 pages.
- Halpern, Catherine (coord.) et Ruano-Borbalan, Jean-Claude (coord.). 2004. *Identité(s)*. Auxerre Cedex (Fran) : Sciences Humaines Éditions, 391 pages.
- Jaccard, Pierre. 1932. *Le sens de la direction et l'orientation lointaine chez l'homme*. Paris : Payot, 354 pages.
- Lauru, Didier. 2006. *Père-fille. Une histoire de regard*. Paris : Éditions Albin Michel, 217 pages.

- Liaudet, Jean-Claude. 2002. *Telle fille quel père ?* Paris : L'Archipel, 258 pages.
- Maclure, Jocelyn. 2000. *Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme.* Collection « Débats ». Montréal : Éditions Québec Amérique, 219 pages.
- Mailhot, (Abbé) Charles-Édouard. 1968-1969. *Les Bois-Francs.* 2 t. L'Imprimerie d'Arthabaska Inc.
- Marc, Edmond. 2005. *Psychologie de l'identité. Soi et le groupe.* Paris : Dunod Éditeur, 255 pages.
- Mathieu, Jacques et Jacques Lacoursière. 1991. *Les mémoires québécoises.* Sainte-Foy (Qué) : Presses de l'Université Laval, 383 pages.
- Mehdi Badi', Amir. 1991. *D'Alexandre à Mithridate. Cinquième volume : Mithridate Eupator ou la révolte de l'Asie.* Paris : Librairie Orientaliste, 199 pages.
- Montpetit, Édouard. 2005. *Réflexions sur la question nationale.* Montréal : Bibliothèque québécoise, 181 pages.
- Mucchielli, Alex. 2003. *L'identité.* Collection : « Que sais-je ? ». Paris : Presses Universitaires de France, 127 pages.
- Pelletier, Jacques. 1995. *Le poids de l'histoire : littérature, idéologies, société du Québec moderne.* Collection « Essais ». Québec : Nuit blanche éditeur, 346 pages.
- Prud'homme, Nathalie. 2003. « Les discours de l'identité collective et les écritures (im)migrantes au Québec entre 1980 et 1999 ». Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 287 pages.

Autres ouvrages

- Ferron, Jacques. 1973. *Du fond de mon arrière cuisine.* Montréal : Éditions du Jour, 290 pages.
- Marret, Sophie, Lawrence Gasquet et Pascale Renaud-Grosbras (dir.) 2005. *Lewis Carroll et les mythologies de l'enfance : Actes du colloque international Lewis Carroll* (Université Rennes 2 Haute Bretagne, 17 et 18 octobre 2003). Collection

- « Interférences ». Rennes Cedex (France) : Presses Universitaires de Rennes, 220 pages.
- Picon, Gaëtan. 1995. *Lecture de Proust*. Collection « Essais ». Paris : Éditions Gallimard, 214 pages.
- Zéphir, Jacques J. 1990. « Nature et fonction de la mémoire dans *À la recherche du temps perdu* ». *Philosophiques*, vol. XVII, n° 2 (automne), p. 147-168.